

CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

PATRIARCHE JACOBITE D'ANTIOCHE

(1166-1199)

Éditée pour la première fois et traduite en français

PAR

J.-B. CHABOT

*Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de
l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

TOME II

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1901

LIVRE ONZIÈME

| | Pages. |
|---|--------|
| CHAPITRE I ^{er} . — Du commencement du règne d'Heraclius ; et de ce qui se passa dans l'Église à cette époque. | 400 |
| CHAPITRE II. — Du commencement de l'apparition de Mahomet. De la réponse que fit le patriarche Athanasius à Heraclius, empereur des Romains | 403 |
| CHAPITRE III, qui montre comment les Perses, enorgueillis par la victoire qu'ils avaient remportée sur les Romains, et qui s'étaient emparés de leur territoire, tombèrent dans la division, et perdirent leur victoire ; et comment les Romains, après avoir reconquis et repris leur territoire, recommencèrent, selon leur coutume, à nous persécuter | 408 |
| CHAPITRE IV. — De l'invasion des Taïyayé dans les pays des Romains et des Perses ; et de l'union qu'Athanasius fit avec les gens de Tagrit. | 413 |
| CHAPITRE V. — De l'époque du commencement de l'empire des Arabes ou Taïyayé ; de la mort du bienheureux patriarche Mar Athanasius | 417 |
| CHAPITRE VI. — De l'époque de la fin des Perses, et de l'extension des Taïyayé. | 420 |
| CHAPITRE VII. — De l'époque à laquelle Yezdegerd, roi des Perses, fut tué, et leur empire cessa. Sur Severus, évêque de Samosate, et son admirable décès qui arriva à cette époque | 423 |
| CHAPITRE VIII. — Sur l'époque de la mort d'Heraclius, empereur des Romains, du meurtre de Yezdegerd, roi des Perses, et aussi du meurtre de 'Omar, roi des Taïyayé. Sur la dévastation de Césarée et de la Palestine. Sur les pontifes qui existaient à cette époque. | 429 |
| CHAPITRE IX, dans lequel se trouvent la lettre du patriarche Mar Jean à Marouta, métropolitain de Tagrit, et celle de Marouta à Jean, qui expose la persécution excitée autrefois contre les fidèles par Bar Çauma de Nisibe. Sur l'hérésie de l'impie Maximinus, et sur [ce] Maximinus | 433 |
| CHAPITRE X. — De l'époque de Constans, petit-fils d'Heraclius, empereur des Romains, et de 'Othman, roi des Taïyayé, à laquelle ceux-ci s'emparèrent de Césarée de Cappadoce, et des îles de la mer. Sur la mort du patriarche Jean et les autres affaires ecclésiastiques | 440 |
| CHAPITRE XI. — De la marche des Taïyayé contre Constantinople et de la défaite des Romains sur mer. De Constans qui tua son frère, s'en alla à Rome et revint à Syracuse. Des hommes anthropophages. Comment l'hérésie de l'impie Maximinus fut acceptée, même dans la ville impériale, après qu'ils l'eurent réprouvé et anathématisé. | 445 |
| CHAPITRE XII. — Sur le meurtre de 'Othman, après lequel l'empire des Taïyayé fut partagé en deux, puis réuni de nouveau. Sur l'empire des Romains. Sur le synode qu'ils firent à Constantinople, et qui est appelé Sixième, par lequel fut introduite chez eux l'hérésie des deux volontés, opérations et essences ; et sur le meurtre de Constans, empereur des Romains. | 449 |
| CHAPITRE XIII. — De l'époque du commencement des règnes de Constantin et ses frères, fils de Constans, empereurs des Romains, et de Mo'avia, roi des Taïyayé. Du schisme qui survint à cette époque entre le patriarche et les évêques | 454 |
| II. | 69 |

| | Pages. |
|--|--------|
| CHAPITRE XIV. — Lettres qui exposent la querelle du patriarche Severus Bar Mašqa avec les évêques Sergius Zakounaya et autres qui suivaient celui-ci. | 458 |
| CHAPITRE XV. — Sur l'époque de la mort de Mo'avia, roi des Arabes, dont l'empire fut de nouveau divisé; sur celui des Romains. Sur l'ordination d'Athanasius d'Antioche | 468 |
| CHAPITRE XVI. — Sur l'époque de Justinianus, empereur des Romains, qui fut déposé. Sur Athanasius Bar Goumayê, qui fut honoré à cette époque par 'Abd el-Malik, roi des Taiyayê. Sur les affaires ecclésiastiques qui furent traitées à cette époque par les pontifes | 473 |
| CHAPITRE XVII. — Sur l'époque du retour de Justinianus qui, après avoir été en exil pendant dix ans, régna de nouveau pendant six ans. Sur la mort de 'Abd el-Malik, roi des Taiyayê, et sur ceux qui régnerent après lui. Sur les Taiyayê chrétiens qui rendirent témoignage et furent couronnés du martyre à cette époque. | 477 |
| CHAPITRE XVIII. — Du second siège de Constantinople par les Arabes. Histoire de la première fondation de Byzance, qui est placée à cet endroit dans le livre de Denys. Ce chapitre traite aussi des affaires ecclésiastiques de cette époque. | 483 |
| CHAPITRE XIX. — Sur 'Omar, roi des Taiyayê, qui fit croître la haine contre les chrétiens par zèle, et sur sa mort inopinée. Sur Yézîd qui régna après lui. Sur Léon, empereur des Romains. Sur l'entrée de Mar Élias à Antioche, sur sa mort, et sur l'ordination du patriarche Athanasius | 488 |
| CHAPITRE XX. — De l'union que firent le patriarche Athanasius et Iwannis, catholicos des Arméniens. De l'hérésie de Maximus qui se répandit; et de l'abolition de la formule <i>ὁ σταυρωθείς</i> , c'est-à-dire : <i>Qui as été crucifié pour nous</i> , qui eut lieu à cette époque. | 492 |
| CHAPITRE XXI. — Sur l'époque de la mort de Léon, empereur des Romains, et de Hišam, roi des Taiyayê. Mort d'Iwannis, catholicos des Arméniens, d'Athanasius, patriarche d'Antioche, et d'Alexandre d'Alexandrie. Sur un certain Bêšîr, aventurier. | 500 |
| CHAPITRE XXII. — Sur l'époque du règne de Constantinus, fils de Léon, à laquelle l'empire des Arabes fut divisé; à laquelle un patriarche fut établi pour les Chalcédoniens de Syrie, par ordre du roi des Taiyayê, et à laquelle les évêques orthodoxes étaient en lutte avec le patriarche | 505 |
| CHAPITRE XXIII, dans lequel se trouvent des lettres qui montrent ce qui arriva entre le patriarche Mar Iwannis, Athanasius Sandalaya et les autres évêques | 511 |
| CHAPITRE XXIV. — Sur l'époque du meurtre de Marwan, à laquelle l'empire des Arabes revint à l'unité. Sur Constantinus, empereur des Romains, et sur le synode qu'il réunit à Constantinople, qui fut appelé Septième, dans lequel ils abolirent la vénération des images et anathématisèrent Jean Bar Mançour, Georgius de Damas, et Georgius de Cypre. Et de plus, sur l'Église des Orthodoxes qui était agitée à cette époque par la résistance d'Athanasius Sandalaya, par la jalousie de Satan | 517 |
| CHAPITRE XXV. — De l'époque du commencement du règne d'Abou Dja'far, roi des Taiyayê. A cette époque mourut le patriarche Mar Iwannis; il y eut une perturbation causée par l'impie Isaac; le saint patriarche Georgius fut ordonné, et jeté | |

TABLE DES MATIÈRES

547

| | Pages. |
|---|--------|
| en exil. A cette même époque fut bâtie la ville de Bagdad, qui devint la capitale des Arabes | 521 |
| CHAPITRE XXVI. — De l'époque à laquelle mourut Constantin, empereur des Romains, et aussi Abou Djâ'far roi des Taiyayé, c'est-à-dire des Arabes. Sur Georgius qui fut emprisonné à Bagdad pendant neuf ans. | 526 |
| TABLEAUX CHRONOLOGIQUES des livres VII-XI. | 530 |
| TABLEAU GÉNÉALOGIQUE des khalifes omeiyades. | 539 |

LIVRE XI

[403] LE LIVRE ONZIÈME COMMENCE A L'ANNÉE 6115 DEPUIS ADAM, 593 DEPUIS NOTRE-SEIGNEUR, ET, SELON LE COMPUT DES GRECS, A L'ANNÉE 922, EN LAQUELLE HERACLIUS COMMENÇA A RÉGNER SUR LES ROMAINS, ALORS QUE KOSRAU ÉTAIT ROI DES PERSES. — A CETTE ÉPOQUE COMMENÇA L'EMPIRE DES ARABES, PAR MAHOMET.

CHAPITRE [1^{er}]. — *Du commencement du règne d'Heraclius; et de ce qui se passa dans l'Église à cette époque.*

Heraclius commença à régner en l'an 922 des Grecs, la 21^e année du règne de Kosrau.

Phocas fut tué par les Romains eux-mêmes; de même qu'il avait fait massacrer Mauric[i]us et ses enfants par les Romains, il fut aussi massacré par eux.

Quand Heraclius occupa le trône de l'empire, il envoya des ambassadeurs à Kosrau, roi des Perses, en vue de la paix : « Parce que, disait-il, Phocas a fait tuer l'empereur Mauricius qui était votre ami, nous l'avons fait mettre à mort ». Il espérait par de semblables flatteries amener la réconciliation. Mais Kosrau ne se laissa point séduire; non seulement il ne fit pas la paix avec les Romains, mais [il s'empara¹] du reste de leur territoire.

En effet, la première année du règne d'Heraclius, les Perses assiégèrent Antioche et s'en emparèrent. Les armées des Romains étaient sorties pour livrer bataille aux Perses. Les Romains furent vaincus, et les Perses en détruisirent un grand nombre.

En la 2^e année d'Heraclius, 22^e de Kosrau, Bahram, général des Perses, s'empara de Césarée de Cappadoce. Il y massacra plusieurs myriades d'habitants, emmena tout le reste en captivité et s'en retourna.

En l'an 4 d'Heraclius, Šahrbaraz soumit Damas aux Perses, et l'année suivante il s'empara de la Galilée et de la région du Jourdain².

En l'an 5 d'Heraclius, Šahrbaraz pénétra jusqu'à Jérusalem, s'en empara et y massacra [404] quatre-vingt-dix mille hommes. — Les Juifs, à cause de leur haine pour les chrétiens, achetaient ceux-ci aux Perses, à vil prix, et les mettaient à mort. — Ils s'emparèrent de Zacharias, évêque chalcédonien de Jérusalem, et l'envoyèrent en Perse avec le bois de la Croix adorable. Ils firent aussi captifs les Juifs qui achetaient et tuaient les chrétiens, et ils ne laissèrent pas les Juifs à Jérusalem ou dans la région.

1. Suppléer : [il s'empara] d'après l'arabe. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § ix.

L'année suivante, Šahrbaraz envahit l'Égypte et s'en empara. Il força Alexandrie et y tua beaucoup de gens. Il soumit aussi la Libye aux Perses, jusqu'aux confins de l'Éthiopie ¹. La même année, le persan Šahin assiégea Chalcédoine et s'en empara par force; il en fit périr tout le peuple dans un cruel massacre, et il s'en retourna en paix.

Ainsi, les Perses s'emparèrent de tous les pays des Romains en Mésopotamie, en Syrie, en Cilicie, en Palestine, en Égypte, et sur tout le littoral; ils pillèrent et firent des captifs innombrables. Ils firent descendre en Perse des richesses, des esclaves et toute sorte de choses. Ils firent descendre en Perse jusqu'à des colonnes de marbre et des plaques très nombreuses, de l'Asie Mineure ², de la Syrie, et des autres pays de l'Occident.

A cette époque ³, Heraclius avait proclamé Auguste, son fils Constantinus, pour l'envoyer à la tête de l'armée combattre les Perses qui s'étaient déjà emparés de tous les pays des Romains situés sur la rive orientale de la mer du Pont.

A cette époque commença à être connu Mahomet, de l'Arabie intérieure, qui, alors, montait encore pour le commerce en Arabie et en Palestine ⁴.

[403] Dans l'année en laquelle Heraclius commença à régner sur les Romains, il y eut une éclipse de soleil pendant quatre heures. Il y eut aussi une disette de pluie, et les récoltes périrent. On ne trouva ni froment, ni autres céréales, et pour ce motif il y eut une famine.

La même année, une troupe de Taiyayé monta de l'Arabie dans les régions de la Syrie; ils pillèrent et dévastèrent de nombreux pays; ils commirent beaucoup de massacres parmi les hommes, et ils incendièrent sans pitié ni miséricorde.

On raconte de quelques empereurs romains que l'un d'eux ⁵, voyant ses soldats prêts à se révolter, imagina de les exciter les uns contre les autres. Il or-

[403] L'année même où Heraclius commença à régner, le patriarche d'Antioche des Chalcédoniens, qui s'appelait Anast[ius], fut tué, et leur siège resta vacant pendant 38 ans.

Pour nous, Orthodoxes, nous avons pour patriarche du siège d'Antioche Athanasius, lequel, à cette époque, fit l'union avec les Égyptiens, par l'intermédiaire d'Anast[ius], pape d'Alexandrie, comme nous l'avons suffisamment exposé à la fin du Livre X.

A Alexandrie, les Chalcédoniens avaient à leur tête Cyrus ⁶; — à Constantinople : Sergius.

A Édesse, on envoya un évêque de chez les Perses : Isaïe ⁷.

L'empereur Heraclius envoya au patriarche Athanasius et à tous ceux de

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § XIV; JAC. EDESS., ad ann. 292. — 2. *Romania*. — 3. JAC. EDESS., ad ann. 289. — 4. *Ibid.*, ad ann. 293.

5. Romulus; cf. t. I, p. 83. — 6. JAC. EDESS., ad ann. 285. — 7. *Ibid.*, ad ann. 293.

donna à une partie d'entre eux de se revêtir de vêtements *κόκκινον*¹, ce qui signifie « bleu », et *πράσινον*, (ce qui signifie) « vert », les uns ainsi, les autres ainsi. Et, grâce à cet artifice, il put éviter leur malice et leur rébellion contre lui-même. Mais les empereurs de l'époque actuelle, Mauric[i]us, Phocas, Heraclius, à cause de leur² éloignement de la religion, furent privés de science ; ils furent abandonnés à un détestable jugement. Dieu les abandonna à l'intelligence des vanités, comme il est écrit³; et ils se détruisirent les uns les autres.

A cette époque, Édesse eut à subir de grands maux, pour le motif que voici : Un homme nommé Qoura, un des nobles [404] de la ville, fut établi gouverneur⁴ par Kosrau. Les Édesséniens le jaloussaient beaucoup et le calomniaient; mais Kosrau n'accueillit point leurs discours. Alors, ils se tournèrent vers Qoura et lui témoignèrent du repentir. Celui-ci les crut et ne leur garda pas rancune. Ils lui demandèrent d'aller près de Kosrau pour le prier de diminuer le tribut. Étant descendu vers Kosrau, il le pria et obtint un édit pour leur faire cette faveur, comme il le désirait. Comme il allait revenir, il rencontra deux hommes impudents qui avaient été envoyés par les Édesséniens près de Kosrau pour l'accuser faussement. Ayant compris la chose, Qoura retourna trouver Kosrau, et leur laissa⁵ dire du mal de lui-même autant que Satan leur en donna la force.

notre confession une lettre ainsi conçue :

Copie de la lettre d'Heraclius : Heraclius, croyant en Jésus-Dieu, empereur des Romains : aux *Διακρινόμενοι*. — Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour traiter les choses dogmatiques; mais, dans la rectitude de notre foi en Notre-Seigneur Jésus, nous glorifions un seul Dieu véritable et nous disons que le Fils et le Verbe de Dieu, qui existe sans commencement avant les mondes avec son Père immaculé et l'Esprit-Saint, étant l'une des personnes de la Trinité sainte, vivificatrice et consubstantielle, a voulu, pour sauver le genre humain, s'incarner de l'immaculée Marie, Notre-Dame, [404] Mère de Dieu, et naître d'elle. Le même est Dieu parfait et le même a été crucifié du temps de Ponce-Pilate. Dieu le Verbe impassible a souffert dans sa chair passible. Il est évident que, la divinité étant demeurée impassible, nous disons qu'il y a deux natures : (celle) de Dieu et (celle) de l'homme, qui sont unies, en Jésus, Dieu-Verbe, Fils immaculé, sans confusion et sans séparation, (ce qui) signifie les deux natures qui sont unies en une seule opération⁶ qui est, comme il a été dit par Cyrillus, de bienheureuse mémoire : *μία φύσις τοῦ Λόγου θεοῦ σεσαρκωμένη*. Les mots « sans confusion et sans séparation », marquent les deux natures qui sont unies; car on ne peut parler de confusion pour une seule; l'expression « sans séparation » indique qu'elles sont unies en

1. *κόκκινον* paraît être la transcription de *κόκκινος*, de même que *κόκκινον*. — 2. *πράσινον*. — 3. *Rom.*, I, 28.
— 4. *ἄρχων*. — 5. *ἔλεγε*.
6. Corriger : *μία φύσις*; ar. : *فصل واحد*.

Lorsqu'ils eurent été chassés, Qoura parla à Kosrau de la grande abondance (de richesses) qui se trouvait à Édesse. Kosrau fit rassembler l'argent de la population, des temples, des princes et de partout. Il fit emporter d'Édesse en Perse la quantité de cent vingt mille litrè d'argent.

une nature du Verbe-Dieu incarnée; car si l'on parle de l'union de deux natures, il est évident qu'elle ne comporte ni division ni séparation. — Nous anathématisons quiconque a cru ou croit autrement : soit dans le synode de Nicée, soit dans celui de Constantinople, soit dans celui d'Éphèse, soit dans celui de Chalcédoine. — *Fin.*

CHAPITRE [II]. — *Du commencement de l'apparition de Mahomet. De la réponse que fit le patriarche Athanasius à Heraclius, empereur des Romains.*

En l'an 933 des Grecs, 12 d'Heraclius, et 33 de Kosrau, commença l'empire des Arabes, [405] quand un homme nommé Moḥammed, de la tribu de Qoresia, parut dans la région de Yatreb et dit de lui-même qu'il était un prophète.

On les appelle Taïyayè, et on les appelle Iṣma'élâyè et Hagarayè du nom de Hagar et d'Ismaël, et Saraqayè du nom de Sara, et Madianayè (en tant que) fils de Cetura¹. Cependant, quoiqu'ils diffèrent par ces appellations et ces tribus, le nom commun d'Arabes leur est donné à tous; et ils s'appellent eux-mêmes de ce nom, tiré de celui de l'Arabie Heureuse, qui est le lieu de leur habitation, et s'étend, du nord au sud, depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'à la mer australe, et, de l'ouest à l'est, depuis la mer Rouge jusqu'au golfe de la mer de Perse.

Ce Moḥammed était fils de 'Abdallah; il montait de Yatreb, sa ville, en Palestine pour négocier, vendre et acheter. Ayant conversé avec les Juifs, il apprit d'eux la croyance en un seul Dieu. Voyant que ses concitoyens adoraient les pierres, le bois et les autres créatures, il s'attacha à la croyance des Juifs qui lui plaisait. Lorsqu'il revint dans son pays, il proposa cette croyance à ses concitoyens et y gagna quelques-uns d'entre eux. Lorsqu'un plus grand nombre se furent attachés à lui, il les forçait alors de lui donner leur adhésion. Parfois, il les menaçait; parfois, il leur vantait le pays de Palestine et disait : « C'est à cause de la croyance en un seul Dieu qu'ils ont ce bon pays ». Il leur disait aussi : « Si vous m'écoutez, si vous abandonnez ces vains dieux, si vous confessez un seul Dieu, Dieu vous donnera un bon pays ». Et ainsi il en séduisit plusieurs, et commença à se constituer une troupe et à monter tendre des embûches² dans les régions de Palestine, de manière qu'en leur en rapportant quelque

1. De même dans l'arabe; mais y a peut-être ici une altération du texte; l'arménien dit : « à cause de Madian, fils de Cetura » (LANGLOIS, p. 223). — 2. Lire : **سهم**. — 3. Lire : **ممنان** (BH).

chose il les persuadât de croire en lui et de s'attacher à lui. Comme il était descendu et monté plusieurs fois sans préjudice, avait pillé et était revenu chargé (de butin), la chose fut confirmée pour eux¹ par l'amour des biens qui leur fit établir la coutume fixe de monter piller². Ceux qui ne s'étaient pas encore soumis à lui voyant que ceux qui s'étaient attachés à lui abondaient en richesses, s'attachaient à lui à leur tour. Quand un grand nombre d'hommes se fut soumis à lui, il ne montait plus en personne à la tête de ceux qui montaient [406] piller; mais il en envoyait d'autres à la tête de ses armées, et restait lui-même dans les honneurs, dans sa ville. Quiconque n'acceptait pas sa doctrine était soumis non plus par la persuasion mais par le glaive, et il tuait ceux qui résistaient.

Bientôt ses troupes se mirent à envahir et à piller de nombreux pays. Quand cette principauté eut grandi et se fut étendue, elle rendit tributaires beaucoup de régions. Elle devint un empire solide, qui, par la succession des hommes qui le dirigèrent, devint très puissant; il s'empara d'une grande partie des pays des Romains, et tout le royaume des Perses tomba entre ses mains.

Il leur fixa des lois qu'il disait lui être données par Dieu pour qu'il les leur établît. Il leur enseigna à confesser un seul Dieu, créateur de l'univers; mais qu'il n'appelle ni Père, ni Fils, ni Esprit-Saint. Il dit qu'il y a une divinité: unique personne et unique hypostase, qui n'est pas engendrée et n'engendre pas, qui n'a ni fils, ni associé, ni participant. — Il admet les livres de Moïse et des Prophètes, et même quelque chose de l'Évangile, mais il rejette la plus grande partie de celui-ci, et n'accepte que la plus petite.

Au sujet du Christ, il pense et dit qu'il est bien celui dont les prophètes avaient prédit la venue: cependant, il n'était qu'un homme juste, et un prophète comme les autres, et non pas Dieu, ni Fils de Dieu, comme nous autres, chrétiens, le confessons. Toutefois, il est plus grand que tous les autres prophètes, parce qu'il n'est pas né du concours de l'homme ni du mariage, mais a été créé par la parole de Dieu et formé de Marie, par le souffle de l'Esprit, de même que, par son souffle et sur son ordre, Adam fut créé de la poussière: l'Esprit Saint souffla et il exista. C'est pour cela qu'ils l'appellent parfois le Verbe de Dieu ou son Esprit, comme étant l'œuvre et la créature de la parole de Dieu. Ainsi, celui³ que nous appelons Fils de Dieu, parce qu'il est engendré de Dieu sans passivité ni séparation, comme la pensée par l'esprit, ceux-ci le considèrent matériellement, [407] le regardent avec impiété comme l'enfant né d'une femme, et nous blâment de l'adorer. Ils disent que la sainte Vierge Marie était la sœur de Moïse et d'Aaron. Ils ne confessent pas que le Christ fut crucifié par les Juifs; mais (prétendent) que l'un de ses disciples auquel il avait donné sa ressemblance fut crucifié et mourut; le Christ, s'étant caché, fut ravi et emmené par Dieu dans le jardin.

1. Lire : ܟܘܕܝܢܝܘܬܝܗܘܢ, d'après l'arabe. — 2. Lire : ܟܘܕܝܢܝܘܬܝܗܘܢ (Ar. : ܟܘܕܝܢܝܘܬܝܗܘܢ) . -- 3. ܟܘܕܝܢܝܘܬܝܗܘܢ.

Sur ce jardin, c'est-à-dire le paradis, ils ont des opinions très grossières. Ils disent qu'on y trouve une nourriture et une boisson corporelle, l'union avec les femmes, le repos sur des lits d'or et des tapis ornés de gemmes et de topaze¹, des fleuves de lait et de miel, des arbres délicieux couverts de fruits. Ils admettent la fatalité, le sort et la prédestination par Dieu.

Ils prennent jusqu'à quatre femmes libres, et des concubines autant qu'ils veulent. Si quelqu'un répudie sa femme avec serments, il ne peut la reprendre ni transgresser ses serments avant de l'avoir donnée à un autre homme : alors il est délié de ses serments, et il peut la prendre de nouveau.

Ils prient cinq fois par jour, et font quatre genuflexions à chaque prière. Ils croient à la résurrection des morts, et qu'il y aura un jugement et une rétribution pour chacun selon ses œuvres. Ils sont possédés de l'amour du monde et des plaisirs charnels, du manger², du boire, des vêtements, de la polygamie avec des femmes libres ou des concubines. Pour eux, il n'est pas interdit à un homme de répudier sa femme et d'en prendre une autre. Ils ont un jeûne de la journée pendant trente jours, c'est-à-dire un mois lunaire par an ; mais ils mangent pendant toute la nuit jusqu'à l'aurore. Avant de prier, ils lavent dans l'eau même leurs membres excrétoires. Quand ils se sont approchés d'une femme, ou ont eu une pollution, ils lavent tout leur corps et prient ensuite. Leur adoration se fait vers la Ka'ba ; quel que soit le lieu où ils se trouvent, ils se tournent vers elle, pour adorer. — Ils pratiquent la circoncision des hommes et des femmes ; toutefois, ils n'observent pas la loi de Moïse qui prescrit que la circoncision ait lieu le huitième jour ; mais ils circonciisent à quelque âge que ce soit. — *Fin du chapitre sur l'apparition de Moïammed, prince des Musulmans.*

Exemplaire du libelle qu'adressa le patriarche Athanasius à l'empereur sérénissime et protégé de Dieu, Heraclius. — [405] Nous avons reçu l'ordre, nous vos serviteurs, ô seigneur philanthrope, d'écrire maintenant, en abrégé et comme par chapitres, touchant les dogmes divins que nous admettons et aussi touchant les questions controversées.

Nous confessons le symbole établi par les 318 Pères réunis à Nicée, car il est notoire que le Saint-Esprit était avec eux, symbole qu'ont aussi accepté les 150 Pères de Constantinople et ceux qui se réunirent à Éphèse pour l'affaire³ de Nestorius ; et nous ne consentons absolument pas à en recevoir un autre. Ils nous ont appris à confesser le Verbe de Dieu le Père, éternel, égal à lui et à l'Esprit-Saint en essence et en dignité. Il a pris une chair animée et intelligente de la sainte et toujours vierge

1. Le sens des deux mots est douteux ; cf. *Thes. syr.*, coll. 3019, 3760. — 2. Lire : ܕܠܘܟܘܢܐ.

3. Lire : ܕܠܘܟܘܢܐ.

Marie, qui est proprement et vraiment « Mère de Dieu », et il se l'est unie physiquement et effectivement; elle n'existait point avant son union avec lui, mais concurremment avec l'existence (de cette chair) il se l'est unie et il est ainsi sorti du sein immaculé de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, fait chair, sans changement, et parfaitement fait homme. De sorte qu'il a deux naissances : l'une, antérieure aux mondes, incorporelle, sans commencement, et l'autre, corporelle, à la fin des temps. Il est un seul et même avant son incarnation et après qu'il s'est fait homme. Il n'a causé aucun accroissement dans la Trinité. Dès lors, puisque le Seigneur notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ est un, nous confessons qu'une est aussi sa nature ou hypostase, composée de la divinité et de l'humanité, c'est-à-dire de natures et hypostases qui sont parfaites en elles-mêmes, car la divinité n'a pas été changée en quelque chose qu'elle n'était pas, ni l'humanité n'a pas subi de transformation; mais chacune d'elles subsiste dans la propriété de sa nature ¹.

En même temps, nous comprenons une union inexplicable, qui nous démontre l'unique nature de l'unique (personne), toutefois faite chair et incarnée. Il ne se divise nullement εἰς δύο φύσεις ou ἐν δύο φύσεσιν, ni en deux hypostases, ou personnes, ou fils, ou christes, après l'union incompréhensible, que nous disons hypostatique et physique, exempte de fiction, de changement, de confusion, de division, de séparation, de dualité; car la dualité est destructive de l'unité, de même que la confusion ou la conversion des mystères divins. Aussi écartons-nous* de l'incarnation divine [406] la dualité et la division, et pareillement la fiction et l'apparence de commixtion. Celle-là est l'enfant de l'anthropolâtre Nestorius; celle-ci a été conçue par l'athée Eutychès, au nom odieux. Car un seul et même est le Seigneur, le Christ, Fils consubstantiel au Père et à l'Esprit-Saint, dans sa divinité, et consubstantiel à nous dans l'humanité. C'est le même qui est impassible et immortel dans la divinité, et le même qui est passible et mortel dans la chair. Car en lui la différence spécifique des (natures) qui ont concouru à l'union, je veux dire de la divinité et de l'humanité, subsiste après l'union, en dehors de la dualité, du nombre, de la division. Dès lors, nous disons que toutes les choses divines et humaines, les choses humbles et les choses sublimes, les paroles et la prédication (?) ² sont d'un seul et même, et non seulement cela, mais aussi les passions volontaires, naturelles et irrépréhensibles qu'il a volontairement subies dans la chair, alors qu'il demeurerait impassible dans sa divinité : car il n'est pas possible qu'une

* NOTE MARGINALE : Voyez, ô mes Pères, qu'il y a une erreur dans ce chapitre et que son sens n'est pas correct selon l'opinion des Pères; cependant, je suppose que cela provient ou de l'écrivain ou du copiste. A Dieu ne plaise que le Docteur ait employé de semblables expressions! — Cette note fait allusion à la construction embarrassée de la phrase qui semble dire : « nous nous écartons de l'incarnation vers la dualité »; mais il faut vraisemblablement corriger dans le sens de notre traduction.

1. حتمًا. — 2. Sic ms.; il faut peut-être corriger : « et les actions ».

passion quelconque atteigne celui qui est impassible par nature. Et, malgré cela, nous ne nions pas que celui qui pour nous a souffert, est mort, est ressuscité, soit véritablement Dieu; « car nous avons besoin d'un Dieu qui s'incarnât et mourût, pour obtenir la vie », dit le Théologien ¹.

Voilà en abrégé et rapidement ce que nous confessons, ô notre empereur sérénissime et fortifié par Dieu, touchant l'incarnation divine, et les choses (acceptées) dans les mêmes termes, d'un commun accord, par les deux partis, sans exception. Nous rejetons les dogmes contraires à la vérité et nous les repoussons par l'anathème. Nous tenons donc cela universellement, avec le concours et l'aide de Dieu.

Quant à la manière dont on doit se comporter à l'égard des expressions et des personnes controversées ou discutées, pour la stabilité et l'unanimité de l'Église, nous croyons qu'il convient d'ajouter quelques courtes (explications) à cet écrit, afin que personne ne suppose que nous sommes scandalisés sans raison, ou que nous nous séparons sans motif de ceux qui ne pensent pas les mêmes choses que nous.

Nous sommes scandalisés par le synode de Chalcédoine, ô (empereur) philanthrope et très pacifique : (1^o) parce qu'il a établi une autre définition de la foi en dehors de celle qui avait été établie à Nicée. Et pour cela, il est tombé sous l'anathème des saints Pères du premier concile d'Éphèse, qui ont placé sous l'anathème tous ceux qui oseraient par la suite établir une autre définition de la foi, qu'ils soient évêques, clercs [407] ou laïcs ; — (2^o) et parce qu'il a défini, dans la définition dont on vient de parler, que le Christ est de deux natures et qu'il est connu en deux natures, ce qui peut se dire de natures séparées mais non d'un composé ; — (3^o) et parce qu'il a banni et rejeté l'expression *ἐκ δύο*, qui est employée par les Pères ; — (4^o) et parce qu'il a accepté la lettre d'Ibas, qui est toute remplie d'impiété ; elle prend la défense de Theodorus, le docteur de l'impiété, fait l'apologie de Nestorius, l'adversaire de Dieu, calomnie comme hérétique saint Cyrillus et ses XII Chapitres : et néanmoins le dit Synode a déclaré cette lettre orthodoxe ; — (5^o) et parce qu'il a reçu Theodoretus, qui en tout temps a écrit contre la religion et ses docteurs, principalement contre saint Cyrillus, et qui n'a anathématisé les doctrines et les écrits de l'impie Nestorius que superficiellement et quand il y fut forcé malgré sa grande répugnance ; — (6^o) et parce qu'il a accepté le *Tome* de Léon de Rome, qui divise manifestement l'unique Christ indivisible, je veux dire en Dieu et homme, en deux natures, en deux formes, avec les opérations et les propriétés de celles-ci, rapportant à Dieu les prodiges divins et les expressions glorieuses, et à l'homme les passions et les expressions humbles et viles ; « qu'il ait eu faim, dit-il, qu'il ait eu soif, qu'il ait dormi, qu'il se soit fatigué : cela doit s'entendre de l'homme ; qu'il ait rassasié cinq mille hommes avec cinq pains, qu'il ait promis les eaux vivifiantes à la Samaritaine, qu'il ait marché à la surface de la mer sans être englouti par les flots, qu'il ait apaisé l'agitation des

1. S. Grégoire de Nazianze. Je n'ai pu retrouver le passage cité.

flots en commandant à la tempête : ce sont indubitablement les œuvres de Dieu » ; et encore : « chaque forme opère, avec la participation de l'autre, ce qui lui est propre ; le Verbe faisant ce qui est du Verbe, et le corps accomplissant les choses qui sont du corps ; celui-là brille par les prodiges, celui-ci tombe sous l'humiliation. Celui qui est Dieu ne subit pas de changement quand il fait miséricorde : et, de même, l'homme n'est pas absorbé par la grandeur de la dignité divine¹ ».

Voilà les choses qui nous scandalisent, et qui divisent les Églises. Qu'elles soient corrigées, et rien ne nous empêchera d'aller ensemble au temple du Seigneur et de nous réjouir de concert dans la joie spirituelle.

Nous prenons à témoin Dieu, qui voit les choses cachées, que [408] nous résistons pour la religion, et non pas parce que nous aimons les disputes ou parce que nous sommes entraînés par l'égoïsme, comme quelques-uns pensent que nous sommes.

CHAPITRE [III] *qui montre comment les Perses, enorgueillis par la victoire qu'ils avaient remportée sur les Romains, et qui s'étaient emparés de leur territoire, tombèrent dans la division, et perdirent leur victoire ; et comment les Romains après avoir reconquis et repris leur territoire, recommencèrent, selon leur coutume, à nous persécuter.*

L'empire des Arabes, appelés Taïyayé, commença en la 12^e année d'Heraclius, (empereur) des Romains, quand Kosrau, (roi) des Perses en était à sa 32^e année ; le premier (roi) commença à régner à Yatreb en l'an 933 des Grecs, l'an 6130 depuis Adam, l'an 604 depuis Notre-Seigneur².

En la première année de Moḥammed, le persan Šahrbaraz s'empara d'An-cyre ; puis il s'empara de Rhodes.

Kosrau se montra dur pour les gens de son empire, et la force du discours ne suffit pas à raconter³ les oppressions, les tributs, les impôts, les pillages, les meurtres qui eurent lieu lorsque Kosrau se fut enorgueilli de la victoire des Perses.

En l'année 936, la 15^e d'Heraclius, la 35^e de Kosrau, la 4^e de Moḥammed, Šahrbaraz et Qardârigan⁴ mirent le siège contre Constantinople et firent passer leurs armées en Thrace, dans la région occidentale. Ils assiégeaient depuis un an la ville, qui était dans une grande angoisse et sans espoir, lorsque tout à coup ils eurent lieu de cesser, pour le motif que voici⁵ : Kosrau, ayant appris que Šahrbaraz se moquait de lui et l'appelait un orgueilleux et un efféminé qui se

1. Cf. ci-dessus, p. 94.

2. Cf. JAC. EDESS., ad ann. 296. — 3. βδ. — 4. , (τὸν) Καρδαρήγαν (THEOPH.). — 5. Cf. Hist. du Bas-Emp., LVI, § XII, et LVII, § XXXIII.

glorifiait d'une victoire qui n'est pas sienne, manda à Qardârigan d'enlever la tête à Šahrbaraz. L'envoyé [409] qui portait la lettre fut pris par les Romains. Heraclius en ayant eu connaissance, manda en secret, et sous serments, à Šahrbaraz de venir près de lui. Il lui dévoila le piège de Kosrau. Šahrbaraz ayant vu l'envoyé et ayant été convaincu, sortit et combina un stratagème. Il changea la lettre de Kosrau et écrivit qu'on devait tuer avec Šahrbaraz trois cents chefs. Quand la lettre eut été lue, Šahrbaraz dit à Qardârigan : « Te plaît-il de faire cela? » Les chefs furent remplis de colère; ils se mirent tous à injurier Kosrau, et ils s'entendirent et firent la paix avec Heraclius. Les Perses donnèrent des otages à Heraclius en confirmation du pacte fait entre eux, et le fils de Šahrbaraz fut donné comme otage. Ensuite les Perses s'en retournèrent.

Heraclius manda à Khâgan, roi des Khazares, de lui envoyer 40 mille hommes de troupes pour aller faire la guerre contre Kosrau, roi des Perses. — Khâgan répondit : « Voici que l'armée part par les Portes caspiennes et te rencontrera où tu voudras ». — En échange, Heraclius promet de donner sa fille, Eudocia, pour femme à Khâgan¹.

Heraclius partit et s'avança en Arménie. Il chassa les Perses de ces régions et y établit les Romains.

Kosrau, en apprenant que Šahrbaraz s'était révolté et qu'Heraclius descendait déjà dans son pays, trembla et fut affligé. Il réunit autant de troupes qu'il put, mit à leur tête Rouzbihan², et lui ordonna d'aller à la rencontre d'Heraclius. Quand les Perses rencontrèrent les Romains, les Perses furent vaincus et leur chef fut tué. Kosrau, en apprenant que son armée avait été détruite, s'enfuit de Saqarta³ et abandonna ses richesses et ses trésors. Heraclius le poursuivit et entra dans la ville de Saqarta, pillà les richesses et incendia Saqarta.

Široi⁴, fils de Kosrau, qui avait été mis en prison par son père, ayant appris la fuite de son père, partit à sa poursuite et le tua. Il régna après lui⁵.

Heraclius retourna hiverner en Assyrie, pour poursuivre ensuite Kosrau. Quand Široi commença à régner, il fit connaître la mort de son père à Heraclius et fit la paix avec lui, sous la condition que les Perses quitteraient les pays des Romains et descendraient dans leur pays⁶.

Heraclius se tourna vers les régions de la Syrie pour en chasser les Perses. Il envoya en avant son frère Theodoricus⁷. Les Perses, informés par les lettres

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVII, § XVIII. — 2. Ms. : *Rouzbizôn*; corr. 𐭪𐭣𐭥𐭩𐭥; BH : 𐭪𐭣𐭥𐭩𐭥, *Rouzbihân*; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 131, n. 7; Ρουζάτης (NICEPH.), Ραζάστης (CEDR.); cf. NÆLDEKE, *Gesch. d. Perser und Arab.*, p. 294, n. 3. 𐭪𐭣𐭥 (aussi chez BH) est mis ici pour 𐭪𐭣𐭥𐭩, Δασταγέρδ (THEOPH.); cf. NÆLDEKE, *op. cit.*, p. 295, n. 1. — 4. Sur les formes du nom (gr. : Σιρόης, Σειρόης, Σειροίης), cf. *op. cit.*, p. 361, n. 2. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVII, § XXXV-XXXVI. — 6. JAC. EDESS. ad ann. 304. Cf. *op. cit.*, LVII, § XXXVIII. — 7. Théodore. *Ibid.*, § XXXIX.

de Široi et de Šahrbaraz [410] que la paix était faite, les dédaignèrent et les méprisèrent, « car, disaient-ils, nous ne connaissons pas Široi ». Les Juifs se faisaient les auxiliaires des Perses, à cause de leur haine pour les chrétiens. Quand Theodoricus arriva à Édesse, ils le couvrirent d'injures et de dérision. Il engagea le combat contre eux. Les Perses furent repoussés et acceptèrent de partir. Alors, un notable des Juifs, appelé Joseph, craignant la ruine du peuple, descendit par le mur, pendant la nuit, et se rendit à Tella, près d'Heraclius; il obtint de lui que Theodoricus leur pardonnât leurs fautes et leurs injures. Quand Theodoricus entra à Édesse et en expulsa les Perses, il fit réunir les Juifs et allait les faire massacrer, lorsque Joseph arriva, apportant l'ordre d'Heraclius de ne pas leur faire de mal.

Heraclius vint à Édesse et passa de là dans les villes de la Syrie.

Le persan Široi mourut, après avoir régné neuf mois, en l'année 940 des Grecs. Son fils, Ardašir, régna après lui pendant un an et dix mois. Il fut tué par Šahrbaraz, qui régna lui-même et confirma le pacte fait entre lui et les Romains.

En l'an 941 des Grecs, 20 d'Heraclius, 2 d'Abou Bekr, les Perses évacuèrent l'Égypte, la Palestine, et tous les pays des Romains, et ils descendirent tous en Perse.

Ils tombèrent alors dans la division. Les uns penchaient pour Šahrbaraz, les autres pour Qardârigan. Šahrbaraz s'adressa à Heraclius qui lui envoya une armée, et il tua Qardârigan. Il régna une année et fut tué lui-même par un de ses proches qui avait été l'ami de Kosrau¹.

Après lui, Bâram², fille de Kosrau, régna sur les Perses, pendant quelques mois, et mourut; puis ensuite la sœur de celle-ci, Zarimantocht³.

Dans l'espace de deux ans plusieurs obtinrent et perdirent la royauté des Perses : Šahrwaraz; de Bôran⁴; de Kosrau; Pérôz; de Zirîoundocht⁵; et de Hôrmizd.

Moḥammed mourut après avoir régné 7 ans. Après lui régna Abou Bekr, pendant 2 ans et 7 mois.

Les Édesséniens qui avaient survécu dans la captivité revinrent de Perse⁶.

Heraclius faillit et foula aux pieds⁷ la loi. Il prit pour femme Martina, fille de son frère, et il engendra d'elle Heracleonas, fils illégitime⁸. — *Fin*.

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVII, § XLII. — 2. *Bôran*, sur les monnaies (CEDR. : Βαράμ); cf. NÆLDEKE, *op. cit.*, p. 390, n. 2. — 3. BH : ԱԶՐԻՄԱՆՈՒՄ. Le nom est *Azarmidocht*; cf. NÆLDEKE, *op. cit.*, p. 393, n. 2. — 4. L'auteur a puisé servilement ces noms dans un titre de la Chronique de Jacques d'Édesse, où ils se trouvaient tous marqués du génitif (cf. éd. Brooks, ad ann. 303); il ne semble pas avoir reconnu qu'il répétait ceux qu'il venait de citer. L'arménien n'a pas mieux compris, il a les mêmes leçons que notre ms. : « Elle (Barame) fut remplacée par Zarmantoukht, sa sœur; après elle Schahrari et Dabouran Khosrov; Béroze; Zerouantoukht et Ormezd se succédèrent et régnèrent en tout deux ans » (LANGLOIS, p. 228). — 5. Rétablir : ԱԶՐԻՄԱՆՈՒՄ. — 6. JAC. EDESS., ad ann. 304. — 7. ԱՅՈՒՆ. — 8. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § VIII.

Après qu'Édesse eut été châtiée par Qoura, que l'argent de l'Église Ancienne et les trésors de tous les temples eurent été enlevés, ainsi que l'argent incrusté au-dessus de l'autel, sur la coupole, sur ses quatre colonnes et sur toutes les colonnes qui étaient devant l'autel¹, et qu'on eut envoyé à Kosrau plus de cent mille livres d'argent²; après cela, (dis-je,) Kosrau ordonna que les Édes-séniens descendissent en captivité en Perse, et il écrivit qu'ils fussent tous envoyés promptement. Le marzban qui était dans cette ville était un homme miséricordieux. Il résolut de ne pas les faire conduire tous d'une seule fois, mais peu à peu, car il espérait que le pardon viendrait du roi. Lorsqu'il eut envoyé un quartier, la nouvelle arriva qu'Heraclius descendait en Perse. Alors, le peuple qui restait à Édesse y demeura et ne descendit pas en Perse.

Avec ceux qui descendirent se trouvait Sergius, fils d'Iwannis Raçaphaya, dont nous avons parlé plus haut³. [409] C'est depuis ce prince Sergius que se poursuit la Chronique du patriarche Mar Denys, surnommé de Tell Maḥrê, pendant six générations.

En l'an 938 des Grecs, 17 d'Heraclius, 37 de Kosrau, 6 de Moḥammed, la lumière de la moitié de la sphère du soleil disparut, et il y eut des ténèbres depuis tešrîn 1^{er} (oct.) jusqu'à ḥaziran (juin); de sorte que les gens disaient que la sphère du soleil ne serait pas reconstituée (dans son état primitif).

A cette époque mourut Anastas[ius], pape d'Alexandrie. — On ordonna à sa place, pour les Orthodoxes, Andronicus⁴. Celui-ci envoya de nouveau une lettre à Athanasius, patriarche d'Antioche, et confirma l'union.

Les Chalcédoniens avaient aussi à Alexandrie un patriarche, qui s'appelait Cyrus. Quand les Romains reprirent l'avantage sur les Perses⁵, ils s'emparèrent de l'Égypte et en chassèrent les Perses; Cyrus excita une persécution contre les fideles de l'endroit⁶.

La persécution fut pareillement excitée contre ceux de Syrie, pour le motif que voici :

Alors que la puissance des Perses disparut et que les Romains dominèrent de nouveau, et s'emparèrent des villes de Syrie et de Mésopotamie, l'empereur Heraclius vint en Syrie et arriva à Édesse. Le peuple, les prêtres et les moines sortirent à sa rencontre. Il admira et loua la grande multitude de moines; puis, ayant appris quelle était leur doctrine, il dit à quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient : « Comment se peut-il que nous laissions [409] un peuple si admirable en dehors de nous? » Et il entra dans la ville, préoccupé de faire la paix entre les deux partis.

Un jour de fête étant arrivé, l'empereur descendit à notre église, à nous Orthodoxes. Il fit de grandes largesses à tout le peuple. Quand l'office et le divin sacrifice furent accomplis, l'empe-

1. L'ar. a omis les mots : « sur la coupole, etc. » — 2. Cf. ci-dessus, p. 403. — 3. Cf. p. 380.

4. JAC. EDESS., ad ann. 294. — 5. Les mots surchargés se lisent distinctement sur la copie : ܡܫܝܚܐ ܕܥܝܪܐܢܐ ܕܥܝܪܐܢܐ ܕܥܝܪܐܢܐ. — 6. JAC. EDESS., ad ann. 300.

En cette année, une épidémie¹ de peste bubonique sévit dans la contrée de Palestine, et plusieurs myriades de gens y moururent.

n'anathématisés pas par écrit le synode de Chalcédoine et le *Tome* de Léon, je ne te laisserai pas toucher les mystères. » — A cause de cela, Heraclius fut irrité et chassa l'évêque de la Grande église, qu'il donna aux Chalcédoniens.

Avec l'évêque sortirent aussi de l'église les notables des premières familles de Beit Raçaphaya, Beit Tellmaḥraya, Beit Qosma Bar Arâbî, et plusieurs autres, desquels provenait tout le trésor² de l'église et l'héritage qu'ils lui avaient donné. Ils espéraient, après le départ de l'empereur, revenir à l'église avec leur évêque.

L'empereur s'en étant allé à Mabboug, le patriarche Mar Athanasius alla le trouver, avec douze évêques³ : Thomas de Tedmor; Basilius d'Émèse, Sergius de 'Araç (?), Jean de Cyrrhus, Thomas de Mabboug, Daniel de Harran, Isaïe d'Édesse, Severus de Qennéšrîn, Athanasius [410] d'Arabissus, Cosmas d'Epiphania de Cilicie, Severus de Samosate. — Ils restèrent près de lui à discuter pendant 12 jours. Il leur demanda un libelle de leur croyance, et ils lui donnèrent celui qui est écrit plus haut. Après l'avoir lu, il loua leur croyance et leur demanda de lui donner la communion et d'accepter l'écrit qu'il avait fait et qui confessait deux natures unies dans le Christ, une volonté et une opération⁴, « selon Cyrillus ». Quand ils virent qu'il était d'accord avec Nestorius et Léon, ils ne l'acceptèrent pas, et Heraclius s'irrita. Il écrivit par tout son empire qu'on devait couper le nez et les oreilles et piller la maison de quiconque n'adhérait pas au synode de Chalcédoine.

Cette persécution dura longtemps, et beaucoup de moines adhérèrent au Synode. Les moines de Beit Maron⁵, de Mabboug, d'Émèse et des pays du Sud laissèrent paraître leur malice : un grand nombre d'entre eux acceptèrent le Synode et s'emparèrent de la plupart des églises et des monastères. — Heraclius ne permettait pas aux Orthodoxes de se présenter devant lui et n'accueillait pas leurs plaintes au sujet du vol de leurs églises. C'est pourquoi le Dieu des vengeances, qui est seul tout puissant, qui change l'empire des hommes comme il veut, le donne à qui il veut et y élève les plus humbles, voyant la méchanceté des Romains qui, partout où ils dominaient, pillaient cruellement nos églises et nos monastères et nous condamnaient sans pitié, amena de la région du Sud les fils d'Ismaël, pour nous délivrer par eux

1. BH : ܩܘܡܐ; cf. ci-dessus, p. 374, n. 1.

2. κειμήλιον. — 3. La liste ne comprend que onze noms; la version arménienne donne les mêmes noms. Sur cette assemblée, cf. THEOPH., ad ann. 621; CEDREN., ad ann. 20 Heraclii. — 4. C'est la doctrine de l'*Ecthesis*, mais celle-ci ne fut publiée qu'en 639. — 5. BH : ܒܝܬ ܡܪܘܢ; var. : ܒܝܬ ܡܪܘܢ.

des mains des Romains. Et si, à la vérité, nous avons subi quelque dommage, parce que les églises catholiques qui nous avaient été enlevées et avaient été données aux Chalcédoniens leur restèrent : attendu que quand les villes se soumirent aux T̄aiyayé, ceux-ci attribuèrent à chaque confession les temples qu'ils trouvèrent en sa possession, et qu'à cette époque la Grande église d'Édesse et celle de Harran nous avaient été enlevées, cependant, ce ne fut pas un léger avantage pour nous d'être délivrés de la cruauté des Romains, de leur méchanceté, de leur colère, de leur zèle cruel vis-à-vis de nous, et de nous trouver en repos. — *Fin.*

CHAPITRE [IV]. — *De l'invasion des T̄aiyayé dans les pays des Romains et des Perses ; et de l'union qu'Athanasius fit avec les gens de Tagrit.*

Nous avons montré précédemment plus haut, comment, dès le commencement de l'empire des Arabes, ils partaient faire des captifs, piller, voler, tendre des embûches, envahir et détruire les pays, pendant toute la vie de Moḥammed.

Quand Moḥammed fut mort, Abou Bekr lui succéda, et envoya quatre généraux : un en Palestine, un autre en Égypte, le troisième en Perse et le quatrième contre les T̄aiyayé chrétiens. Et tous revinrent victorieux ¹.

Celui qui alla en Palestine marcha contre Césarée². Le patrice Sergius, qui s'y trouvait, rassembla une armée de Romains et de Samaritains, d'environ cinq mille fantassins, et se prépara à combattre contre les T̄aiyayé. Quand eut lieu la bataille, les T̄aiyayé furent mieux armés et plus forts que les Romains. Ils massacrèrent tout d'abord tous les Samaritains. Le patrice, voyant périr le peuple qui était avec lui, tourna le dos et s'enfuit. Les T̄aiyayé les passaient au fil de l'épée, les poursuivaient, et les coupaient comme des moissonneurs (coupent) les épis. [412] Tout à coup, le patrice tomba de son cheval ; ceux qui étaient avec lui s'assemblèrent et le remirent à cheval, et il continua à fuir. Bientôt après, il tomba une seconde fois, et ceux qui le suivaient le remirent de nouveau à cheval et il continua. Puis il tomba pour la troisième fois, et comme ceux qui le suivaient s'empressaient et voulaient le relever, il leur dit : « Laissez-moi, et sauvez-vous vous-mêmes, de peur que vous ne buviez avec moi le calice de la mort que Dieu a envoyé sur notre empire, dans sa grande colère de justice ». Ils le laissèrent et s'enfuirent. Les poursuivants arrivèrent bientôt et le trouvèrent gisant ; il fut tué d'un coup de sabre. — Les T̄aiyayé poursuivirent les Romains jusqu'au soir ; quelques Romains à peine échappèrent, et firent savoir (la chose) à Césarée.

1. La chronologie de notre auteur est fort confuse en ce qui concerne les premières conquêtes des Arabes. Comp. sur ce sujet : DE ГОРЬЕ, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2^e éd., Leide, 1900. — 2. Cf. ТИЕРОН., ad ann. 624 ; et, *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § XIV.

Les Taiyayê triomphèrent par de semblables victoires partout où [413] ils allèrent : leur terreur s'empara des rois et de leurs armées.

En l'an 945 des Grecs, il y eut un violent tremblement de terre, au mois d'iloul, et après le tremblement, il y eut un signe dans le ciel; il se présenta sous la forme d'un glaive s'étendant du sud au nord, et demeura pendant 30 jours. Il sembla à plusieurs qu'il signifiait la venue des Taiyayê¹.

A cette époque, l'empereur Heraclius prescrivit que tous les Juifs qui se trouvaient dans tous les pays de l'empire des Romains se fissent chrétiens. Pour ce motif, les Juifs s'enfuirent des pays des Romains; ils vinrent d'abord à Édesse; ayant été de nouveau violentés en cet endroit, ils s'enfuirent en Perse. Un grand nombre d'entre eux reçurent le baptême et devinrent chrétiens. — *Ce chapitre est fini.*

La coutume antique qui a cours dans les Églises, depuis qu'ont été réglées les dépendances des quatre sièges apostoliques, est celle-ci : Au siège de Rome et à celui de Constantinople (appartiennent) l'une des trois parties du monde, c'est-à-dire l'Europe, qui est située au nord de la mer occidentale appelée Adrias. On a attribué l'Égypte, l'Éthiopie et la Libye, situées au sud de cette même mer, à la juridiction d'Alexandrie. La grande Asie, qui commence aux confins orientaux de cette mer Adriatique et s'étend jusqu'aux extrémités orientales de la terre habitée, à peu près aussi grande que les deux autres parties, dépend du siège d'Antioche. C'est pourquoi le patriarche d'Antioche ordonnait le catholicos des Arméniens, ou de Gourzan et Aran², jusqu'à l'époque où Babai (Baboui³) fut tué par le persan Bar Çauma. Alors, cette règle cessa d'être en usage, jusqu'au temps du roi des Perses, Ardašir.

Lorsque le patriarche Athanasius envoya Jean, son syncelle, à la Porte du roi des Perses, après avoir terminé son affaire, Jean fit route par le pays d'Athôr et de Ninive, et monta au monastère de Mar Mattai pour recevoir la bénédiction des bienheureux qui y étaient. Il y rencontra le métropolitain Christophorus, et il se réjouit de voir les actions des moines de cet endroit. Il parla avec eux du rétablissement⁴ (de l'union) et (leur montra) combien ils étaient affaiblis depuis qu'ils s'étaient séparés du siège d'Antioche; et ils consentirent à se rendre avec lui près du patriarche. Jean emmena Christophorus et trois moines : Marouta, Aħa et Aitallaha. — Ils vinrent à Antioche, en l'an 940 des Grecs, pour que le patriarche les ordonnât évêques. Que se passa-t-il après leur arrivée? On peut l'apprendre de la lettre suivante :

Lettre du patriarche Athanasius aux moines de Mar Mattai. — « A nos excellents et pieux fils spirituels : Mar Mattai, prêtre et archimandrite, les autres prêtres et diacres, et à toute la fraternité dans le Christ du couvent de Mar Mattai; l'humble

1. THEOPH., ad. ann. 624.

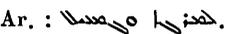
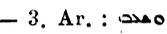
2. Ms. : *de Gourzan d'Aran*. — 3. Cf. ci-dessous, p. 434, n. 3. — 4. *κατάστασις*.

Athanasius : joie en Jésus, Dieu au-dessus de tout. — Le divin David nous fournira le début des paroles que nous vous adressons présentement. Il dit¹ : « Heureux ceux qui sont immaculés dans la voie, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur. Heureux ceux qui scrutent ses témoignages. Ce ne sont pas les fauteurs de l'iniquité qui marchent dans ses voies. » Tels sont, dans le temps présent, ceux qui gardent sans tache la foi orthodoxe en notre Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus-Christ. Il est lui-même la voie qui conduit au Père, selon² sa propre parole infaillible, car il est dit³ : « Je suis la voie ». Que nous soyons liés par l'union et l'affection spirituelle les uns à l'égard des autres, et à l'égard de tous les fidèles : telle est la voie dans la loi du Seigneur ; car il a dit⁴ : « Mon commandement est que vous vous aimiez l'un l'autre. » Que nous supportions les afflictions et que nous participions à sa passion : telle est la recherche véritable de son beau témoignage, qu'il a rendu, comme il est écrit⁵, devant Ponce-Pilate. Qui sont ceux qui courent après le Seigneur [412] de tout leur cœur et de toute leur âme, qui haïssent l'iniquité et aiment la justice, sinon vous et tous les amis de Dieu qui vous ressemblent ? qui, comme une myrrhe très précieuse, êtes « une odeur suave dans le Christ, ainsi qu'il est écrit⁶, pour ceux qui vivent et pour ceux qui périssent ; aux uns une odeur de vie pour la vie, aux autres une odeur de mort pour la mort. » — A qui convient, dans les temps postérieurs aux Apôtres et aux saints Pères, ce qu'a dit notre Sauveur⁷ : « Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre », sinon à vous et aux saints comme vous ? Vous qui, comme la lumière et le sel, par la foi véritable et les œuvres droites, illuminez et convertissez à la vérité ceux qui sont dans les ténèbres⁸ de l'infidélité, affermissiez et assaisonnez, par la saveur agréable de la religion, ceux qui respirent l'odeur fétide des désirs insipides et des œuvres relâchées. Et qui, en entendant des bruits réjouissants comme ceux-ci et en recevant de si bonnes nouvelles de ses enfants, se réjouira et tressaillira dans son esprit plus que nous, et devra à juste titre, à cause de la pureté de son esprit, louer grandement et glorifier le Dieu donateur de tous les biens ? Nous avons de tout temps entendu parler de votre vertu, et nous avons été rempli de joie. Mais, depuis que notre fils et syncelle, l'ami de Dieu, le prêtre Mar Jean est de retour près de nous, il nous a raconté votre amour pour tous les saints et surtout pour notre bassesse, votre humilité, votre docilité, votre patience, vos veilles, vos stations nocturnes prolongées, votre jeûne, votre abstinence, et, par-dessus tout, votre zèle ardent pour la foi ; comment vous étiez prêts à souffrir plutôt que de laisser altérer l'orthodoxie de la foi, ou fouler aux pieds les canons. Il a vu chez vous bien des fois le double de ce que nous avons entendu dire de vous ; et nous nous sommes réjoui en vous dans ces temps durs.

Aussi, nous, faible, désireux de vous accorder selon notre capacité les récom-

1. Ps. cxviii, 1-3. — 2. *امر*. — 3. *JOH.*, xiv, 6. — 4. *JOH.*, xv, 12. — 5. *I TIM.*, vi, 13. — 6. *II Cor.*, ii, 15. — 7. *МАТТ.*, v, 14. — 8. Lire : *ἡσυχία* (?).

penses convenables, qui figurent et représentent le moins imparfaitement les biens incomparables que vous devez recevoir de Dieu, avons-nous ordonné, encore maintenant, par des écrits qui seront conservés pour les générations à venir, que les choses qui vous ont été dites par Jean de notre part, nous voulons dire ces mêmes privilèges, vous soient maintenant et désormais, surtout après notre décision et notre sentence, maintenus avec un égal honneur. A votre saint monastère sera accordé l'honneur et la primauté sur tous les couvents des Orthodoxes qui sont en Perse; à votre pieux archimandrite sera conservée la dignité de chorévêque et la primauté sur tous les chorévêques et les archimandrites des dits lieux; il aura la seconde dignité après l'évêque, avec les facultés et fonctions qui lui sont attribuées dans les affaires ecclésiastiques, telles qu'elles existaient pour les archimandrites de votre couvent. Nous définissons, par la sentence indissoluble de Dieu et la volonté inébranlable de l'Esprit-Saint, que ces choses doivent demeurer à perpétuité. L'évêque qui aura été régulièrement établi pour votre couvent sera l'archevêque et le métropolitain de tous les évêques de votre région d'Athôr. Nous avons attribué ces (privilèges) à votre excellence, et nous faisons savoir à Votre Charité, que les saints évêques Mar Christophorus, Georgius, Daniel, Gregor[ius] et Yezdapnah, qui sont venus pour le règlement des affaires ecclésiastiques qui vous concernent, [413] et nous ont apporté de nouveau la preuve de votre affection pour nous, ont été reçus par nous comme des frères. Ils nous ont demandé de manifester notre autorité et notre soin spirituel à votre égard et à l'égard des églises de chez vous comme dans les églises de nos régions. Mais, à cause de la difficulté de la chose, nous nous y refusions; et après nous y être refusé longtemps, nous avons été vaincu par la violence de la charité. C'est pourquoi nous avons consenti, à leur demande, à conduire avec l'aide de Dieu et à diriger les affaires ecclésiastiques chez vous. Dès lors, étant tous réunis dans une bonne volonté, et avec notre permission, ils ont fait l'élection d'hommes pieux et âgés¹. Mar Marouta a été ordonné pour Tagrit; Aitallaha, pour Marga et Gomal²; Aha, pour Pérôz-Šabour inférieure, et le peuple des Taiyayè Namirayè³. — Nous avons ordonné métropolitain Mar Christophorus, pour la province d'Athôr seulement. — Afin qu'il n'y ait qu'un seul chef pour les évêques d'Athôr, du (Beit) 'Arabayè et des différents lieux du Beit Parsayè, pour le bon ordre des églises, nous avons, par l'action de Dieu et du consentement de nos frères les évêques mentionnés, institué Mar Marouta de Tagrit, métropolitain du Beit 'Arabayè, chef et directeur général de tous les évêques dénommés, de leurs régions et de leurs provinces, de manière à ce qu'il soit pour tous notre représentant, notre lieutenant et comme notre vicaire⁴. Nous lui avons demandé de remplir cette fonction, non seulement à cause de la vertu de cet homme et de la piété qui est en lui, mais aussi à cause de

1. Le mot signifie aussi « prêtres ». — 2.  (BH); Ar. : . — 3. Ar. : . — 4.  — 4. .

votre témoignage, et nous vous demandons instamment d'être pour lui des soutiens puissants, comme pour notre vicaire. »

Et un peu plus loin : « En faisant cela, vous serez agréables à Dieu ; vous nous procurerez de la joie, vous (nous) rendrez assidus dans les prières pour vous, et vous édifierez grandement les fidèles. — Que le Christ notre Dieu, qui a accordé à ses disciples de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi, vous donne de comprendre ses jugements précieux, d'éviter l'humiliation des hérétiques, et d'être conservés au monde comme la bonne semence de vertu abondante, brillant par la contemplation et l'action », etc.

Récit trouvé dans le couvent de Mar Mattai. — Après la persécution du nestorien Bar Çauma, et l'incendie du couvent de Mar Mattai, Christophorus, catholicos des Arméniens, sortit et trouva quelques moines, comme des colombes dans les anfractuosités. Comme les évêques avaient été tués avec Babai (Baboui) et avec Bar Sahdê, métropolitain du couvent, d'Athôr et de Ninive, il choisit parmi ces moines un homme probe, nommé Garmai¹, et le fit métropolitain. De son vivant, celui-ci transmit la dignité de métropolitain à Mârî²; Mârî la transmit à Išô'zeka; celui-ci la transmit à Mar Sahda, celui-ci à Siméon, et celui-ci à Christophorus. Tous ceux-ci étaient du couvent, et chacun d'eux confia la charge à son successeur de son vivant. Du temps de Christophorus, ils se soumirent de nouveau au siège d'Antioche. — Nous consignons le souvenir de ceux-ci, afin qu'on sache d'où les Orientaux reçurent l'ordination à cette époque.

Comme Bar Çauma ne put pas pénétrer dans le pays des Arméniens, qui menacèrent³ de le tuer, ceux-ci persistent dans leur foi; et ceux de la région d'Athôr, voyant que les Arméniens ne montaient plus à Antioche, par crainte des Perses, pour en recevoir leur catholicos, selon la loi, mais qu'ils l'ordonnaient eux-mêmes, les imitèrent. — *Cette histoire est aussi finie.*

CHAPITRE [V]. — *De l'époque du commencement de l'empire des Arabes ou T̄aiyayê; de la mort du bienheureux patriarche Mar Athanasius.*

[414] En l'an 946 (des Grecs), 24 d'Heraclius, et 13 des T̄aiyayê, mourut Abou Bekr, après avoir régné deux ans. — Après lui régna 'Omar fils de Khaṭṭâb. Il envoya une troupe en Arabie; ils s'emparèrent de Bosra et détruisirent d'autres villes.

L'année suivante, 'Omar envoya une armée dans le pays des Perses. Il se

1. Ms. : , et de même dans l'Ar. ; BH : ; telle est aussi, plus bas, la leçon de notre ms., texte p. 494, l. 21. — 2. BH a remplacé ce nom par *Toubana*, c'est-à-dire « le bienheureux » (*Chr. eccl.*, II, 102). — 3. Lire : .

trouva que les Perses étaient dans la discorde, dans le trouble et dans de grandes luttes ; les uns voulaient faire régner sur eux Yezdegerd, fils de Kosrau, les autres Hormizd. Il y eut une bataille, et les Ṭaiyayê prévalurent ; les Perses furent tués et leur royaume fut affaibli. Par la suite, Hormizd fut tué, et Yezdegerd régna.

Les Ṭaiyayê prévalurent contre les Perses et aussi contre les Romains.

Heraclius, en apprenant que le patrice Sergius avait été tué par les Ṭaiyayê, que l'armée des Romains avait succombé et avait été dispersée, ordonna à Theodoricus¹, son frère, de rassembler les Romains pour marcher contre les Ṭaiyayê². Il en fut ainsi, et (Theodoricus) partit plein d'arrogance et enflé d'orgueil, confiant dans sa force corporelle ; ils ouvraient les lèvres et branlaient leur tête, en disant : « Que sont les fils de Hagar ? Des chiens morts ! ».

Ils arrivèrent au village appelé Gousit, dans la région d'Antioche. Il y avait là un chalcédonien qui se tenait sur une colonne, à la manière d'un moine. [415] Theodoricus alla le trouver avec quelques-uns des chefs, et ils causèrent avec lui quelque temps. Alors le stylite se mit à dire à Theodoricus : « Je sais que l'empire des Romains sera livré entre tes mains comme entre les mains de ton frère ; et je suis persuadé que tu reviendras victorieux si tu me promets qu'à ton retour tu feras disparaître les partisans de Severus. » — En entendant ces choses, Theodoricus répondit : « Moi-même, en dehors de ta parole, j'étais disposé à persécuter les partisans de Jacques ». Un des soldats qui l'accompagnaient, qui était orthodoxe, en entendant ce qui se disait, fut brûlé d'un grand zèle, mais ne put prononcer un mot, pour le moment, à cause de la crainte du prince. Quand ils s'avancèrent contre les Ṭaiyayê, avec la vaine espérance de l'orgueil, ils établirent tout leur camp³ dans le voisinage des Ṭaiyayê ; quand ils furent lancés les uns contre les autres, les Ṭaiyayê prévalurent contre les Romains, et les Romains se mirent à fuir ; ils étaient taillés en pièces, comme de vils rejets, et foulés aux pieds par les Ṭaiyayê. Au moment où l'armée des Romains était sur le point de disparaître, ce soldat s'approcha de Theodoricus et lui dit : « Quoi donc, Theodoricus ! Où sont les promesses que le stylite t'a faites, que tu reviendrais avec un grand nom ! » — Theodoricus, en entendant les paroles de ce soldat, demeura dans une grande confusion. Il put à peine s'échapper avec un petit nombre, et à cause de sa honte, il se cacha pour que personne ne le vît.

Les Ṭaiyayê, après leur victoire, retournèrent au camp. Ils y prirent l'or et l'argent, avec des esclaves et des richesses très nombreuses. Les Ṭaiyayê s'enrichirent, s'accrurent, et s'étendirent [dans les pays] qu'ils enlevèrent aux Romains et qui furent livrés au pillage. — *Fin.*

1. Le mot ܡܝܚܝܘܢܐ est à effacer. Il s'appelait Théodore. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § xx. — 3. BH : ܡܫܝܒܐ, ܩܘܨܫܐܪܘܢ.

[414] A cette époque, il y eut un grand tremblement de terre; et au moment de la secousse, le soleil s'obscurcit. — Dans ce tremblement de terre, l'église de la Résurrection, celle du Golgotha, et beaucoup d'autres lieux, tombèrent. Modestus, l'évêque chalcédonien¹, les rebâtit.

A cette époque, les Perses sortirent contre les Romains. — Isaïe d'Édesse fut chassé avec tous les évêques orthodoxes, et les Chalcédoniens envahirent les églises.

Bientôt après les Taiyayê dominèrent en Mésopotamie. — Cyrus, évêque chalcédonien, fut chassé d'Édesse, et tous les évêques orthodoxes revinrent à leurs sièges, dans tout l'empire des Taiyayê.

A cette époque, il y eut une forte épidémie dans tous les pays de Syrie et de Phénicie²; et on vit une grande comète qui avait l'aspect d'une lance.

Il y eut de nouveau un tremblement de terre, à cette époque, dans la région d'Arménie, et il ruina beaucoup d'endroits. — *Fin.*

[414] En l'an 942 mourut et reposa le patriarche Mar Athanasius³. Il fut déposé dans le couvent des Garoumayê⁴. A sa place, on ordonna Jean⁵, son disciple, surnommé des *Sedra*⁶, du monastère d'Eusebona.

A Alexandrie, après Anastas[ius] vint Andronicus, et après celui-ci Benjamin⁷. Tous les deux envoyèrent des messagers et des lettres synodales à Mar Athanasius, avant sa mort.

A cette époque, les Taiyayê envahirent les pays des Perses; ils montèrent sur la montagne de Mardê, à côté de Reš'ayna, et tuèrent beaucoup de moines dans le couvent appelé Qedar et dans celui des Œufs⁸, parce qu'on leur avait dit qu'ils étaient les espions des Perses⁹. Les quelques moines qui survécurent vinrent dans le désert, à l'occident du fleuve appelé Baliha : ils y trouvèrent une source et bâtirent auprès un couvent qu'ils appelèrent couvent de Beit Riš'yar¹⁰, qui était l'archimandrite du couvent des Œufs, lequel est ainsi appelé à cause des filles, c'est-à-dire des œufs d'un oiseau qu'avait trouvés Jacques, qui le premier inaugura le couvent.

De leur côté, ceux des moines du couvent de Qedar qui survécurent vinrent à côté de Callinice, près d'un temple où il y avait une colonne qu'avait bâtie l'impératrice Theodora¹¹. Ils étendirent cette place et y habitèrent; elle fut appelée couvent de la Colonne.

Cette impératrice Theodora était de [415] Dâmân, ville située au-dessus de Calli-

1. De Jérusalem. — 2. ELIAS NISIBENUS, ad ann. Arab. 18. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § LX.
 3. EL. NIS., ad ann. 10. — 4. ܩܪܘܡܝܐ (BH); ms. : *Garoumia*. — 5. JAC. EDESS., ad ann. 301. —
 6. C'est-à-dire : auteur de prières appelées *sedra*, sorte d'hymnes qui se récitent dans l'office liturgique des Syriens. — 7. JAC. EDESS., ad ann. 296. — 8. Le mot *bnata* a le sens de « filles » et de « œufs ». — 9. Cf. LAND, *Anecd. syr.*, I, p. 116. — 10. Ar. : بيت ريشيار. — 11. Ainsi d'après l'Arabe : ܩܘܢܝܘܬܐ ܕܩܘܠܘܢܐ ܕܩܘܠܘܢܐ ܕܩܘܠܘܢܐ.

ver, à Émèse, le patrice qui en avait avec lui soixante mille. Quand les Romains rencontrèrent les Ṭaiyayé, les premiers furent vaincus; quarante mille hommes de l'armée des Romains succombèrent ce jour-là, avec Baanès ¹ et le sacellarius. Une multitude d'entre eux se noyèrent dans le fleuve Yarmouka.

Le fils de Šahrbaraz, ayant survécu au combat, adhéra aux Ṭaiyayé et vint habiter à Émèse. Il écrivit une lettre à 'Omar, roi des Ṭaiyayé, en lui disant : « Donne-moi le commandement et une armée, et je descendrai en Perse et te soumettrai ce pays. » Quand le roi 'Omar lut la lettre, il approuva tout ce qui s'y trouvait. Les filles de Kosrau, qui avaient été emmenées en captivité par les Ṭaiyayé, prirent la parole et dirent au roi : « Ne te laisse pas séduire par ses paroles mensongères », et elles firent connaître tout ce que Šahrbaraz et son fils avaient fait à Kosrau et à ses enfants. « Celui, (dirent-elles), qui n'a pas gardé sa promesse et ses serments vis-à-vis de son roi et des enfants de son roi, mais les a tués par ruse, ne gardera pas non plus ses serments vis-à-vis de toi : il veut seulement se révolter et régner. » 'Omar prêta l'oreille à leurs paroles ; il envoya à Émèse, et fit crucifier le fils de Šahrbaraz.

Les Ṭaiyayé, après avoir vaincu les Romains, vinrent à Damas, et traitèrent avec les Damasquins. D'autres villes se soumirent également à eux.

De là, 'Omar envoya Khaled, avec une armée, dans la région d'Alep et d'Antioche. Ils y firent périr beaucoup de monde. Personne ne leur échappait. Quoi qu'on puisse dire des maux que la Syrie eut à subir, on ne pourrait les raconter à cause de leur multiplicité : car les Ṭaiyayé étaient la grande verge de colère de Dieu.

A la même époque, Sa'd sortit de Yatreb et plaça sa tente et son camp à côté de Kouphah², qui est 'Aqoula. Yezdegerd, roi des Perses, rassembla son armée et l'envoya contre les Ṭaiyayé. Les Perses établirent leur camp sur l'Euphrate, dans le voisinage de 'Aqoula. Ils envoyèrent un homme de Ḥirta, qui connaissait la langue des Ṭaiyayé, pour espionner leur camp. Lorsque celui-ci s'avança, il se fit ce raisonnement : « D'après la réponse du premier que je rencontrerai, je saurai à qui sera la victoire. » Et s'étant avancé, il vit un Ma'déen qui, accroupi, urinait, mangeait du pain et nettoyait sa chemise ³. Le Ḥirtéen dit au Ma'déen, en langue sarrasine : « Que fais-tu ? » — Le Ma'déen répondit : « Comme tu vois, je fais entrer le nouveau, j'expulse l'ancien, et je tue les ennemis. » — En entendant ces paroles, le Ḥirtéen fut affligé et se dit en lui-même : « Un peuple nouveau entrera et l'ancien sortira ; et les Perses [417] seront tués ». En revenant, il dit aux Perses : « J'ai vu un peuple nu-pieds, dénudé, et débile, mais très courageux ». Et il raconta au général ce qu'il avait vu et ce qu'il avait pensé. Quand ils engagèrent le combat, les Perses furent vaincus. On les poursuivit jusqu'à Ctésiphon, qui est sur le Tigre.

1. Ms. : *Baias*. — 2. ܐܩܘܠܐ. — 3. En tuant les insectes.

enivré d'orgueil, ouvrait la bouche contre les fils de Hagar ; il menaçait les fils de Hagar et les partisans de la confession de Severus. Il s'était aperçu que le bienheureux Epiphanius faisait partie des Orthodoxes. Il le fit appeler et lui demanda : « A quelle confession appartiens-tu ? » — Le bienheureux répondit : « Je suis du pays d'Isaurie ; alors que je marchais hors la voie de la vérité, la grâce m'a appelé et je suis devenu du parti de Severus. Je confesse que le Verbe s'est incarné et s'est fait homme de la Vierge Mère de Dieu, qu'il est un et indivisible avec la chair qu'il s'est unie hypostatiquement. Je ne le divise point en deux : Dieu et homme ; je n'attribue pas les passions et la mort à celui-ci et les choses glorieuses à l'autre, ainsi qu'a proclamé la doctrine du synode de Chalcédoine. » — En entendant cela, Gregor[ius] se mit à le menacer et à le prier en lui disant : « Adhère à notre foi, afin de recevoir une grande dignité de l'empereur. Si tu n'y consens pas, je te livrerai à la mort. » — Quand il entendit ces choses, l'athlète Epiphanius répondit : « Ni le feu ni le glaive ne me sépareront de la foi véritable et orthodoxe que je tiens. » — Dès que [417] Gregorius entendit ces paroles, il ordonna de le mettre à mort. Au moment où le vénérable Epiphanius était sur le point d'être couronné de la couronne du martyr, il dit : « J'ai l'assurance, par le Seigneur, que Gregor[ius] mourra par le glaive au milieu de la Syrie. » Le saint pria encore pour ses bourreaux, et fut ainsi couronné par le glaive.

Le lendemain du meurtre du vénérable saint, le chef d'une bande de ʿĀiyayê, nommé Qanan, vint avec une troupe de captifs. Gregor[ius] sortit avec l'armée pour s'emparer des captifs. Lorsqu'ils arrivèrent au campement des ʿĀiyayê, ceux-ci sortirent subitement à leur rencontre et les tuèrent tous. Ayant atteint Gregor[ius] lui-même, ils frappèrent le cheval sur lequel il était monté et lui coupèrent les jarrets. Il appela un soldat pour lui amener un autre cheval, mais celui-ci ne put ni se retourner ni le voir. Les ʿĀiyayê le rejoignirent et le tuèrent, comme l'avait prédit saint Epiphanius, le martyr véritable.

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque à laquelle Yezdegerd, roi des Perses, fut tué, et leur empire cessa. Sur Severus, évêque de Samosate, et son admirable décès qui arriva à cette époque.*

Les Perses et leur roi se réunirent une seconde fois sur le Tigre. Le fleuve était entre eux et les Arabes. Les Perses détruisirent le pont, placé sur le fleuve, qui reliait les deux villes¹. Ils campaient tranquillement, sans préoccupation. Tout à coup, les ʿĀiyayê montèrent sur leurs chevaux et se dirent l'un à l'autre : « Allons, passons contre les Perses ! Ayons confiance que le Dieu qui nous a aidés sur le sol, nous aidera aussi dans les eaux. » — Ils entrèrent dans le

1. Ctésiphon et Séleucie.

fleuve et passèrent tous sans qu'aucun d'eux périt. Ils fondirent à l'improviste [418] sur les Perses, qui campaient, et les tuèrent. Ils démantelèrent Ctésiphon, enlevèrent ses trésors et sa population¹.

Yezdegerd réunit une troisième armée à Djaloula²; et, là aussi, les Perses furent dispersés et massacrés. Il rassembla encore une quatrième armée dans les montagnes de la Médie; mais, là encore, les Perses furent vaincus et tués par les Ṭaiyayê. Ces quatre rencontres eurent lieu la même année.

Alors, Yezdegerd, dernier roi des Perses, voyant que son pays était dévasté et ses armées anéanties, que le peuple des Perses avait fui et était dispersé, et comprenant qu'il ne pouvait plus les amener contre l'impétuosité des Ṭaiyayê, prit lui-même la fuite et s'éloigna devant ceux-ci; il s'en alla sur les confins des Turcs, dans la région de Marâgânî³, qu'on appelle Sagistân. Il se tint caché pendant cinq ans, et fut ensuite mis à mort⁴.

Quand Yezdegerd, roi des Perses, fut mis à mort, soit par les Ṭaiyayê, soit par les Turcs, l'empire et la dynastie de ce royaume des Perses, qu'on appelait de Beit Sâsan, disparut tout à fait. Il avait tenu pendant 418 ans. Il commença en l'an 538 des Grecs, avec Ardašîr, fils de Sâbâq, et il finit en l'an 956 du même comput, avec ce Yezdegerd, le dernier roi, du temps d'Heraclius, empereur des Romains, et de 'Omar, fils de Khaṭṭâb, roi des Ṭaiyayê.

Après que le roi des Perses eut été tué et que leur empire eut cessé, les Ṭaiyayê dominèrent et régnèrent sur toute la Perse. Alors, ils devinrent très puissants; car ils virent qu'ils triomphaient partout et étaient victorieux dans les combats, parce que le Seigneur les aidait. Aussi vinrent-ils à Alep et à Antioche, où ils tuèrent beaucoup de gens.

Heraclius, empereur des Romains, voyant que la dévastation s'étendait, partit avec tristesse d'Antioche et alla à Constantinople⁵. D'après ce qu'on rapporte, il avait dit adieu en partant, en s'écriant : « *Sózou Syria*⁶ », c'est-à-dire : « Demeure en paix, Syrie! ».

Il avait donné des ordres à ses troupes et les avait envoyées piller et dévaster les villages et les villes, comme si la contrée appartenait aux ennemis. Les Romains volèrent et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, ils dévastèrent eux-mêmes les pays plus que les Ṭaiyayê; ils s'en retirèrent⁷ et les abandonnèrent aux mains des Ṭaiyayê qui y régnèrent nouvellement.

[419] Heraclius écrivit en Mésopotamie, en Égypte, en Arménie, à tous les Romains qui s'y trouvaient, en disant : « Que personne n'engage plus de com-

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxii. — 2. Lire : ܕܝܠܘܠܐ; BH a aussi ܕܝܠܘܠܐ. — 3. *Margiane*; que l'auteur paraît confondre, d'après l'orthographe, avec la région de Maraga. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxiii-xxv. — 5. Cf. *op. cit.*, LVIII, § xxx. — 6. *σώσου Συρία*. — 7. Littér. : *relaxarunt manus*; il y a un jeu de mots sur l'expression « mains ».

bat avec les T̄aiyayè; mais que celui qui peut conserver son poste y demeure. »

Alors, 'Omar, roi des T̄aiyayè, marcha contre l'Égypte¹. Cyrus, évêque d'Alexandrie, sortit à sa rencontre. Il convint de lui donner chaque année deux cent mille dinars, pour que les T̄aiyayè n'entrassent pas en Égypte. 'Omar s'en retourna et n'entra pas en Égypte. Ensuite, quelques personnes accusèrent Cyrus près d'Heraclius, comme s'il avait donné l'or de l'Égypte aux Arabes, sans nécessité. Et comme les Romains étaient abandonnés à un esprit détestable, Heraclius écrivit à Cyrus de ne plus administrer l'Égypte. Il envoya un arménien, nommé Manuel², pour administrer et gouverner le pays d'Égypte. Quand les envoyés des T̄aiyayè vinrent pour prendre l'or, ils trouvèrent Manuel avec une troupe de Romains, à Babylone, qu'on appelle aujourd'hui Fostat. Il les renvoya (les mains) vides, en disant : « Je ne suis pas Cyrus; celui-ci ne portait pas une armure, mais une robe, et pour cela il vous donna les biens de l'Égypte; pour moi, je suis vêtu d'une armure, comme vous voyez. » — Les envoyés étant retournés et ayant fait connaître la chose à 'Omar, celui-ci envahit l'Égypte. Manuel fut vaincu et s'enfuit avec un petit nombre (de soldats) à Alexandrie. Les T̄aiyayè s'emparèrent de l'Égypte. Heraclius, ayant appris cela, écrivit à l'évêque Cyrus de chasser les T̄aiyayè de l'Égypte, s'il le pouvait, en leur donnant le double d'or de ce qui était convenu la première fois. Cyrus se rendit au camp des T̄aiyayè. Il exposa qu'il n'était pas cause de la transgression. Quand il eut beaucoup supplié et donné l'or, 'Omar lui répondit : « Je ne ferai pas ce que tu demandes. Maintenant que nous nous sommes emparés du pays nous ne l'abandonnerons pas. » Et sur ces paroles, l'Arabe congédia Cyrus qui revint dans la tristesse.

A la fin de l'année 948, la 26^e d'Heraclius et la 15^e des T̄aiyayè, le roi 'Omar vint en Palestine³. Sophronius, évêque de Jérusalem, sortit à sa rencontre. Il en obtint un traité pour tout le pays, et 'Omar lui écrivit même un diplôme⁴ selon lequel il n'était permis à aucun Juif d'habiter [420] à Jérusalem. Quand 'Omar entra à Jérusalem, il ordonna de bâtir, à la place du temple de Salomon, une mosquée pour leur prière.

Sophronius, voyant 'Omar vêtu de vêtements sordides, lui demanda d'accepter un vêtement et une robe⁵; il les fit apporter devant lui et le pria instamment de les prendre; mais 'Omar ne le voulut pas, parce qu'il n'avait jamais rien accepté de personne. Il disait : « Il ne convient pas à un homme de recevoir d'un autre ce que Dieu ne lui a pas donné; car Dieu a donné à chaque homme ce qu'il sait (opportun), et celui qui désire recevoir quelque chose d'un

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § LXIII et suiv. L'auteur a confondu les noms du khalife 'Omar et du général 'Amrou. — 2. Μανουήλ (THEOPH.). — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § XLV et suiv. — 4. σίγιλλον. — 5. σινδών.

autre est contre Dieu. » Pour de telles mœurs, 'Omar, fils de Khaṭṭāb, était fort loué. Les Ṭaiyayê rapportent de lui beaucoup de choses. Ce qui est vrai : c'est qu'il était juste et éloigné de l'avarice, au point que de tout l'empire, c'est-à-dire de toute la richesse et de tous les trésors des Perses et des Romains, dont les Ṭaiyayê s'emparèrent, il ne s'attribua rien; il ne changea point la simplicité de ses habits, ni la couverture de peau qui était placée sous lui lorsqu'il montait à chameau, et qui lui servait quand il s'asseyait à terre ou dormait. C'est pourquoi, comme l'évêque insistait beaucoup, il lui répondit : « Puisque tu me le demandes, et que je te tiens en grand honneur, prête-moi tes vêtements, que je les revête le temps que tu prennes mes hardes pour les donner à laver; ensuite, rapporte-moi mes vêtements et reprends les tiens. » — Et il fit ainsi.

De là, les Ṭaiyayê passèrent dans les villes de Syrie et les soumirent. Iwanis', général des Romains, était venu à Qennésrin, auprès des Ṭaiyayê; il fit un pacte, (convenant) de leur donner chaque année cent mille dariques, pour qu'ils ne passassent pas à l'Orient de l'Euphrate et n'entrassent pas en Mésopotamie. Il leur abandonna le tribut d'une année. Quand Heraclius apprit cela, avec son esprit pervers, il s'irrita contre Iwanis et l'envoya en exil. — Comme Dieu avait abandonné l'empire des Romains, il laissa tomber dans un jugement aveugle celui qui le dirigeait.

En l'an 951 des Grecs, 27 d'Heraclius, 18 des Arabes, 6 de 'Omar, les Arabes franchirent [421] l'Euphrate, parce qu'on ne leur avait pas donné le tribut. — Les Édesséniens sortirent et traitèrent pour la ville; l'armée des Romains se retira avec douleur de toutes les villes. Tella et Dara ne consentirent pas à se soumettre aux Ṭaiyayê; c'est pourquoi ceux-ci les prirent de force et massacrèrent les Romains qui s'y trouvaient². — Après avoir soumis toute la Mésopotamie, 'Iyadh³, fils de Ghānm, revint en Syrie.

'Omar ordonna de recenser, en vue de la capitation, tous les pays de son empire. La capitation fut imposée aux chrétiens en l'an 951⁴.

En l'an 952 des Grecs, 19 des Ṭaiyayê, 7 de 'Omar, mourut Heraclius, après avoir régné 30 ans et 5 mois.

(Alors) commença à régner son fils, Constantinus, et Heraclius, et Heraclius le jeune, qui est surnommé le nouveau David⁵.

Or, Martina, femme d'Heracli[us], empoisonna Constantinus, et fit régner son propre fils, le jeune Heracleonas. Cela déplut aux membres du sénat, qui déposèrent cet Heracleonas et firent régner Constans, fils de Constantinus.

1. Ἰωάννης ὁ Κατέας (THEOPH.); cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § LXI. — 2. *Ibid.* — 3. Lire : $\text{I}\alpha\delta\alpha$, comme plus bas (texte, p. 429, l. 4), $\text{I}\alpha\delta\alpha\varsigma$; cf. THEOPH., ad ann. 630. — 4. Cf. THEOPH., ad ann. 631; CEDREN., ann. 30 Heraclii. — 5. Il faut lire : « Constantin-Heraclius et Heraclius le Jeune appelé communément Heracleonas »; David est le nom d'un autre fils de l'empereur défunt, qui ne régna point. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § LXX; LIX, § III-VI.

A cette époque, les Chalcédoniens avaient pour patriarche à Constantinople Pyrrhus. Il fut chassé par eux, et Paulus devint patriarche.

A Rome, le 4^e évêque après la dévastation de la ville ¹, fut Martinus, Tout le monde rendait témoignage à ses œuvres de piété.

Le patriarche des Orthodoxes, Jean, surnommé des *sedra*, ordonna évêque, pour les fidèles d'Édesse, Constantinus ; et après la mort de celui-ci, ils eurent Siméon.

Sur Severus. — Severus, évêque de Samosate, [418] était le frère du patriarche Mar Athanasius ; il était monté à Alexandrie, avec son frère, lorsque celui-ci rétablit l'union après le schisme qui avait eu lieu du temps de Damianus et de Petrus. Lorsqu'ils furent revenus, saint Severus retourna à son diocèse. Il avait la coutume de circuler pour visiter les fidèles, depuis nisan (avril) jusqu'à tešrîn (octobre) ; depuis la commémoration du martyr Mar Romulus² jusqu'à la fête de la Résurrection, il menait la vie solitaire dans son monastère, et ne s'en éloignait jamais, quoi qu'il arrivât.

Un jour, un homme riche, du village de Nagrôd, vint le trouver, et le suppliait de lui procurer la délivrance de l'affliction qui l'avait atteint. Il disait que, par une certaine opération, les démons s'étaient emparés de sa maison, de sorte que personne n'y pouvait entrer ; si, par hasard, un parent ou un voisin y venait, les démons sortaient au-devant de lui et [l'assaillaient à coups]³ de pierres, pour qu'il ne vînt pas à cette demeure. — En l'entendant, le bienheureux eut de la compassion pour lui, et lui promit qu'après la fête de la Résurrection il se rendrait au village et le visiterait. Quand le temps fixé fut arrivé, le saint partit pour ce village. Comme il approchait de la maison de cet homme, les démons sortirent au-devant de lui en poussant des hurlements ; celui-ci, après avoir prié et avoir fait l'encens d'absolution, se tourna vers les démons, les invectiva et les conjura pour qu'ils s'éloignassent de cette maison. A l'instant même, ils disparurent, et on ne les vit plus jamais dans ce village.

Il y avait aussi un général, de Mabboug, qui était parent du saint ; c'est celui qui avait ramené de Perse et reçu de Šahrbaraz le bois de la crucifixion, et l'empereur Heraclius l'avait reçu de lui, à Mabboug. Il arriva que son fils mourut avant d'avoir reçu le baptême. Le père de l'enfant envoya chercher le saint afin qu'il vînt le consoler. Lorsqu'il fut arrivé, la mère de l'enfant se jeta aux pieds du saint et le supplia de demander à Dieu que l'enfant revînt à la vie et reçût le baptême. Le bienheureux s'y refusait énergiquement ; et comme celle-ci insistait fortement, il pria, prit l'enfant par la main et le ressuscita ; il lui donna le sacrement de baptême et le retira des eaux. Après que l'enfant eut été en vie tout le jour [419] et qu'il eut sucé le lait, le saint reprit et dit à sa mère : « Je pense que cet enfant ne doit pas rester en vie, mais qu'étant innocent et pur de toute souillure, il doit s'en aller au Royaume

1. Il s'agit sans doute du pillage du Latran par l'exarque de Ravenne, sous le pontificat de Severinus auquel succédèrent Jean IV, Théodore I et Martin I. — 2. Cf. WRIGHT, *Cat. of syr. mss. in the Brit. Mus.*, p. 1135 (*Act. sanct.*, sept., t. II, p. 507-508). — 3. Lacune d'un mot dans le ms.

(céleste), comme Dieu l'avait décidé. » Les parents n'y contredirent pas, et l'enfant s'endormit et expira.

Un homme, originaire d'Amid, était possédé d'un démon furieux qui maltraitait la plupart de ceux qu'il rencontrait; et toute femme enceinte qui entendait les hurlements qu'il poussait, avortait. Alors, les gens du pays lui mirent des entraves, le lièrent sur un chariot, et l'amènèrent à la porte du monastère de Qennésrè. Ils montèrent trouver le saint et le prièrent en sa faveur. Le bienheureux, vaincu par leurs instances, leur ordonna de le délier. Celui-ci vint tomber aux pieds du saint. Le vénérable ayant levé les yeux au ciel, réprimanda le démon et lui dit : « Sors de cette demeure, car elle appartient à Dieu ! » — Le démon répondit : « Je n'en sortirai pas; car elle est à moi, et je l'ai bâtie moi-même. » — Le saint fut contristé; il invectiva le démon, qui sortit et disparut; et par la suite il ne put nuire à cet homme.

Il y avait à Édesse un magicien qui vint habiter dans la région de Samosate. A cause des avanies que lui firent subir les gens du pays, il appela une troupe de démons qu'il envoya habiter dans les hommes. Les démons en malmenèrent plusieurs, de sorte qu'ils abandonnaient leurs maisons et erraient dans les montagnes. Le saint apprit cela; il se rendit au monastère d'Élias et pria Dieu que tous ceux qui étaient partis s'assemblassent à ce monastère. Les démons hurlaient contre le saint. Environ soixante-dix hommes vinrent se jeter à ses pieds. Il contraignit les démons par des tourments secrets, et ces démons sortirent en vociférant. Après cela, des démons plus nombreux que les premiers vinrent s'emparer de ces hommes. Le bienheureux revint et les réprimanda en disant : « Pourquoi¹ êtes-vous revenus dans ces demeures ? » — Et ceux-ci lui dirent : « Nous sommes autres; et si tu nous chasses, d'autres viendront s'emparer d'eux, car nous sommes innombrables. » — Après qu'il eut conversé avec eux, ils allèrent se placer devant une châsse dans laquelle était une relique de l'apôtre Paul. Leurs mains étaient liées derrière leur dos; et ils se plaignaient des tourments qu'ils subissaient en secret. Ensuite, ils s'élevaient [420] de terre et se tenaient en l'air dans le martyrion comme des lampes; après avoir subi ces tourments, ils reçurent l'ordre de l'apôtre Paul de retourner près de Severus, qui les traiterait comme il voudrait. Ils retournèrent, se mirent à genoux devant lui et dirent : « Voici que nous venons près de toi, comme nous l'a prescrit ce juge, ton ami. » Celui-ci les obligea à lui dévoiler leur maître; ils le lui firent connaître, et il envoya chercher le magicien qu'il livra aux gens du pays. Après l'avoir torturé², ils le condamnèrent à mort. — Le bienheureux pria; et les diables n'apparurent plus en ce pays.

Le bienheureux s'en alla de là au monastère de Mar Jacques de Kaisoum; car il avait appris par une révélation spirituelle que sa fin était arrivée. Il appela les bienheureux du monastère et leur demanda de lui faire un office funèbre. Le vénérable

1. Lire : ܒܐ. — 2. ܒܘܘ ܘܘܘ. — 3. Lire : ܘܘܘܘܘܘܘ.

se tenait lui-même au milieu : il prescrivait à l'un de faire l'absoute, à l'autre de lire ; quand ils eurent terminé tout l'office, le vieillard lui-même s'approcha, donna la paix à la table sainte et participa aux mystères vivifiants. Puis, il fit trois génuflexions vers l'Orient, se retourna ensuite vers l'Occident, fléchit le genou et dit aux frères : « Mes frères, priez pour moi, et demeurez en paix » ; il étendit les mains et les pieds et rendit son esprit.

Le bienheureux Severus mourut en l'année 952. Que sa mémoire soit en bénédiction, et que sa prière nous aide !

Après la mort du vénérable Severus, il arriva, du temps de Mar Daniel, évêque d'Édesse, que les démons possédèrent des frères du couvent de Qennésrê. L'archimandrite fit appeler Mar Daniel, afin de pouvoir calmer ces malheureux. Il leur dit d'aller à Mar Jacques (de Kaisoum) et d'amener le corps du vénérable Severus ; mais on ne voulut pas le leur donner. Cependant, après des difficultés, ils en obtinrent une partie. Quand ils l'amènèrent dans le voisinage les démons se lamentaient : « Malheur à nous ! L'éclopé est arrivé. Il ne lui suffisait donc pas de nous chasser du pays de Samosate, qu'il vient encore ici ! » Les démons disaient cela, parce que le saint était autrefois tombé de sa monture et était resté boiteux. Un de ceux que les démons possédaient avait été jadis le disciple du saint. On menaçait le démon qui était en lui en disant : « Voici le maître de cet homme qui vient te chasser. » Et le démon répondit : « Je ne suis pas entré de ma propre volonté dans ce [421] jeune homme, mais de force. Le chien de notre maître a été tué par lui dans la vigne haute, et, pour cela, il m'a envoyé le tourmenter ; et il a envoyé mes autres compagnons pour entrer dans ces moines, parce qu'ils abandonnaient les églises au moment de l'oblation, et sortaient pour se laver dans les piscines qui sont en dehors du couvent, et pour s'amuser. » Les démons appelaient « notre maître » le magicien. Les moines ayant placé les jeunes gens devant la main droite du saint, les démons poussèrent aussitôt des cris violents et sortirent d'eux.

REMARQUE : *Il ne peut y avoir aucun doute sur ces récits au sujet des magiciens et des démons qui furent chassés par les saints ; car ils se trouvent dans le livre d'un homme véridique, le patriarche Mar Denys. Mais celui qui lit doit comprendre qu'il n'est pas possible aux magiciens ou aux démons de s'emparer des hommes sans la permission de Dieu ; c'est ce qui arriva au juste Job ; cet homme fameux fut livré à la tentation pour son triomphe, et d'autres de diverses manières.*

CHAPITRE [VIII]. — *Sur l'époque de la mort d'Heraclius, empereur des Romains, du meurtre de Yezdegerd, roi des Perses, et aussi du meurtre de 'Omar, roi des T'aiyayé. Sur la dévastation de Césarée et de la Palestine. Sur les pontifes qui existaient à cette époque.*

Quand 'Omar, roi des T'aiyayé, eut triomphé dans la victoire, il soumit les

Romains et les Perses. Le roi des Perses s'enfuit et se cacha dans les pays des Turcs; l'empereur Heraclius abandonna le pays aux mains des Ṭaiyayê, et entra dans la ville impériale où la mort vint l'atteindre.

Constantinus commença alors à régner. La femme de son père l'empoisonna et il mourut. — Alors régna Constans; il tua ses deux oncles¹ et leur mère.

'Omar, roi des Ṭaiyayê, fut tué, après avoir régné 12 ans, de la manière suivante : Un esclave, polisseur de son métier, qui était maltraité par son maître qoraichite, alla trouver 'Omar et se plaignit de son maître. Plusieurs fois, soit parce qu'il était occupé [422] des affaires de l'empire, soit par oubli, 'Omar le négligea. Cet esclave s'irrita contre le roi; il le frappa d'un coup de couteau dans le ventre, pendant qu'il priait, et le roi mourut².

'Othman commença à régner en l'an 955.

Ce quatrième roi des Ṭaiyayê commença à se montrer cupide; il amassa de l'or, changea la manière de vivre des rois ses prédécesseurs, et les Ṭaiyayê se réunirent pour le tuer. Quant il eut promis de se conduire comme ses prédécesseurs, ils firent la paix avec lui.

En l'an 961, 'Othman envoya son fils, Sa'id, à la poursuite du roi des Perses. Yezdegerd, après être demeuré caché cinq ans dans le Sagistan, sortit et vint à Kouphah. Sa'id s'empara de toutes les villes et parvint jusqu'à Merw. Yezdegerd, craignant que les gens ne le livrassent, sortit et se tint caché dans un moulin³. Un Turc le tua en cet endroit et envoya sa tête au marzban de la ville. Celui-ci, voyant que son roi était tué, livra la ville aux Ṭaiyayê⁴. Sa'id prit la couronne royale des Perses et l'envoya à 'Othman, et celui-ci l'envoya à la Ka'ba, où elle se trouve.

A cette époque, les Ṭaiyayê dévastèrent Césarée de Palestine. A cause de son ornementation et des richesses de Straton, on peut lui appliquer les lamentations (prononcées) sur Jérusalem. Parce que les sages qui étaient en elle ne connurent pas le Seigneur, et les anciens ne comprirent pas le jugement, ses rues et ses places furent remplies d'iniquité; les jeunes gens et les vierges se sont souillés ensemble; [423] et notre clameur, à nous qui étions gouvernés dans l'injustice, est montée aux oreilles du Seigneur : et à cause de cela, le Seigneur a appelé sur elle la fureur des Ṭaiyayê. — Mo'avia vint et l'entoura par terre et par mer; il l'attaqua jour et nuit, depuis le commencement de kounoun 1^{er} (déc.) jusqu'au mois de 'iyar (mai). Ils ne purent obtenir la vie sauve. Soixante-douze machines ne cessaient de lancer des pierres; mais le mur ne s'ouvrait point, à cause de sa solidité. Enfin, les assiégeants firent une brèche, et les uns entrèrent par la brèche, tandis que les autres montaient au mur par des

1. Sic ms.; Héracléonas et Martine ne furent pas mis à mort; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § ix. —
2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xx. — 3. لـ : — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.* LIX, §§ xxv.

échelles. On combattit pendant trois jours. A la fin, les Ṭaiyayê prévalurent. Des sept mille Romains qui gardaient la ville, une partie se sauva dans les navires. Mo'avia prit les richesses et soumit la population à l'impôt¹.

De là, ils montèrent dans les pays des Juifs. Mo'avia encourageait ses troupes en leur disant : « Nous montons dans un pays qui est plein d'or et de richesses de toutes sortes ; le Seigneur le livrera entre vos mains, à cause des péchés de ses habitants. »

Ils passèrent en Cilicie, pillant et faisant des captifs ; ils arrivèrent à Euchaita sans que la population s'en aperçût ; ils s'emparèrent subitement des portes, et quand Mo'avia arriva, il ordonna de passer les habitants au fil de l'épée ; il plaça des sentinelles pour que personne n'échappât. Après avoir réuni toutes les richesses de la ville, ils se mirent à torturer les chefs, pour qu'ils leur montrassent les choses cachées. Les Ṭaiyayê emmenèrent en esclavage tout le peuple : hommes et femmes, garçons et filles, et ils commirent une grande débauche dans cette malheureuse ville : ils commettaient iniquement l'impureté au milieu des églises. Ils s'en retournèrent joyeux dans leur pays.

Ces choses se passèrent en l'an 951 des Grecs.

A cette époque sévit la peste bubonique, et beaucoup de gens moururent dans le pays de Syrie et de Mésopotamie².

A cette époque³, tandis que les Ṭaiyayê rebâtissaient le temple de Salomon, à Jérusalem, la construction s'écroulait. Les Juifs dirent : « Si vous ne faites pas renverser la croix qui est placée en face du temple, sur le mont des Oliviers, le temple ne pourra être bâti. » Et quand ils eurent fait descendre la croix, l'édifice s'éleva. Pour le même motif, ils renversaient de nombreuses croix ; il en résulta, dans l'empire des Ṭaiyayê, qu'ils devinrent les ennemis des croix et les persécuteurs des chrétiens à cause de (leur) vénération pour la croix.

A cette époque, Martinus, évêque de Rome, fit un synode à Rome même. Il réunit 109 évêques, et ils anathématisèrent l'empereur Heraclius, Sergius, Pyrrhus, Paulus, et quiconque ne confessait pas dans le Christ deux volontés, deux opérations, deux natures, deux formes, selon la doctrine de Léon⁴.

A cette époque, 'Amrou, fils de Sa'd⁵, émire des Ṭaiyayê, défendit que les croix parussent hors des églises, et fit arracher leur image des murs.

'Amrou écrivit à notre patriarche Jean. Quand celui-ci entra près de lui, 'Amrou commença à dire des paroles insolites et contraires aux Écritures, et il se mit à lui poser des questions difficiles. Le patriarche les résolut toutes [422] par des

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII § LVIII. Le texte de Theophanes qui parle d'un siège de sept ans (ad ann. 633) doit sans doute être corrigé en sept mois.

2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII § LX. — 3. ТИХОМН., ad ann. 635.

4. En 649. Cf. MANST, t. X, col. 863. — 5. Sic ms. et BH.

A cette époque, le soleil s'obscurcit à la troisième heure, le 9 de tešrîn 1^{or} (oct.); les étoiles apparurent, et une grande terreur s'empara de ceux qui virent [422] ce signe terrible.

A cette époque 'Amrou, émir des Ṭaiyayê, défendit que les croix parussent, même aux fêtes et aux rogations¹. Cela réjouit les Juifs, et ils se mirent à enlever les croix des églises. Alors, un chrétien, connu de l'émir, voyant un juif qui courait au-dessus de l'église de (Saint-) Jean-Baptiste² pour en arracher la croix, fut enflammé de zèle, alla trouver 'Amrou et lui : « O émir juste ! il n'est pas juste que tu permettes aux Juifs de tourner nos mystères en dérision. » — Alors, Dieu ayant changé son cœur, il dit : « Je n'ai pas prescrit d'arracher les croix, si ce n'est celles qui sont marquées dans les rues, sur les murs. » — Il ordonna à l'un de ceux qui étaient présents d'aller à la rencontre du Juif qui descendait en emportant la croix ; il enleva la croix au Juif et le frappa à la tête : sa cervelle se répandit et il mourut. — Ce fut une consolation pour les chrétiens, car les Juifs furent couverts de confusion, et la prescription tomba en désuétude ; les chrétiens recommencèrent à porter les croix aux rogations, aux fêtes et aux enterrements. Cependant, à Émèse et à Damas, ils n'ont jamais eu cette faculté depuis que cet édit fut porté par l'émir 'Amrou.

exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament et par des arguments naturels. En voyant son courage et l'étendue de sa science, 'Amrou fut dans l'étonnement. Alors il lui donna cet ordre : « Traduis-moi votre Évangile dans la langue sarrasine, c'est-à-dire des Ṭaiyayê. Seulement, tu ne parleras ni de la divinité du Christ, ni du baptême, ni de la croix. » — Le bienheureux, fortifié par le Seigneur, répondit : « A Dieu ne plaise que je retranche un seul *yod* ou un seul point de l'Évangile, alors même que tous les traits et toutes les lances qui sont dans ton camp me transperceraient. » Voyant qu'il ne pourrait le convaincre, 'Amrou lui dit : « Va ; écris comme tu voudras. »

Le patriarche réunit les évêques et fit venir des Tanoukayê, des 'Aqoulayê, des Ṭou'ayê, qui connaissaient les langues arabe et syriaque, et il leur commanda de traduire l'Évangile en langue arabe. Il avait ordonné que chaque sentence qu'ils traduisaient passât sous les yeux de tous les interprètes. C'est ainsi que l'Évangile fut traduit et présenté au roi.

A propos du pays d'Égypte, nous avons trouvé dans des histoires, que Benjamin, patriarche des Orthodoxes, avait livré l'Égypte aux Ṭaiyayê³.

Les Égyptiens livrèrent Alexandrie et Miçrîn aux Ṭaiyayê, parce qu'ils avaient été opprimés par la persécution des Chalcédoniens. Cyrus, patriarche chalcédonien, qui attachait à un de ses

pieds la chaussure rouge des empereurs, et à l'autre une sandale de moine, pour

1. ܕܘܪܘܫܐ, comme plus bas. — 2. A Damas.

3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX § xiii.

montrer qu'il avait l'autorité impériale et ecclésiastique, chassa le patriarche Benjamin. Benjamin partit, se rendit chez les T̄aiyayê et leur promit de leur livrer Alexandrie, si seulement [423] ils voulaient chasser Cyrus et lui rendre les églises. Ils en firent la promesse et la confirmèrent par des serments. Il revint, et fit connaître la chose à ses partisans, et ceux-ci livrèrent Alexandrie aux T̄aiyayê. Cyrus comprit l'affaire ; il rassembla tout le trésor : l'or, l'argent et les vases des églises, et, étant monté secrètement sur un navire, il s'enfuit à Constantinople. Alors Benjamin rentra en possession des églises, et depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, les Chalcédoniens n'ont pu prospérer à Alexandrie et en Égypte, ni même y habiter, si ce n'est en petit nombre ; et les Orthodoxes ont occupé les églises et les monastères jusqu'à ce jour.

A cette époque brillèrent dans les doctrines profanes et ecclésiastiques Severus Sébôkt¹, de Qennésrîn, et Mattai, (évêque) d'Alep.

CHAPITRE [IX], dans lequel se trouvent la lettre du patriarche Mar Jean à Marouta, métropolitain de Tagrit, et celle de Marouta à Jean, qui expose la persécution excitée autrefois contre les fidèles par Bar Çauma de Nisibe. — Sur l'hérésie de l'impie Maximinus, et sur [ce] Maximinus.

A propos de l'hérésie de Maximinus nous avons trouvé, dans la réfutation que fit contre lui Siméon, prêtre du monastère de Qennésrê, que celui-ci dit qu'elle tire son origine de Theodorus de Mopsueste. Ensuite, elle se propagea parmi les moines de monastères situés à côté de Jérusalem, dont l'un s'appelait Palæa-Laura, et l'autre, Néa-Laura². Ceux-ci tenaient l'opinion d'Origène qui, à cause de son attachement à Platon, tourna au paganisme. Pour le moment, ils cachaient leur fausseté ; et leur opinion fut dévoilée par un moine [424] de Mésopotamie, nommé Sergi[us], qui était venu à Jérusalem pour prier. Il alla à ces monastères, pareille-

« A notre vénérable et saint frère et collègue, Mar Marouta, évêque et métropolitain du Beit Parsayê : l'humble Jean, gardien du siège apostolique d'Antioche, c'est-à-dire serviteur de l'Église de Syrie, décoré du nom de patriarche, demande en Jésus-Christ, Seigneur et Dieu au-dessus de tout, votre paix et vos prières.

« Comme vous le savez, monseigneur, lors de notre descente près du roi des Perses, nous avons fait l'union avec vous, alors que vous aviez été, depuis l'époque de la persécution de Bar Çauma de Nisibe jusqu'à l'époque du patriarche Mar Athanasius, mon prédécesseur, comme une fraction séparée du troupeau. Car au-

1. Cf. WRIGHT, *Syriac Literature*, p. 137-139.

2. Παλαιά λάουρα, Néa λάουρα. Le texte, qui porte *Daphlalouda* et *Dialalouda*, est à corriger en : ܠܘܪܐ ܠܘܪܐ, ܠܘܪܐ ܠܘܪܐ. L'Ar. a la même leçon fautive : ܠܘܪܐ ܠܘܪܐ ܠܘܪܐ.

ment, pour prier. L'ayant accueilli, ils s'efforçaient de le convertir à leurs doctrines et lui disaient¹ : « Ainsi, nous avons appris d'Origène que toutes les âmes des hommes, des animaux, des oiseaux, des reptiles, des plantes et des poissons de la mer, ont été des anges avant d'avoir péché. Quand elles se séparèrent de l'amour pour Dieu, elles furent chassées du ciel et condamnées à habiter dans les corps, comme dans un lieu d'exil, et chacune est tourmentée selon son péché. Elles passent d'un corps à un autre. A la fin aura lieu la restauration², et la sentence contre les âmes et les démons sera rapportée, après qu'ils auront souffert pour leur péché, et ils reviendront à leur gloire; car, après la résurrection, le Christ sera crucifié trois fois : deux pour les démons et une pour les âmes. La résurrection qu'on doit attendre est la délivrance des âmes du corps, car les corps n'existeront pas dans la résurrection. Quand les âmes et les démons auront été purifiés [425] de leurs péchés et auront été transformés de leur état antérieur, ils redeviendront des anges comme auparavant, et le Christ sera le chef des anges. Le Christ ne vaut pas mieux que nous. De même qu'il est Dieu, ainsi serons-nous transformés nous-mêmes, et nous deviendrons des dieux. Dieu ne fait pas acception de personnes pour honorer le Christ plus

paravant, le siège du catholicos des Peres et (celui) du catholicos d'Arménie, de Gourzan et d'Aran, étaient soumis au siège d'Antioche, jusqu'au meurtre du catholicos Babai³. Depuis lors, vos pères se conduisirent selon leur propre gré, jusqu'à notre descente, comme je l'ai dit, et notre rencontre avec Christophorus, votre métropolitain, et Addai, archimandrite de Mar Mattai. Vous vous êtes unis à nous, lorsque le vénérable dont nous avons parlé et vous, évêques ordonnés par votre métropolitain, vous êtes montés avec les évêques d'Athanasius.

« Et nous vous demandâmes le récit de la persécution de Bar Çauma. Mais comme (ces évêques) ne [424] connaissaient pas exactement les faits, ils ont négligé de le faire du vivant du dit bienheureux. Maintenant que nous avons été appelé à lui succéder, alors que nous n'en étions pas digne, nous vous prions de nous faire connaître l'histoire. Nous savons qu'on trouve chez vous des histoires de ce genre. Bénis soit le Seigneur, de ce que vous ne rejetterez pas notre demande, de sorte que quand nous placerons ce mémoire dans nos bibliothèques, votre mémoire y sera aussi consignée. — Donnez des ordres, et priez pour nous afin que Notre-Seigneur nous accorde de diriger et de gouverner selon sa volonté son troupeau racheté par sa croix victorieuse; et que notre dignité et notre

1. Comp. les anathèmes du V^e Concile contre les Origénistes. MANSI, t. IX, col. 395; NICEPH. CALL., *H. E.*, XVII, xxviii; et la lettre de Justinien au Concile, dans CEDRENIUS, ann. 25 Justiniani. — 2. ἀποκατάστασις. — 3. Il faut lire partout Baboui (BH : ܒܒܘܝ); le catholicos du nom de Babai fut le successeur d'Acacius, et celui dont il est question ici fut son prédécesseur. Même observation pour le récit consigné plus haut, p. 123-124.

que nous. C'est là la véritable résurrection : la libération complète du corps pour les âmes. Comme le corps désire ce qui nuit à l'esprit, et l'esprit désire ce qui nuit au corps : autre est la volonté de l'âme et autre celle du corps. Et ainsi, le Christ avait deux volontés. » Relativement aux corps, ils disaient « qu'ils seront sphériques¹ dans la résurrection ».

Quand ce pieux moine entendit d'eux ces paroles et d'autres semblables, il s'enfuit de leur monastère pendant la nuit. Il alla trouver l'empereur Justinianus, et l'informa à leur sujet. Sur l'ordre de ce dernier, ils furent chassés de leur monastère.

A la suite de ces choses, le patriarche Mennas réunit le Cinquième synode et anathématisa quiconque professe deux volontés ou deux [426] opérations dans le Christ. Il anathématisa aussi l'impie Theodorus de Mopsueste, sur les impurs écrits duquel s'appuyait cette opinion. Le synode anathématisa encore l'hérésie des Agnoètes² qui admettent, eux aussi, deux volontés et deux opérations.

L'empereur Heraclius fit aussi un édit et anathématisa quiconque professe deux volontés et deux opérations³.

Du temps de Constans, fils d'Heraclius, parurent les disciples de Platon; et leur chef, Maximus⁴, originaire du village de Naçfin⁵, dans le district de Tibériade, monta en Afrique, où il

élection ne tournent pas à notre condamnation. Tous nos frères les évêques de Syrie demandent votre paix et en même temps vos saintes prières. »

Réponse de Marouta à Jean. — Au très bienheureux Père des Pères, prince des Pontifes, ornement et gloire de la sainte Église, Mar Jean, patriarche : le pèlerin⁶ Marouta, par la grâce de Dieu métropolitain du couvent de Mar Mattai et de la région orientale, demande votre paix divine et vos saintes prières.

Nous avons reçu la lettre de Votre Sainteté, et ce fut un grand plaisir et une grande joie pour nous, pour tous nos frères et pour notre troupeau, qu'après la mort de saint Athanasius, Dieu ait établi comme chef de son Église Votre Béatitude, dont l'élection n'a pas eu lieu par la volonté de la chair, mais par l'Esprit-Saint⁷ qui a choisi le grand Pierre; et nous prions pour que vous receviez le don de l'Apôtre, comme vous avez hérité de son siège.

Ensuite, puisque vous nous avez demandé le récit de la persécution de Bar Çauma, sache, ô prince des princes! que toutes les histoires antérieures qui étaient dans le couvent ont été brûlées en même temps que le couvent par cet impur Bar Çauma. Et cette histoire ne se trouve nulle part, parce que les hommes instruits et les écrivains ont été couronnés du martyre à cette époque; mais, pour ne pas frustrer le désir de

1. ὁμα σφαιροειδές. — 2. Lire : ἡγεμονία. — 3. L'*Ecthesis*. MANSI, t. X, col. 991. — 4. Sur l'hist. de S. Maxime, comp. sa vie : *Patr. Gr.*, t. XC; et *Acta Sanct.*, 13 août. — 5. Lire : Naçfin (BH); le ms. porte Yaçfin, et plus bas (texte, p. 428 l. 38), Naçfin; l'ar. a : Naçfin dans les deux passages.

6. Formule d'humilité. — 7. Cf. *Jon.*, 1, 13.

trouva des novices Nestoriens. Ceux-ci voyant qu'il acceptait leur doctrine, l'accueillirent. Maximus monta à Rome, et induisit en erreur le patriarche Martinus qui accepta ces novices et leur donna un monastère. Maximus vint à Constantinople.

Quand l'empereur Constans entendit parler de [427] sa doctrine, il rassembla un synode. Maximus discuta avec Constantin de Perga, qui lui prouva qu'il était d'accord avec Nestorius et Theodorus. L'empereur l'avertit, mais comme il n'écouta point, l'empereur ordonna de l'enfermer dans un couvent de femmes, afin de le couvrir de confusion. Cet impie induisit en erreur les religieuses, au point qu'elles ne voulaient pas recevoir la communion que consacrait Axus leur supérieur¹ (?). Il disait : « Le Saint-Esprit ne descend certes pas sur cette oblation, ni sur celle du patriarche Paulus² ».

Ces femmes jetaient cette oblation sous la semelle de leurs chaussures, comme Maximus le leur avait appris. Le fait ayant été dévoilé, l'empereur les fit amener dans la ville et les fit brûler dans le feu; il fit couper la langue à Maximus. Mais il ne cessa pas (pour cela), et il se mit à écrire des lettres. Cela ayant été connu, l'empereur ordonna de lui

Votre Béatitude, nous écrivons rapidement ce que nous avons appris de vive voix de vieillards véridiques, qui avaient reçu ces choses de leurs pères. Nous commencerons à Nestor[ius] et nous continuerons successivement.

Après que Nestorius eut été anathématisé et exilé à Pathmos, par le synode d'Éphèse, alors Rabboula apporta les commentaires détestables de Theodorus et de son maître Diodorus. Quand on les lut, toute l'Église de Dieu les anathématisa; et l'empereur Theodosius prescrivit de brûler tous leurs écrits, partout où on les trouverait, et de mettre à mort quiconque les suivait. Or, quand Rabboula revint à Édesse, il trouva dans l'École des Orientaux les livres de Theodorus et les fit brûler au milieu de la ville; et les partisans de cette hérésie s'enfuirent à Nisibe, qui était, à cette époque, sur la frontière des Perses. Il s'y trouvait un évêque nommé Bar Çau-ma. Cette doctrine abominable était cachée en lui, mais il ne le laissait pas voir, parce qu'il dépendait de Babai (Baboui), catholicos de Perse, et le catholicos dépendait du siège d'Antioche. Quand le catholicos fut convoqué au synode³, il ne put s'y rendre, par crainte de la royauté des Perses, qui était impliquée dans une guerre contre les Romains.

1. Ar : لا ياخذن قربان من شركة معلمهن. — 2. Ainsi d'après l'ar. : ولا الى قربان فولا البطريرك.

3. Au second synode d'Éphèse, comme il est dit expressément ci-dessus, p. 123. Mais la chronologie n'est pas sans difficulté, car d'après les actes du pseudo-synode d'Éphèse (449), Bar Çau-ma était encore à Édesse à cette époque, et selon Élie de Nisibe, Baboui fut institué catholicos sous le règne de Marcien (450-457); cf. BAR HEBR., *Chr. eccl.*, II, 61. Le récit de Marouta, rapporté par Bar Hebræus (*loc. cit.*) sans indication de l'origine, perd une grande partie de son autorité, au moins pour les détails, par l'aveu sincère de l'auteur qui déclare l'avoir rédigé uniquement d'après des traditions orales, et plus d'un siècle et demi après les événements.

couper la main droite : il se remit à écrire de la gauche. Alors on lui coupa aussi la main gauche, et il fut jeté en exil. Il ne fut jamais promu à aucun des ordres de l'Église de Dieu. — *Fin.*

Ici notre esprit est enveloppé de terreur en songeant à la persécution excitée par Bar Çauma de Nisibe, [425] déluge d'iniquité, persécuteur des saints, meurtrier de la vérité, sabre du démon. Le catholicos Babai (Baboui) écrivit son

adhésion et celle des évêques qui étaient avec lui, pour envoyer au synode une lettre qui était ainsi conçue :

« Au saint et universel synode réuni à Éphèse, par la volonté de l'Esprit-Saint. Babai (Baboui), catholicos de l'Orient et les évêques qui sont avec lui : nous demandons votre paix divine et vos prières. — Vous nous avez écrit de nous réunir avec vous à propos de l'impiété qu'a fait germer Nestorius. Nous sommes, vous le savez, sous un gouvernement étranger à notre religion¹. Et comme nous ne pouvons pas nous y rendre, nous avons résolu de vous envoyer notre adhésion, craignant, par notre venue, d'exciter une persécution contre nous de la part des païens, et de faire tirer contre nous le sabre qui a immolé nos pères dans des temps rapprochés. Toutefois, nous adhérons et nous consentons à tout ce qui sera décidé par le saint Synode ; nous réprouvons toutes les doctrines impies que le diable suscite contre l'Église, et tous ceux qui mettent le Fils au-dessous du Père ou qui osent dire que le Christ est un homme dans lequel Dieu habite, ou qui confessent deux natures et deux hypostases dans le Christ après l'union physique et hypostatique qui a eu lieu d'une manière ineffable, dans une composition merveilleuse, sans changement ni confusion ; ou qui ne confessent pas que le Fils qui est né du Père avant tous les mondes est celui qui est né de Marie dans les derniers temps, et qu'il est consubstantiel au Père dans sa divinité et consubstantiel à nous dans son humanité, le même et non un autre ; qu'il a été crucifié pour nous dans le corps, alors qu'il était Dieu en toutes choses : dans les grandeurs et dans les humiliations ; qu'il est entré au sé'ôl, qu'il a rompu les liens de la mort, qu'il est ressuscité dans la gloire et qu'il est monté au ciel, sans aucun accroissement de personne², et qu'il viendra dans la gloire juger les vivants et les morts. Nous anathématisons tous les hérésiarques et les docteurs de perversité ; et nous recevons le saint synode de Nicée, celui de Constantinople, et le troisième³ qui est le vôtre. Et puisque nous avons écrit ces choses dans un même esprit de foi, que Vos Saintetés ordonnent de les recevoir de notre part, en priant pour nous et pour tous nos frères qui sont sous un gouvernement impie : et qu'on ne nous blâme pas de notre abstention. »

Babai (Baboui) expédia cette lettre avec deux moines qui devaient aller à Éphèse. Lorsqu'ils arrivèrent à Nisibe, ils logèrent dans l'église. Bar Çauma les interrogea sur leur voyage. Quand il en fut instruit, il leur dit avec astuce : « Le roi des Perses

1. ܥܘܕܝܢܝܘܬܝܢ. — 2. Dans la Trinité. — 3. Le premier concile d'Éphèse (431).

a des espions dans notre ville ; s'ils s'aperçoivent que vous allez dans le pays des Romains, ils vous tueront ; et vous serez cause de la mort de l'évêque Babai (Baboui). Mais, laissez-moi les lettres, et je les enverrai. » — Les moines l'écoutèrent. Quand ils retournèrent près de Babai et lui racontèrent ce qui s'était passé, celui-ci leur dit : « Vous avez bien fait de suivre le conseil de notre frère Bar Çauuma. »

Ensuite, Bar Çauuma descendit trouver le roi des Perses, et lui remit la lettre. Quand elle fut lue, Bar Çauuma dit : « Ce Babai est un espion de l'empereur des Romains. Je dois te faire savoir qu'il y a eu dans le pays des Romains un homme appelé Nestor[ius] ; il blâmait les empereurs et les Romains en disant : La loi ne vous commande pas de faire la guerre aux Perses, mais de leur être soumis et de donner le tribut. Et quand ils virent qu'il enseignait cela, ils songèrent à le faire périr, et, pour ce motif, ils l'envoyèrent en exil. » — Quand le roi entendit [426] cela, il dit : « Cet homme est sage, et il est l'ami de notre empire. » — Bar Çauuma dit au roi : « Si tu me confies les chrétiens qui sont dans ton empire, je leur enseignerai sa doctrine, et ils ne seront plus les espions des Romains dans le pays des Perses. » — Alors, le roi lui donna des soldats et livra Babai (Baboui) et tous les chrétiens à son pouvoir.

Bar Çauuma dit à Babai (Baboui) : « Accepte la doctrine de Nestor[ius], et demeure à la tête de ton Église. » — Le saint répondit : « Que ta puissance s'en aille avec toi à la perdition¹ ; pour moi, j'anathématise Nestor[ius] et quiconque pense comme lui. » — L'impie chercha à effrayer le vieillard par les supplices et la mort. — Le saint dit : « O ennemi de la justice, nouveau Judas ! qu'as-tu de plus dur que la mort ? je mourrai des myriades de morts plutôt que de changer ma vérité. » — Bar Çauuma ordonna de lui couper la langue, sous prétexte qu'il avait outragé le roi, puis il lui fit couper la tête. Selon les indications du bienheureux, les fidèles le déposèrent dans le mur, où il est debout, le visage tourné vers l'Orient, jusqu'à ce que vienne le Fils de Dieu, et qu'ait lieu la vengeance de justice.

Bar Çauuma partit de Ctésiphon et monta dans le Beit Garmai. Les évêques s'enfuirent, les uns dans le Djézireh, les autres en Arménie, et d'autres, affaiblis par la crainte, acceptèrent son impiété. Il tua ceux qui ne l'acceptèrent pas. — Il vint à Arbèle d'Adiabène. Le métropolitain de l'endroit prit la fuite ; les prêtres furent massacrés avec un grand nombre de fidèles. Il arriva dans la région de Ninive et s'empara de Bar Sahné, métropolitain du couvent de Mar Mattai et de Ninive, de douze moines de ce couvent, et de quatre-vingt-dix prêtres. Il leur demanda d'offrir le sacrifice et de lui donner la communion, ou bien de recevoir la communion au sacrifice que cet impur offrirait lui-même. Ces athlètes lui répondirent : « A Dieu ne plaise que nous donnions le Saint aux chiens ! ou que nous recevions l'impureté des mains dégouttantes de sang ! » Il tua tous ces (prêtres) dans le couvent de Bizonita². — Quant au couvent de Mar Mattai, situé dans les monts Elpheph³, comme il renfermait alors

1. Cf. *Act. Ap.*, VIII, 20. — 2. |ܕܘܡܐ (BH). — 3. ܕܘܡܐ (BH).

des milliers de moines, il y mit le feu. Il fit périr tous les fidèles, et ne s'attaqua pas seulement aux couvents, mais ordonna de persécuter aussi les autres (chrétiens)¹. C'est pourquoi, tous ceux qui se montrèrent courageux, qui résistèrent et s'enfuirent dans les montagnes, furent appelés « moines », depuis lors jusqu'aujourd'hui.

Quand il arriva à Nouhadra et voulut monter à la cellule de Samuel, qui était près du village de Mourdani, un ange se présenta devant sa monture et ne la laissa pas avancer. Malgré qu'il l'excitât beau coup, elle n'avancait pas. Il fit demander au bienheureux Mar Samuel de délier sa monture, et il descendit au village de Beit 'Edrai. Là, il établit des canons impurs. Il définit qu'aucun prêtre, diacre ou évêque ne serait sans femme, afin de n'être pas blâmé lui-même à cause de la courtisane qu'il avait avec lui².

Il apprit que les fidèles de Ctésiphon s'étaient réunis et avaient établi en secret un catholicos : un homme nommé Aqaq³. Il lui écrivit et lui rappela le meurtre de Babai (Baboui). Aqaq, le cœur brisé, accepta le nestorianisme⁴ par crainte de la mort.

Bar Çauuma s'en alla sur la frontière d'Arménie et arriva à Arzôn. Les Arméniens lui adressèrent des menaces en disant : « Si tu ne retournes pas, tu rendras compte, par nos mains, du sang des fidèles. » — Ce scélérat écrivit au roi des Perses en disant : « Les Arméniens sont révoltés contre toi. » — Le roi fit connaître la chose à ses conseillers qui l'engagèrent à ne pas susciter une guerre civile et à ne pas diviser son empire à cause des querelles⁵ des chrétiens. Alors, il écrivit au prince d'Arménie de venir. Les Arméniens répondirent : « Si tu ne dois pas changer nos lois, ni nous envoyer à la guerre contre un autre peuple [427] que les Turcs, avec notre croix marchant à notre tête, puisque nous sommes chrétiens, nous viendrons faire un pacte et des serments; sinon, nous ne viendrons pas. » — Le roi, conseillé par ses grands, agit selon le désir des Arméniens, et fit revenir Bar Çauuma. Et (ainsi) les Arméniens échappèrent au nestorianisme.

Bar Sahdê et les douze moines étaient emprisonnés à Nisibe, chez un Juif. Quand l'impur Bar Çauuma revint, il promit à Bar Sahdê de le mettre à la tête de tous les évêques, s'il voulait accepter sa doctrine, et aux moines de les faire évêques. Ils n'y consentirent point, et sur son ordre (Bar Sahdê) fut lapidé et les moines crucifiés. — Le Juif dans la maison duquel ils étaient enfermés avait cru dans le Christ et avait été baptisé par le saint, à la suite d'un prodige par lequel celui-ci avait rendu la santé à son fils : cet homme conduisit, pendant la nuit, le corps du saint au couvent de Bizonita.

Pour raconter tous les maux que les fidèles ont soufferts de la part du maudit Bar Çauuma, ou pour écrire l'histoire des saints qui ont été couronnés dans sa persé-

1. La construction de la phrase est embarrassée; mais le sens paraît certain. — 2. C'est à Beit Lapaç que Bar Çauuma tint son principal synode. A Beit 'Edrai, il fit la paix avec Acacius. Cf. J.-B. CHABOT, *Synodicon orientale*, p. 308. Nouvelle preuve du peu d'exactitude de ce récit. — 3. Acacius, qui était lui-même nestorien. — 4. Litt. : *Nestorius*. — 5. ζήτσηα.

cution, il nous faudrait la langue des anges, de manière que le souvenir des martyrs ne soit pas profané par notre rusticité et notre ignorance.

Bar Çaua réunit trois assemblées : la première à Ctésiphon, la seconde à Karka de Selôk du Beit Garmai, et la troisième à Beit 'Edrai. Dans ces assemblées, il établit ses canons impurs contre lesquels saint Philoxenus fit deux grands ouvrages.

Et comme il ne restait aucun pontife dans notre pays¹, sept moines s'en allèrent à Antioche et reçurent l'ordination. Quand ils revinrent, ils ne purent se montrer. Après l'époque de la mort de l'impie Bar Çaua, le catholicos d'Arménie vint donner l'ordination dans notre pays.

On assure que le nombre des évêques, prêtres, moines, laïques, nobles, etc., de tous les fidèles, qui furent tués par le maudit Bar Çaua, s'éleva à sept mille huit cents.

Il précéda l'époque de Theodosius le Jeune, et depuis cette époque jusqu'à celle de ce Constans, fils d'Heraclius, il y eut un grand laps de temps.

Nous avons trouvé² dans un livre écrit en langue arabe³ que le meurtre de l'impie Bar Çaua eut lieu de la sorte : Comme il allait trouver le roi des Perses pour continuer la persécution et détruire totalement les fidèles, il entra dans un village appelé Karmah, dans le voisinage de Tagrit⁴. Il se mit à offrir l'oblation, afin de contraindre les habitants du village (à la recevoir) de force. Les hommes ayant pris la fuite, ils appelèrent les femmes pour communier de force à son impur sacrifice. Alors, une religieuse ayant reçu dans sa bouche son oblation, la cracha. Il se baissa pour la ramasser, et elle le frappa à la tête avec une clé⁵ de fer ; ses compagnes continuèrent. Ses disciples et ses soldats se tenaient dehors. Comme il tardait, ils entrèrent et le trouvèrent gisant à terre. Les femmes avaient fui. Ils le conduisirent à Nisibe, et l'ensevelirent dans l'église. — *Fin de ces histoires.*

[428] CHAPITRE [X]. — *De l'époque de Constans, petit-fils d'Heraclius, empereur des Romains, et de 'Othman, roi des T̄aiyayê, à laquelle ceux-ci s'emparèrent de Césarée de Cappadoce, et des îles de la mer. Sur la mort du patriarche Jean, et les autres affaires ecclésiastiques.*

En l'an 958 des Grecs, 25 des T̄aiyayê, 5 de Constans, Gregorius, patrice d'Afrique, se révolta contre Constans⁶.

La même année, les T̄aiyayê partirent pour envahir l'Afrique; ils livrèrent

1. طائفة. — 2. احدث. — 3. Ce qui suit ne fait plus partie de la lettre. Mais nous ne savons si c'est Michel qui parle ou s'il continue à citer Denys de Tell Maḥrê, d'après lequel il rapporte la lettre de Marouta (cf. ci-dessus, p. 124). — 4. Bar Hebræus rapporte la même anecdote, mais place le fait dans le Tour 'Abdîn (*Chr. eccl.*, II, 77). — 5. Ou : « un crampon », *fibula*; le mot a les deux sens.

6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 322, n. 4, et p. 325.

bataille au patrice et un grand nombre de ses soldats fut tué. Les T̄aiyayé revinrent et établirent leur domination sur toutes les villes du littoral¹. Gregorius se soumit de nouveau à l'empereur Constans.

Mo'avia, général des T̄aiyayé, divisa ses troupes en deux camps. — Il mit à la tête de l'un, Ḥabīb², un syrien méchant, qu'il envoya en Arménie, au mois de tešrin (oct.). Quand ces troupes arrivèrent, elles trouvèrent le pays rempli de neige. Ils usèrent de ruse et amenèrent des bœufs qu'ils firent marcher devant eux pour leur frayer la route. Ils pénétrèrent ainsi sans en être empêchés par la neige. Les Arméniens, qui n'avaient point prévu cela, furent atteints lorsqu'ils ne s'y attendaient pas. Les T̄aiyayé commencèrent la dévastation et le pillage. Ils firent captive la population, incendièrent les villages, et revinrent à leur pays dans la joie³.

L'autre armée, restée avec Mo'avia, pénétra dans la région de Césarée de Cappadoce. En passant par Callisura, ils trouvèrent les villages remplis d'hommes et d'animaux et s'en emparèrent. Après [429] avoir rassemblé le butin de tout le pays, Mo'avia attaqua la ville. Il lutta contre elle pendant dix jours. Ensuite, ils dévastèrent totalement toute la province⁴, laissèrent la ville abandonnée et s'en retournèrent. Au bout de quelques jours, ils revinrent pour la seconde fois contre Césarée. Ils combattirent contre elle pendant bien des jours. Les habitants de Césarée voyant qu'une grande colère était tombée sur eux et qu'ils n'avaient pas de libérateur, consentirent alors à traiter pour leur vie. Les chefs sortirent et convinrent de donner un tribut. Quand les fils de Hagar pénétrèrent dans la ville et virent la beauté des édifices, des églises, des monastères, et sa grande opulence, ils regrettèrent de leur avoir fait des serments. Mais ne pouvant pas revenir sur leurs serments, ils prirent tout ce qu'ils voulurent, et s'en allèrent dans la région d'Amorium. Quand ils virent l'agrément du pays, qui était comme un paradis, ils n'y causèrent aucun dommage, mais ils se dirigèrent vers la ville. Après l'avoir entourée, reconnaissant qu'elle était imprenable, ils proposèrent à ses habitants de traiter et de leur ouvrir la ville. Comme ceux-ci n'y consentirent point, Mo'avia envoya ses troupes ravager la contrée : ils pillèrent l'or, l'argent, les richesses, comme de la poussière, et revinrent dans leur pays.

En l'année 960 des Grecs, Mo'avia rassembla des milliers de soldats et fit venir d'Alexandrie, avec les troupes, mille sept cents navires qui étaient chargés d'hommes armés⁵. Quand [430] ils arrivèrent dans le voisinage de Cypre, sur l'ordre de Mo'avia, on jeta les ancres⁶ (?), et on disposa les navires sur la mer. Il

1. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxx-xxxiv. — 2. Cf. THEOPH., ad ann. 645, et *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 334. — 3. Cf. *op. cit.*, LIX, § xxxv. — 4. ἐπαρχία. — 5. *Ibid.*, LIX, § xxxvi. — 6. Le ms. et l'ar. portent littér. : « Ils firent descendre les Arméniens. » Peut-être faut-il corriger : ἰσσοῖ (?).

envoya dire aux habitants de l'île de traiter pour leur vie. Et comme (les Arabes) hésitaient¹, ils furent vaincus par les murmures des Alexandrins qui se plaignaient qu'on ne les laissait pas entrer; après avoir amarré les navires, ils pénétrèrent armés et se mirent à dévaster et piller. — Mo'avia et sa suite se dirigèrent vers Constantia², capitale de tout le pays. Ils la trouvèrent absolument remplie de peuple. Ils établirent leur domination sur cette ville par un grand massacre, et Mo'avia logea dans le palais épiscopal. Là, il assouvit son honteux désir; car, à cause des prêtres qui changèrent la foi de saint Epiphanius, du temps duquel avaient été bâties ces églises, Dieu permit qu'elles fussent souillées par l'impudicité³. Ils rassemblèrent l'or de toute l'île, des richesses, des esclaves, et ils partagèrent le butin. Les Égyptiens en prirent une part, eux une autre, et ils s'en retournèrent.

Mais, comme le Seigneur avait fixé son regard sur l'île, pour sa dévastation, bientôt après il excita Abou 'l-'Awar⁴ et son armée qui vinrent à Chypre, pour la seconde fois, parce qu'ils avaient appris que ses habitants s'étaient réunis. Quand ils arrivèrent, les habitants furent pris de frayeur. Lorsque les T'aiyayé entrèrent, ils firent sortir les habitants des cavernes et pillèrent l'île tout entière. Ils assiégèrent la ville de Pathos⁵, et la réduisirent par le combat. Quand les habitants demandèrent à traiter, 'Abou 'l-'Awar leur fit dire qu'il prendrait l'or, l'argent et les richesses, et qu'il ne ferait aucun mal aux habitants. Ils ouvrirent la ville : les T'aiyayé rassemblèrent ses richesses et revinrent en Syrie.

Ensuite, Mo'avia assiégea la ville d'Arouad⁶, qui est une île, sans pouvoir s'en emparer. Il fit dire à l'évêque Thomas⁷ que les habitants abandonnassent la ville et s'en allassent en paix. Ils n'y consentirent pas; et Mo'avia revint à Damas. Quand arriva le printemps, Mo'avia revint assiéger Arouad. Alors tout le peuple l'abandonna et Mo'avia la détruisit pour qu'elle ne fût plus habitée.

En l'an 965 des Grecs, Abou 'l-'Awar et son armée descendirent par mer et arrivèrent à l'île de Cos. Il s'en empara par la trahison de l'évêque qui s'y trouvait. Il dévasta et pillà toute sa richesse, massacra la population et emmena le reste en captivité, et détruisit sa citadelle. Il passa en Crète et la pillà.

Ils allèrent à Rhodes, et la dévastèrent. Le colosse d'airain était admirable et passait pour une des grandes merveilles du monde : ils se disposèrent à le briser et à en prendre l'airain. Il était en airain de Corinthe. Il avait l'aspect d'un homme debout. Quand ils mirent le feu dessous, on reconnut qu'il était fixé⁸ à des pierres au milieu de la terre, par de grands tenons de fer. Des hommes nombreux se suspendirent à lui avec de grandes cordes, et tout à coup il se

1. Ar. : ۱۰۶۰ ۱۰۶۰ ۱۰۶۰. — 2. Salamine. — 3. ۱۰۶۰. — 4. 'Αθουλαβάρ στρατηγὸς τῆς ναυπλοίας (THEOPH., ann. 646). — 5. Même leçon dans BH; lire : ۱۰۶۰, Λάπαθος. — 6. 'Αραδος; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxxvii. — 7. Θωμάριχος, év. d'Aramée (THEOPH., ad ann. 640, 647). — 8. ۱۰۶۰.

renversa et tomba à terre. Sa hauteur, dit-on, était de cent sept pieds; on y trouva trois mille charges d'airain, et cet airain fut acheté par un juif de la ville d'Émèse¹.

[428] A cette époque, un Arménien nommé David² partit avec de nombreux (soldats) de la ville impériale, et Valentinus³, [avec⁴] son armée, de la région occidentale. Ils convinrent ensemble de se réunir dans un même endroit pour tenter un effort contre les Ṭaiyayè. Les Ṭaiyayè, en ayant eu connaissance, marchèrent contre Valenti[n]us et le taillèrent en pièces. — David, arrivé en Mésopotamie, vit qu'il n'y avait pas de Ṭaiyayè dans le pays. Ses troupes se livrèrent à une foule de méfaits et de crimes. Elles parvinrent à un village appelé Beit Ma'dà et commencèrent le pillage : (ses soldats) enlevaient l'or, l'argent, les biens, le pain, le vin, la viande; ils frappaient les hommes chrétiens, leur jetaient du vinaigre et de la cendre dans les narines pour les obliger à leur montrer leurs richesses et leurs cachettes dans le sol. On n'entendait autre chose que le cri des pleurs et des lamentations, surtout des femmes qu'ils violaient en présence de leurs maris.

Titus avec ses gens, voyant ce que faisaient les soldats et que David ne les réprimandait pas, vint le trouver et lui dit : « Il ne te convient pas, puisque tu es chrétien, de tirer ton glaive contre

[428] En l'an 960 mourut le patriarche Mar Jean, surnommé des *Sedra*. Son décès arriva au mois de kanoun 1^{er} (décemb.), le 14 du mois. Il fut déposé à Amid, dans l'église de Mar Ze'ôra⁵.

Dans le même mois, mourut Mar Siméon, métropolitain d'Édesse⁶.

La même année, on ordonna patriarche du siège d'Antioche, pour les Orthodoxes, Mar Theodorus, du monastère de Qennésrîn⁶.

A Alexandrie, le patriarche des Orthodoxes était Benjamin.

A Rome et à Constantinople, depuis longtemps, les évêques étaient Chalcedoniens.

A cette époque, leur hérésie s'augmenta encore : (ils ajoutèrent) mal sur mal et faute sur faute, une seconde hérésie à la première; car si ceux-là même de Chalcedoine avaient iniquement défini le Christ δύο φύσεις ou ἐν δύο φύσεσιν, ils n'avaient pas osé parler de deux volontés ni de deux opérations [ou⁷] essences. Mais au bout de quelque temps la doctrine des deux essences fut propagée par Jean Grammaticus, et celle des deux volontés par Maximus de Ḥaḥfin⁸ de Tibériade, qui fut anathématisé du temps de Constans et envoyé en exil

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LX, § vi.

2. David, prince des Saharhouniens; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 159 et 332. — 3. Cf. THEOPH., ad ann. 636, et Ps.-DENYS, ad ann. 955. — 4. Suppléer ∞.

5. Cf. Ps.-DENYS, ad ann. 961. — 6. *Ibid.*, ann. 962. — 7. ∞∞∞∞∞. — 8. Ms. *Nasfin*; cf. *ci-dessus*, p. 435, n. 5.

les chrétiens. L'empereur ne te louera pas, en apprenant que tu es entré dans le pays pour le pillage et l'incendie ». Alors, il lui ordonna de prendre sa troupe et de passer [429] expulser ceux qui faisaient captifs les Arméniens. En agissant ainsi, Titus sauva un grand nombre de gens.

'Iyadh¹, ayant entendu parler à Damas de David Ourçaya, avait rassemblé ses troupes et venait à Édesse². En l'apprenant, les Arméniens eurent peur, abandonnèrent leur retranchement³ avec tout ce qui était dedans, et prirent la fuite. Les Ṭaiyayè se mirent à leur poursuite en grande hâte et les rejoignirent. Ils les atteignaient par groupes de cent ou de cinquante. Alors David se retourna et ordonna à l'armée de se retourner pour livrer bataille aux Ṭaiyayè. Titus et les siens occupèrent une aile : l'armée des Ṭaiyayè se préparait à en venir aux mains avec lui, mais voyant qu'il était accompagné d'hommes valeureux, ils l'abandonnèrent et marchèrent contre David et sa troupe. David faiblissant appelait Titus et disait : « Voici le moment de montrer ton affection pour les Romains ». Celui-ci répondit : « Si je te secours, je ne serai pas⁴ secouru par le Seigneur ». Les gémissements des malheureux, les impudicités à l'égard des femmes appelaient un tel châtement. David fut tué avec beaucoup de ceux qui étaient avec lui, car les Ṭaiyayè ne poursuivaient que lui ; Titus se sauva à Amid.

dans le Caucase, en Arménie. On lui coupa [429] les deux mains et la langue ; car un synode s'étant réuni à son sujet à Constantinople, il ne voulut pas abandonner son impiété. Cependant, Martinianus de Rome, dont l'esprit était perverti par cette hérésie des deux volontés et des deux opérations, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, réunit les évêques à Rome même, et tint le synode dont nous avons fait mention ci-dessus, dans lequel ils anathématisèrent l'empereur Heraclius et le patriarche de Constantinople, parce qu'ils ne confessaient pas deux volontés et deux essences et opérations, de même que deux natures et opérations, de même que deux natures et propriétés⁵. Or, Constans, petit-fils de l'empereur Heraclius, étant allé à Rome⁶, avait enchaîné Martinianus et l'avait amené avec lui pour le réprimer ; car il s'était aperçu qu'il suivait l'opinion de Maximus et confessait deux volontés et essences, de même que deux natures ; car, comme nous l'avons dit, on n'avait jamais admis chez les Chalcédoniens, qu'il faille confesser dans le Christ deux volontés, deux essences, deux opérations ; mais cette hérésie s'introduisit chez eux avec le temps, comme nous l'exposerons⁷. — *Fin.*

1. Cf. ci-dessus, p. 426, n. 3. — 2. Cf. Ps.-DEN., ann. 948. — 3. φοσσάτον. — 4. Ou : « tu ne seras pas secouru ». — 5. Cf. ci-dessus, p. 431, n. 4. — 6. Ce n'est pas Constans qui enleva le pape ; l'exarque Théodore Calliopas fut chargé de cette besogne. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, I. LX, § VIII et suiv. — 7. Cf. ci-dessous, p. 451.

En cette année 9[5]8¹, il y eut une violente tempête : les arbres furent arrachés et les colonnes des bienheureux (stylites)² tombèrent.

En ces années, les 'Aqoulayé, c'est-à-dire les gens de Bagdad, passèrent de Harran à Mabboug et de [430] Mabboug à Hemath.

A cette époque, il y eut une violente peste et une grande famine dans la Syrie et la Mésopotamie. On en parle diversement dans les livres ; mais comme cette famine, quoi qu'il en soit, fut de toute façon très cruelle, nous parlons d'elle plus bas³, afin qu'on la connaisse.

CHAPITRE [XI]. — *De la marche des T̄aiyayé contre Constantinople et de la défaite des Romains sur mer. De Constans qui tua son frère, s'en alla à Rome et revint à Syracuse. Des hommes anthropophages. Comment l'hérésie de l'impie Maximianus fut acceptée, même dans la ville impériale, après qu'ils l'eurent réproposé et anathématisé.*

En l'année 966 des Grecs, 35 des Arabes, 10 de Constans et 9 de 'Othman, Mo'avias fit préparer des navires pour marcher par mer contre Constantinople, la ville impériale⁴. Alors, deux hommes⁵, pris de zèle, firent sortir les prisonniers qui étaient enfermés à Tripoli, où [431] étaient amarrés les navires. Après avoir tué les T̄aiyayé et l'émir, ils mirent le feu à toute la flotte des navires. Eux-mêmes naviguèrent sur une petite barque, et s'enfuirent dans le pays des Romains.

Mo'avias, général des T̄aiyayé, ayant appris ce qui s'était passé, fut de nouveau fort enflammé de colère. Il rassembla des armées encore plus nombreuses et prépara des navires. Il avait envoyé à la tête de l'armée Abou 'l-'Awar. Ils vinrent dans le lieu appelé Phœnix⁶. L'empereur Constans vint à leur rencontre avec son frère Theodosius. La veille du jour où ils se disposaient à livrer bataille aux T̄aiyayé, l'empereur s'endormit et eut un songe dans lequel il lui semblait être à Thessalonique. Ayant raconté son songe à un interprète des songes, celui-ci lui répondit : « Plût au ciel, ô empereur, que tu n'aies pas dormi ni vu ce songe ! Θεσσαλονίκη s'explique par θες ἄλλω τήν νίκην, c'est-à-dire : Dispose la victoire aux autres⁷. Sans doute la victoire est réservée à ton ennemi ». L'empereur méprisa l'interprète des songes, engagea sur mer un combat naval, qui fut une victoire pour les T̄aiyayé, et une défaite pour les Romains. Un peu de plus, et

1. Ms. : 908. Le chiffre des dizaines est omis. THEOPH., ad ann. 639. — 2. Théophanes dit : « les statues des colonnes » ; l'auteur paraît avoir compris les colonnes des stylites. — 3. Cf. ci-après p. 446.

4. THEOPH., ann. 646. Le récit est presque textuellement identique. — 5. Δύο ἄδελφοί τινες.... υἱοί, Βουκινάτωρος (THEOPH.). — 6. εἰς τὸν Φοῖνικα τῆς Λυκίας (THEOPH.). — 7. Sic BH et la version armén.

l'empereur lui-même était pris, si le fils de Buccinator' ne fût sauté dans la barque impériale et ne l'eût fait passer dans une autre, afin qu'il fût sauvé; il resta lui-même sur la barque impériale et, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, il fut tué lui-même. Le combat fut si violent qu'un nuage de vapeur s'élevait du milieu¹ [432] des navires comme un nuage de poussière s'élève de la terre. L'empereur Constans et son frère s'enfuirent à la ville impériale; l'armée des Romains fut mise en pièces. Le combat se calma et cessa; Abou'l-'Awar, général des Ṭaiyayè, ordonna d'enlever les cadavres qui flottaient sur les eaux comme des épaves : leur nombre s'éleva jusqu'à vingt mille.

Quand les Ṭaiyayè se préparèrent de nouveau à marcher contre Constantinople, Ptolomæus vint leur promettre de donner chaque année le tribut de la terre des Romains. Comme il les trompa, les Ṭaiyayè montèrent et pillèrent l'Isaurie². Ptolomæus sortit de nouveau, donna l'or et fit avec les Ṭaiyayè une trêve de trois ans. L'empereur envoyait Gregorius, fils de son frère, comme otage près de Mo'avia, à cause de l'or⁴.

Mais les Ṭaiyayè ne tinrent pas même alors leurs promesses; ni d'ailleurs les Romains non plus, et non seulement à l'égard des Ṭaiyayè mais entre eux. De sorte que Constans, pour laisser l'empire en héritage à ses enfants, tua son frère Theodos[ius]. Quand les troupes virent qu'il faisait cela sans pitié comme sans motif, elles le détestèrent. Lorsqu'il vit qu'il était détesté, il prit peur et s'en alla à Rome. Comme il s'y attardait, les troupes s'insurgèrent contre lui, en disant : « Il ne convient pas à l'empereur de résider à Rome; car cette ville est éloignée des Ṭaiyayè. » Alors il vint dans l'île de Sicile, et, étant parvenu à Syracuse, il lui plut d'habiter en cet endroit. Il envoya chercher ses enfants pour qu'ils vissent près de lui. Les habitants de la ville ne le permirent pas; ils disaient : « Nous ne laisserons pas nos empereurs s'en aller de chez nous. » Alors il proclama *αὐτοκράτορας* ses trois fils : Constantinus, Tiberius et Heraclius; et les fit habiter dans la ville impériale. Pour lui, il demeura à Syracuse tout le reste de sa vie, parce qu'il redoutait beaucoup que ses troupes ne le massacrasent comme il avait massacré lui-même son frère sans aucun motif. Il était appelé par tout le monde un second Caïn³. — *Fin*.

Il y eut une famine sur la terre, grande à ce point que les hommes mangeaient les bêtes, et même tous les animaux impurs.

A cette époque, il y eut dans le village

Postérieurement à l'époque du règne de l'empereur Constans, petit-fils d'Heraclius, pendant lequel l'hérésie pernicieuse de Maximus ne fut jamais reçue, mais fut au contraire rejetée et anathé-

1. *υῖός* Βουκινάτωρος; cf. ci-dessus, p. 445, n. 5. — 2. *Νεο*. — 3. *كجده*. — 4. Cf. THEOPH., ann. 642. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LX, § xxv, xxxiii.

de 'Oufrai, dans la région de Germanicia, qui est Mar'as, un homme nommé Élisée, originaire d'Orient, qui [431] vivait avec les voleurs. Ensuite, il se sépara d'eux et demeura seul; il habitait dans une caverne de la montagne et passait pour un solitaire. Cet homme, dans le temps de la famine, fut poussé à manger de la chair humaine. Quand le fléau de la famine fut passé, il n'abandonna point cette coutume vicieuse; mais il descendait continuellement dans les villages, trompait les petits enfants, les enlevait, remontait, les immolait sans pitié et mangeait leur chair. Il cachait leurs os et leurs vêtements dans un endroit près de sa caverne. Quand il voyait les mères des enfants qui pleuraient, il les consolait par des paroles impies et leur donnait à manger de la chair de leurs enfants. Il disait : « Une telle, tu éprouves de la douleur à cause de ton fils qui a péri; mais ne t'afflige pas, proclame-le heureux d'avoir échappé à la famine; prends et mange cette chair qui provient de la chasse ». Et ces malheureuses la mangeaient à cause de leur faim, sans savoir d'où elle provenait, et lui rendaient grâce.

Au moment des vendanges, il dit aux ouvriers qui étaient dans le village de 'Oufrai : « Je suis prêt à vous faire un festin, pourvu que vous me donniez du vin de vos vignes. » Après les avoir invités, il alla au village pour préparer la nourriture selon sa coutume perverse ;

matisée, elle fut reçue dans la ville impériale, du temps du fils de Constans¹, de même [431] qu'elle avait été acceptée à Rome depuis longtemps. Son acceptation eut lieu de la sorte : Un homme nommé Agathon fut établi patriarche de Rome après Martinianus². Il avait pour familier un soldat qui avait le rang de comte, qui s'appelait Theodorus, et qui était de Colonia³ des Arméniens. Celui-ci fit en sorte que Agathon de Rome réunit un synode. Les évêques s'étant assemblés à Rome même, pour la seconde fois⁴, confirmèrent cette hérésie pernicieuse de Maximus, et aussi celle de Grammaticus⁵. Ils portèrent une définition en disant : « Puisque le Christ doit être confessé de deux natures, deux formes, deux opérations, selon la définition et la décision de Chalcédoine; il faut donc que nous admettions aussi deux essences et deux volontés ». Ils en étaient venus à un tel point, par suite de cette erreur, qu'ils anathématisèrent quiconque ne le confesse pas de deux essences et deux volontés. Agathon de Rome confirma une semblable définition qu'il écrivit et proposa à Constant[inus], par ces moines de Nisibe, dont nous avons raconté qu'ils avaient séduit Martinianus, ainsi que nous l'avons rappelé dans le chapitre précédent⁶. Il avait envoyé par eux à l'empereur un présent de 170 *κεκτηνάρια* d'or, et aussi de l'or aux notables, afin qu'ils acceptassent ce qu'avait défini le synode qu'il avait tenu

1. Constantin IV Pogonat. — 2. Agathon fut le 5^e successeur de Martin. — 3. Θεόδωρος ὁ Κολωνεῖας (THEODOR., ann. 660). — 4. L'auteur fait allusion au premier synode de 649, sous le pape Martin I^{er}; cf. ci-dessus, p. 431, n. 4 et p. 444, n. 5. — 5. En 680. Cf. MANSI, t. XI, col. 158. — 6. Cf. ci-dessus, p. 436.

mais il ne rencontra ce jour-là aucun petit enfant. Or, il arriva qu'un diacre du monastère de Mar Mari, nommé Damianus, était venu là pour acheter du fromage. L'impie Élisée l'ayant vu, lui dit : « Viens avec moi, [432] et je te vendrai cent livres de fromage ». Le diacre étant allé avec lui, il le fit entrer dans sa caverne et lui dit : « Dors et repose-toi un peu jusqu'à ce que j'apporte le fromage. » — Quand le diacre fut endormi, il vint, le frappa avec une pierre sur la tête, et le tua. Il fit cuire sa chair qui était très grasse. Puis il prit la chair de ses cuisses, descendit au village et la présenta aux ouvriers. Comme ils mangeaient, l'un d'entre eux, qui s'appelait Mattai, dit : « Mar Élisée, l'odeur de cette viande n'est pas agréable ». — L'assassin répondit et affirma avec serments : « C'est du bouquetin¹ (?) ». — Mais cet homme n'en mangea plus, tandis que ses compagnons en mangèrent à satiété. Au bout d'un jour, Damianus fut recherché par ses parents, et on ne le trouva point. Comme quelques-uns l'avaient vu monter avec Élisée pour acheter du fromage, ils conçurent des soupçons.

Quelques jours plus tard, ce chien d'Élisée descendit au village pour faire la chasse aux petits enfants selon sa pernicieuse habitude. Mais il ne le put, parce que les gens du village cachaient leurs enfants depuis ce qui était arrivé. Il trouva un jeune prêtre et lui dit : « Veux-tu acheter du fromage ? ». — Le prêtre en entendant cela voulut le tromper ; il lui dit : « Oui. A combien le donnes-tu ? » — Il répondit : « Cent lièvre pour un dinar. » — Et le prêtre monta avec lui à la caverne, mais en se tenant sur ses gardes. Élisée dit au prêtre : « Dors et repose-toi jusqu'à ce que je revienne. » Il s'en alla et tarda ; mais le prêtre veillait et se tenait sur ses gardes. Lorsque la nuit fut profonde, pensant que le prêtre dormait, il prit une pierre et entra pour le tuer. Celui-ci se leva et lui dit : « Veux-tu donc me tuer, ô Élisée ? » — Il répondit : « Non. C'est un jeu de comédie. » — Alors le prêtre se leva, veilla et récita l'office toute la nuit. Au moment de l'aurore, il demanda : « Où est le fromage ? » — Élisée répondit : « Il n'y a pas de fromage. » — Alors le prêtre se mit à le tourmenter et le fit descendre avec lui. Quand ils entrèrent tous les deux au village, le prêtre poussa des cris et la population du village se rassembla. Le prêtre leur fit signe et ils s'emparèrent d'Élisée. Le prêtre leur ayant raconté [433] ce qu'il avait fait, ils le lièrent et montèrent examiner

à Rome. Et comme il a été prédit² que « le présent aveugle [432] les yeux des sages », comme de plus les yeux des Grecs étaient déjà aveuglés par l'hérésie des deux natures, qui avait surgi à Chalcedoine, et comme ils roulaient maintenant de mal en mal et de fosse en fosse, ils acceptèrent, adoptèrent et confirmèrent la doctrine impure de Maximus, qui proclamait dans le Christ deux volontés et deux opérations en même temps que deux natures³. — *Fin.*

1. Le mot signifie génériquement *cornupeta*. J'ignore de quelle bête à cornes il s'agit spécialement.
2. *Eccli.*, xx, 31. — 3. Comp. ci-après, p. 451.

sa caverne. Ils y trouvèrent onze crânes¹ d'enfants et la tête de Damianus, qui était intacte, de la chair humaine qui était desséchée, et les vêtements des enfants. Alors ils le livrèrent (à l'autorité); au milieu des tourments, il confessa tous ses crimes, et ils le crucifièrent sur le gibet.

A la même époque, à Kaphr Hemeç des Chrétiens, deux femmes habitaient dans la même maison, et l'une avait un tout petit enfant. Sa compagne lui dit : « Comment peux-tu élever cet enfant et lui donner à téter dans une pareille famine ? » — La mère de l'enfant répondit : « Crains Dieu, Sargô ! Que penses tu donc ? » — L'autre se tut. Le lendemain, la mère de l'enfant étant sortie pour cueillir de l'herbe, car la famine était grande, l'autre femme resta. Elle fit venir deux autres femmes et un homme qui avaient l'habitude de manger les humains; ils tuèrent l'enfant, le firent cuire et le mangèrent. Quand la mère de l'enfant arriva, cette impie Sargô lui dit : « Ton fils est mort, et nous l'avons enseveli près de ceux qui ne sont pas baptisés. » — La mère dit : « Montrez-moi le tombeau. » Elle lui montra un certain endroit : la mère creusa et ne trouva point son fils. — Elle courut chez le juge et lui fit connaître ce qui était arrivé. Les femmes furent prises et accablées de tourments : elles avouèrent le fait de leur impiété et (dénoncèrent) l'homme qui était avec elles. On les fit tous brûler.

A cette même époque, une autre femme étant morte, d'autres femmes vinrent et mangèrent ses cuisses.

CHAPITRE [XII]. — *Sur le meurtre de 'Othman, après lequel l'empire des T̄aiyayé fut partagé en deux, puis réuni de nouveau. Sur l'empire des Romains. Sur le synode qu'ils tinrent à Constantinople, et qui est appelé Sixième, par lequel fut introduite chez eux l'hérésie des deux volontés, opérations et essences; et sur le meurtre de Constans, empereur des Romains.*

Comme nous l'avons raconté plus haut², quand le roi des Arabes, 'Othman, y fut contraint, il promit d'abandonner sa mauvaise conduite, et, à cette condition, ils firent la paix avec lui. 'Othman étant revenu à ses anciennes habitudes, les T̄aiyayé s'assemblèrent et lui dirent : « Pourquoi ne te conduis-tu pas selon ce que nous a enseigné Moḥammed ? Voici que tu constitues des trésors par la déprédation et le pillage, et que tu vis avec des adultères, des fornicateurs et des malfaiteurs ». — Il leur répondit : « Je suis roi, et je fais tout ce que je veux ». — Et pour cela, ils se séparèrent de lui, cherchant continuellement à le faire périr. Ils s'assemblèrent de nouveau en armes à sa Porte, en

1. L'arménien a lu Խ, 51, au lieu de Խ, 11 (LANGLOIS, p. 238).

2. Cf. p. 430.

criant : « Change tes mœurs odieuses, ou tu mourras de suite ». — Il écrivit à Mo'avia, l'informa de ces choses, et le pressa de lui renvoyer une armée. Mais les ʿṬaiyayê se réunirent de nouveau, attaquèrent avec violence 'Othman, leur roi, et le massacrèrent dans la [434] ville même de Yatreb. Mo'avia envoya, avec Ḥabīb, une armée au secours du roi. Lorsqu'ils arrivèrent à Bosra, et apprirent que le roi avait été massacré, ils s'en retournèrent et le firent savoir à Mo'avia.

Dès lors, les ʿṬaiyayê furent divisés : à Yatreb et à Babylone, ils étaient avec 'Alī, qui était le gendre de Moḥammed; ceux qui étaient en Syrie et en Égypte (étaient) avec Mo'avia. — Ces choses arrivèrent en l'an 967 des Grecs, 35 des ʿṬaiyayê.

En l'an 968 des Grecs, les partisans de Mo'avia et ceux de 'Alī se préparèrent au combat. Il y eut des défaites des deux côtés; Mo'avia s'en revint sans avoir rencontré 'Alī.

Les deux partis s'assemblèrent de nouveau pour la guerre. Après l'effusion du sang et le meurtre de bien des gens, trois hommes zélés partirent pour aller tuer les trois (personnages) à propos desquels les ʿṬaiyayê étaient en guerre. L'un alla en Égypte pour tuer Sa'id; le second alla au camp de Mo'avia : il fut pris et mis à mort; le troisième alla au camp de 'Alī : il perça 'Alī d'un poignard et le tua¹. Les ʿṬaiyayê d'Orient et d'Occident suivirent alors Mo'avia.

Alors, Mo'avia transféra leur empire de Yatreb à Damas. — Mo'avia fut général pendant 15 ans; il eut la moitié de l'empire pendant 5 ans; enfin il régna universellement pendant 20 ans.

A cette époque naquit chez les ʿṬaiyayê la secte des Ḥarourites², (ainsi appelée) du nom du village de Ḥaroura, dans lequel ils se réunirent, et ils se révoltèrent [435] contre cet empire des Hagaréens, jusqu'aujourd'hui.

En l'an 980 des Grecs, 27 de Constans, 9 de Mo'avia, et 54 des Arabes³, Abou 'l-'Awar avait recensé les fellaḥs chrétiens pour le tribut, dans toute la Syrie. En effet, jusqu'à cette époque, les fellaḥs chrétiens ne payaient pas le tribut, sous l'empire des ʿṬaiyayê.

A cette époque expirèrent les sept années de la trêve que les Romains avaient faite avec les ʿṬaiyayê. Les ʿṬaiyayê pillèrent tout le pays d'Asie, de Bithynie, de Pamphylie. Il y eut une peste grave dans le pays de Mésopotamie. Les ʿṬaiyayê pillèrent de nouveau et dévastèrent jusqu'au Pont et à la Galatie.

En l'an 980 des Grecs, l'empereur Constans fut tué à Syracuse. Il était entré

1. Cf. EL-MACIN, *Historia saracenicæ*, trad., p. 49. — 2. Ἀρουρήται ἢ ἐρμηνεύεται Ζηλωταὶ ΤΗΕΟΡΗ., ad ann. 758). حرورية « A sect of the heretics so called in relation to Harroorâ (حروراء), a certain town of El-Koofeh, from which it is distant two miles, because they first assembled there, and professed the doctrine that government belongs only to God » (LANE, s. v.). — 3. Le désaccord manifeste entre les dates, dans cette section de la chronique, semble provenir, en partie, de la divergence des documents auxquels l'auteur a puisé. Voir l'Introduction.

aux bains : Andreas, fils de Troilus, lui remplit la tête d'une double couche de savon pour qu'il ne pût ouvrir les yeux ; puis il prit un vase d'argent, frappa et blessa l'empereur qui mourut. Andreas s'enfuit¹.

Alors les Grecs se donnèrent pour empereur un homme nommé Mizizi[us]² Arménien d'origine, qui avait la dignité de patrice. Il était robuste, de très bel aspect, et honnête dans ses mœurs. Ils le firent régner malgré lui.

Quand Constantinus apprit le meurtre de son père, il vint en Sicile³ et massacra Mizizi[us] avec ceux qui l'avaient proclamé empereur ; puis il revint à Constantinople et régna sur les Romains avec ses deux frères : Tiberius et Heraclius.

En l'an 976 des Grecs, 44 des T̄aiyayè, 23 de Constans, et 5 de Mo'avia, il y eut une confusion au sujet de la fête de la Résurrection⁴. Une partie des chrétiens célébra la Résurrection le dimanche des *Hosanna*⁵, une autre le dimanche *Nouveau*⁶ qui la suit.

L'année suivante⁷, il y eut une inondation à Édesse, pendant la nuit. Les eaux s'accumulèrent contre le mur ; il s'y fit une brèche : la ville fut remplie d'eau et beaucoup de gens y furent noyés.

En l'an 977 des Grecs, 26 de Constans, le général des Arméniques, nommé Šabour, et surnommé Aparasitgan⁸ (?), se révolta contre l'empereur. Il envoya à Mo'avia un homme appelé Sergi[us], pour lui dire : « Si tu veux me donner la main, je te soumettrai toute la Ro-

Comme nous avons parlé plus haut¹⁰ de l'hérésie de Maximus qui enseigna deux volontés dans le Christ, il faut que nous complétions le discours à son sujet et que nous montrions comment cette hérésie fut confirmée par le synode qui se réunit à Constantinople et qu'on appelle Sixième¹¹. A la vérité, ce synode ne se réunit pas à cette époque, mais après la mort de Constans, sous le règne de son fils Constantin ; cependant, nous plaçons ici son histoire, parce qu'elle doit être rattachée à ce qui précède, et le lecteur doit savoir qu'après la mort de Constans, alors que régnaient ses trois fils, en l'an 12 de leur règne, qui est l'an 992 des Grecs, 60 des Arabes, ce synode, qu'on appelle Sixième, fut réuni à Constantinople.

1. σίτλα. — 2. THEOPH., ann. 660. *Hist. du Bas-Emp.*, LX, § xli. — 3. Μιζίζιον τινα Ἀρμένιον; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 406, n. 1. — 4. Ms. : *Cilicie*.

5. Cf. ci-dessus, p. 290, n. 3. — 6. Dimanche des Rameaux. — 7. Dimanche de *Quasi-modo*. — 8. THEOPH., ad ann. 659. — 9. Σαβώριος Περσογένης ὁ τῶν Ἀρμενικῶν στρατηγός (THEOPH., ann. 659). I, est possible que le mot Περσογένης soit la transcription altérée du syriaque ܣܒܘܪܝܘܫ, ou inversement. Toutefois, il est à noter que ce dernier mot pourrait aussi être le nom arménien, plus ou moins déformé, du rebelle que Théophanes (ann. 643) appelle Πασαγνάθης ὁ τῶν Ἀρμενίων πατρίκιος. Michel aurait identifié les deux personnages.

10. Cf. p. 433, 443. — 11. Cf. MANSI, t. XI, col. 190 et suiv. Ce concile fut tenu en 680-681.

mania, quand tu m'auras envoyé une troupe et que j'aurai tué Constans. » Constantinus, fils de l'empereur, qui se trouvait dans la ville impériale, ayant appris ces choses, [434] envoya à Mo'avia un certain eunuque¹ qui était cubicularius et s'appelait Andreas. Mo'avia, en apprenant la venue d'Andreas, qui avait la réputation d'être un guerrier fameux, ordonna que Sergi[us] entrât le premier, par antipathie² pour Constans. Andreas, parti sur une monture rapide³, était sur le point d'entrer à Damas, pour dire à Mo'avia de ne pas favoriser ni recevoir ce rebelle. En apprenant [l'arrivée d'Andreas]⁴, Sergi[us] songea à s'éloigner de la ville et ne voulait plus entrer (en présence de Mo'avia). Il fut obligé d'entrer par la force des choses. Mo'avia ordonna que Sergi[us] fût introduit le premier, et ensuite Andreas. Sergi[us] entra, fut reçu et s'assit; quand Andreas entra, Sergi[us] se troubla, se leva, resta debout et le salua. Ce que voyant, Mo'avia s'emporta contre Sergi[us] et lui dit : « O insensé⁵ et lâche, que t'arrive-t-il donc? Si celui-ci, qui n'est qu'un serviteur, t'effraie tellement que tu te lèves et te prosternes devant lui, que ferais-tu donc si tu voyais celui qui l'a envoyé? » — Sergi[us] répondit : « J'ai été entraîné, et j'ai fait cela par habitude et non par crainte. » — Mo'avia, se tournant vers Andreas, lui dit : « Que demandes-tu? » — Il répondit : « L'em-

Les évêques [furent] au nombre de 250, avec les délégués d'Agathon⁶ et avec son assentiment. Theodorus⁷ ayant gagné l'empereur par l'or, celui-ci accepta la définition. Mais, ni le primat de Constantinople, [434] ni celui d'Antioche ne consentirent à l'accepter. On les déposa de leurs sièges. — Comme, dans ce synode, il n'y avait aucun évêque d'Égypte, ni de Syrie, ni de Palestine, ni d'Arménie, ils amenèrent un homme nommé Petrus, et ils l'établirent à la place de Petrus d'Alexandrie, et un autre à la place de l'évêque de Jérusalem. Ils négligèrent d'introduire les frères de l'empereur, sachant bien qu'ils n'accepteraient pas l'innovation de la décision et ne se mettraient pas en opposition avec Constans, leur père. — Macarius d'Antioche disputa longuement avec les (évêques), appuyé sur les témoignages de Cyrillus, et montra clairement que c'est une hérésie d'admettre deux volontés ou opérations dans le Christ. — Ceux qui étaient venus de Rome vociférèrent contre lui en disant : « Celui-ci⁸ est partisan de Severus; et voilà pourquoi il allègue les témoignages de Cyrillus. » — L'empereur ordonna aux évêques et, malgré eux, ils signèrent de force la définition; ils envoyèrent Macarius d'Antioche en exil, à Rome même, où il resta emprisonné jusqu'à la fin de sa vie.

C'est ainsi que s'introduisit l'hérésie pernicieuse de Maximus.

1. Lire : ܡܘܨܝܘܢܝܘܬܝܘܢ. — 2. ἀντιπάθεια. — 3. Lire : ܕܥܝܢܝܘܬܝܘܢ ܕܥܝܢܝܘܬܝܘܢ. — 4. Lacune de deux ou trois mots dans le ms. — 5. Lire : ܒܥܝܢܝܘܬܝܘܢ ܕܥܝܢܝܘܬܝܘܢ.

6. Ar. : ܕܥܝܢܝܘܬܝܘܢ ܕܥܝܢܝܘܬܝܘܢ. — 7. Le prêtre Theodorus était le premier légat du pape. — 8. ܒܥܝܢܝܘܬܝܘܢ.

pereur m'a envoyé pour que tu chasses cet homme qui siège près de toi ». — Mo'avia dit : « Vous êtes tous nos ennemis ; cependant nous devons favoriser celui qui nous est le plus attaché et qui nous donnera les plus forts tributs. » [433] Andreas répondit : « Étant donné que l'empereur et celui qui s'est révolté contre lui soient tes ennemis, cependant, il y a ennemi et ennemi, de même qu'il y a ami et ami : car le serviteur et le maître ne sont point égaux. L'un, en tant que maître, traite les choses avec noblesse et magnificence ; l'autre, adonné aux fonctions serviles, (les traite) très servilement et comme il convient à un plébéien. Celui-ci s'est adonné à des entreprises qui le surpassent et sont sans issue ; c'est pourquoi, si mon empereur fait un pacte d'alliance, quel qu'il soit, alors même qu'il serait moindre que ce que te promet ce traître, tu peux le croire et tu ne dois pas le mépriser ; mais, alors même que ce tyran te ferait des promesses accompagnées de serments pour te gagner à lui, sache bien qu'il est menteur et n'est pas véridique dans ses paroles ; car, si pour son maître et bienfaiteur, il n'a trouvé d'autre récompense que le mal, comment observera-t-il ses promesses à l'égard de toi, qui es un ennemi, comme tu l'as dit toi-même ? » — Il parla ainsi et sortit. Le lendemain, Sergi[us] vint le premier, et quand

Quiconque examinera avec jugement verra clairement et reconnaîtra exactement que les Chalcédoniens s'étant écartés du fondement solide de l'orthodoxie, se laissèrent pervertir facilement et promptement par toute opinion mauvaise et hérétique qui se présentait à eux ; [433] et n'en est-il pas encore ainsi aujourd'hui après que 125 ans se sont écoulés, depuis l'époque de ce pernicieux concile jusqu'à présent ? Car, si leur hérésie portait sur le nombre des natures, cependant, ils confessaient une seule essence, une seule volonté, une seule opération, et leur impiété n'avait pas atteint un tel degré de malice. Maintenant, habitués pour ainsi dire à la corruption, ils se pervertirent de plus en plus.

Notre Église orthodoxe avait pour patriarche Theodorus, du monastère de Qennésrè ; il dirigea le gouvernement de l'Église pendant 18 ans, et mourut¹ en l'an 978. On ordonna Severus, du monastère de Phaghimta, surnommé Bar Mašqa².

A Alexandrie était Agathon.

A cette époque mourut Severus le Rhéteur, surnommé Sébôkt³ ; et aussi Mar Trôkôs⁴, évêque des Tribus arabes.

A cette époque florissait Januarius⁵, d'Amid, homme disert.

A cette époque beaucoup de Juifs se convertirent et se firent chrétiens.

1. Ceci paraît devoir s'entendre de l'époque à laquelle le document cité par Michel fut rédigé, 125 ans après le VI^e Concile, c'est-à-dire en 806. Toutefois, la phrase présente quelque difficulté ; peut-être faut-il corriger ܡܫܩܐ en ܡܫܩܐ ? l'Ar. reproduit exactement notre ms. — 2. ܡܫܩܐ (BH). — 3. Ou *Mâšqé*, selon une autre vocalisation. — 4. Cf. p. 433. — 5. Même orthographe dans l'Ar. ; vocalisation douteuse. — 6. Cf. WRIGHT, *Syr. Liter.*, p. 156.

Andreas arriva, Sergi[us] ne se leva point et ne le salua pas. Andreas dit à Sergi[us] : « O désespéré! pourquoi ne te lèves-tu pas devant moi? » — Sergi[us] eut l'audace de l'insulter : il l'appela « efféminé. » — Andreas menaça Sergius de lui enlever les testicules.

Mo'avia dit à Andreas : « Si vous nous donnez le tribut de tout votre pays, [436] le titre d'empire vous restera ; sinon, je le ferai disparaître. » — Andreas reprit : « Ainsi les T̄aiyayé proposent de prendre le corps et nous l'ombre! Mais nous avons placé notre refuge en Dieu. » — Il sortit et fit route vers Mélitène; il prescrivit aux gardiens de Callisura de s'emparer de Sergius lorsqu'il passerait. — Mo'avia ayant promis d'envoyer une armée, Sergi[us] s'en revint. Les hommes apostés s'emparèrent de lui et l'amènèrent à Andreas. Celui-ci lui dit : « Es-tu ce Sergius qui était si fier devant Mo'avia? » Sur son ordre, on lui arracha les testicules qu'on lui mit dans les mains, et ensuite on le crucifia ¹.

Mo'avia envoya une armée, comme il l'avait promis à Sergi[us]; mais, avant que l'armée n'arrivât, il advint que Šabour, en chevauchant, fut serré par son cheval contre la porte de sa demeure : il fut blessé et mourut.

En apprenant ces choses, les armées des T̄aiyayé pillèrent les pays des Romains jusqu'à Chalcédoine et s'en retournèrent ².

CHAPITRE [XIII]. — *De l'époque du commencement des règnes de Constantinus et ses frères, fils de Constans, empereurs des Romains, et de Mo'avia, roi des T̄aiyayé. Du schisme qui survint à cette époque entre le patriarche et les évêques.*

En l'an 981 des Grecs, 55 des Arabes, 10 de Mo'avia, Constantinus ayant commencé à régner rassembla les Romains et leur commanda d'être également soumis à lui et à ses frères, Tiberi[us] et Heracli[us], et de les reconnaître également. Il ordonna aussi que leurs trois figures soient (imprimées) sur les dariques et qu'ils fussent honorés pareillement, et il défendit que quelqu'un jetât la division ³ entre les empereurs. Ils s'en allèrent en Gaule et en Italie, et ils soumirent tous les peuples de la contrée occidentale ⁴.

Au commencement du règne de Constantinus et de ses frères, les T̄aiyayé pénétrèrent en Afrique ⁵ : ils firent captifs environ quatre-vingt mille hommes.

1. Cf. THEOPH., ad ann. 659. — 2. *Ibid.*

3. Le sens paraît être : « n'établit de distinction ». — 4. Allusion à l'expédition de Sicile et aux affaires de Ravenne. — 5. THEOPH., ad ann. 661. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § IV-VI.

L'année suivante, les Ṭaiyayê pillèrent de nouveau la Lycie et la Cilicie. Étant revenus encore en Lycie, les Ṭaiyayê assiégèrent une ville située sur le bord de la mer. Alors, trois patrices¹ des Romains vinrent contre eux, et les vainquirent. En ce jour-là, environ trente mille Ṭaiyayê succombèrent; ceux qui restèrent gagnèrent les navires et eurent à souffrir des tempêtes.

Un charpentier [437] de Ba'albek, nommé Callinicus, qui s'était enfui de Syrie dans le Beit Roumayê, composa un feu et incendia les navires des Ṭaiyayê; il détruisit avec ce feu le reste de ceux qui se croyaient en sûreté au milieu de la mer, et tout ce qu'ils renfermaient. Depuis cette époque ce feu, appelé naphte, qui avait été inventé par Callinicus, fut en usage chez les Romains jusqu'à ce jour².

En l'an 9 de Constantinus, des Romains³ vinrent dans la montagne du Liban. On les appelait Maridayê ou Liphourê⁴. Les habitants de la Syrie les appelaient Gargoumayê⁵. Ils occupèrent (le pays) depuis les montagnes de Galilée jusqu'à la montagne Noire⁶. Ils sortaient constamment pour se livrer au pillage, car c'est pour cela qu'ils avaient été envoyés par les Romains. A la fin, les Ṭaiyayê prévalurent contre eux, ils en tuèrent une partie et crevèrent les yeux aux autres.

A cette époque Iwannis, fils de Mizizi[us], se souleva contre Constantinus. Il était déjà en révolte depuis sept mois, quand l'empereur marcha contre lui et le tua, en Sicile même⁷.

Après avoir vaincu le tyran, et terrifié les Ṭaiyayê, il s'enorgueillit et oublia ses pactes vis-à-vis de ses frères, parce qu'il avait un fils appelé Justinianus, surnommé l'Arrogant. L'empereur pensa que celui-ci était digne de l'empire, et, éloignant de ses yeux la crainte de Dieu et bravant la honte, il déposséda ses frères de l'empire sans aucun motif de faute. Tandis qu'il s'efforçait de gagner les chefs par des présents, un des grands, nommé Léon, lui dit : « Il ne convient pas que ceux qui ont régné sur nous soient méprisés de la sorte, ni qu'ils soient privés de l'empire alors qu'ils n'ont commis aucune faute ! je ne prêterai pas la main à cela. » Là-dessus, l'empereur Constantinus ordonna de lui couper la langue, les mains et les pieds. Le peuple⁸ s'était attaché à ses pas et le suivait

1. Florus, Petronas et Cyprianus. ΤΗΟΡΗ., ad ann. 665; comp. *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, xiv. —

2. Cf. *op. cit.*, l. LXI, § xi. — 3. Ou « des soldats »; le mot a aussi ce sens qui s'accorde bien avec le contexte. Bar Hebræus (*Chron. syr.*, p. 109) dit : « Constantinus envoya des pillards romains, Maridayê, c'est-à-dire Liphourê, etc... » — 4. *Maridayê*, Μαριδαίται (ΤΗΟΡΗ., ad ann. 66a); le mot araméen a le sens de « rebelles, révoltés »; contrairement à ce qu'on lit dans quelques ouvrages modernes, ce nom n'a rien de commun avec celui de « Maronites », ni pour l'étymologie, ni pour la désignation. Le mot Liphourê, « *praedones* », ne s'est rencontré en syriaque que dans ce passage, il semble être formé du grec : λάρυρα. — 5. *Gargoumayê*, c.-à-d. « *invrecundi, impudentes* ». — 6. L'Amanus. — 7. Il y a ici quelque confusion. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § 1. — 8. δῆμος.

tandis qu'il s'en allait criant : « La Trinité règne dans les cieux : que la Trinité règne sur la terre ! Je ne renie pas la Trinité qui est dans le ciel : je ne mépriseraï pas la Trinité qui est sur la terre. » Il reçut le châtimeut en criant ces paroles¹.

Constantinus fit venir les plus nobles des Romains et lorsqu'ils furent assemblés, il dit : « Tiberius et toi, Heraclius, que dites-vous que je suis ? votre frère ou votre empereur ? Si vous me dites empereur, moi, je vous appellerai mes frères ; si vous m'appellez frère, moi je vous regarderai comme mes ennemis ». Ils répondirent : « Nous ne cesserons point de t'appeler notre frère ainé : mais nous ne te dirons jamais notre empereur, puisque nous régnons avec toi. » Ils parlèrent ainsi parce qu'ils avaient confiance que les Sénateurs les soutiendraient ; mais ceux-ci, entraînés et aveuglés par les présents, furent avec Constantinus. C'est pourquoi celui-ci, devenu plus puissant, destitua ses frères et régna seul².

En ce temps-là, il y eut un violent tremblement de terre qui ruina beaucoup d'endroits.

En l'an 980, il y eut un hiver rigoureux : beaucoup de froid, de glace, de neige ; les oliviers et les vignes furent desséchés dans toute la Syrie et la Mésopotamie³.

En l'an 983, il y eut une éclipse de soleil, au mois de kanoun 1^{er} (déc.), un dimanche.

En l'an 988, une comète terrible apparut, le matin, depuis le 28 de 'ab (août) jusqu'au 26 de tešrîn 1^{er} (oct.) : soixante jours.

En l'an 989, à la troisième veille de la nuit, apparut un arc complet⁴. C'est un fait contraire à la nature qu'on voie l'arc pendant la nuit, alors que le soleil est sous la terre. Tous ceux qui le virent pensèrent qu'en cette année arriverait la fin (du monde).

Severus, surnommé Bar Mašqa, ayant été ordonné pour nous, Orthodoxes, patriarche d'Antioche, après Theodorus, il y eut entre lui et les évêques une querelle, pour la raison que voici :

Ce Severus avait été évêque de la ville d'Amid. Devenu patriarche, par suite des circonstances, il se conduisait très durement dans les affaires ecclésiastiques, car c'était un homme sévère, et il avait l'appui⁵ du roi des Ṭaiyayé. Il eut une difficulté⁶ de la part des évêques Sergius Zakounaya, Ḥanania du couvent de Qartamîn, et d'autres, qui voulaient eux-mêmes ordonner les évêques pour le Djézireh, quand le besoin en serait, et non pas (les faire ordonner) par le patriarche, selon la coutume en vigueur. Severus ne consentait pas à ce qu'il en fût ainsi : car, comme nous l'avons dit, il était très dur et inflexible. Ces évêques étaient célèbres dans l'Église, et âgés ;

1. THEOPH. ad. ann. 661 ; *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § III. — 2. Cf. *op. cit.*, LXI, § III, xxx.

3. THEOPH., ann. 662. — 4. THEOPH., ann. 664.

5. Lire : *Ḥ...* (BH). — 6. Littér. : « il lui poussa une épine ».

En cette même année, les rats se multiplièrent¹ en Syrie et en Phénicie; ils détruisirent les semences, et il y eut une grande famine. L'année suivante, il y eut des sauterelles².

En l'an 990, le jour de la fête de la Résurrection, à la troisième heure, il y eut un violent tremblement de terre. Baïna de Saroug s'écroula, et aussi le ciborium de l'église d'Édesse et ses deux côtés. Mo'avia ordonna [437] de la rebâtir³. On dit qu'il était étendu et, pendant son sommeil, eut un songe lui annonçant la ruine de 'Alî et la confirmation de son empire: pour cela, il la fit rebâtir.

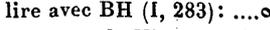
En cette même année, il y eut partout des tremblements de terre. Il y en eut constamment pendant sept ans.

A cette même époque, l'hérésie pernicieuse qui consiste à admettre dans le Christ deux essences, deux volontés, deux opérations, s'introduisit parmi les Chalcédoniens: et dès lors, ils obligeaient à la recevoir en tous lieux, par le glaive, de même que la première hérésie de Chalcédoine s'était établie tyranniquement par le glaive. — *Fin.*

qui étaient avec lui. Alors, le patriarche, de son côté, avec les évêques qui l'accompagnaient, les anathématisa, et écrivit une lettre dans leurs pays pour qu'on ne communiquât pas avec eux. D'autre part, ceux-ci empêchaient ceux qui étaient d'accord avec eux de nommer le patriarche⁷. Cette perturbation dura jusqu'à la mort du patriarche. — *Fin.*

et ils étaient persuadés que leur opinion était appuyée par la loi ancienne qui avait été en vigueur autrefois, d'après laquelle les métropolitains de la province ordonnaient eux-mêmes [437] les évêques pour les sièges de leur juridiction. Le patriarche répondait: que cet usage antique était aboli depuis le temps du concile de Chalcédoine⁴; [que, de même que le patriarche d'Alexandrie]⁵ ordonnait les évêques de toute la Libye, celui d'Antioche (devait ordonner) tous ceux des pays soumis à la juridiction de ce siège⁶; que depuis cette époque jusqu'aujourd'hui tous les patriarches des sièges d'Alexandrie et d'Antioche ont ordonné les évêques, et qu'il devait en être encore ainsi maintenant. Mais, les évêques voulant faire triompher leur manière de voir, il y eut lutte entre eux et le patriarche. Le patriarche était disposé à chasser les évêques de leurs sièges s'il l'avait pu. Il se réunit avec les évêques de son parti à Beit Tellat; Sergius et les autres évêques ses partisans, ayant appris que le patriarche et ceux qui l'accompagnaient étaient disposés à les anathématiser dès qu'ils arriveraient, eurent l'audace de l'anathématiser lui même ainsi que ceux

1. BH: . — 2. ТЕОРИ., ad ann. 668. — 3. ТЕОРИ., ad ann. 670.

4. L'allusion paraît se rapporter au 24^e canon de Chalcédoine. — 5. Le copiste a omis une ligne; lire avec BH (I, 283): ; de même dans l'Ar. — 6. Comp. le 6^e canon de Nicée. — 7. Dans les diptyques.

tandis qu'il s'en allait criant : « La Trinité règne dans les cieux : que la Trinité règne sur la terre ! Je ne renie pas la Trinité qui est dans le ciel : je ne mépriserais pas la Trinité qui est sur la terre. » Il reçut le châtement en criant ces paroles¹.

Constantinus fit venir les plus nobles des Romains et lorsqu'ils furent rassemblés, il dit : « Tiberius et toi, Heraclius, que dites-vous que je suis ? votre frère ou votre empereur ? Si vous me dites empereur, moi, je vous appellerai mes frères ; si vous m'appellez frère, moi je vous regarderai comme mes ennemis ». Ils répondirent : « Nous ne cesserons point de t'appeler notre frère aîné : mais nous ne te dirons jamais notre empereur, puisque nous régnons avec toi. » Ils parlèrent ainsi parce qu'ils avaient confiance que les Sénateurs les soutiendraient ; mais ceux-ci, entraînés et aveuglés par les présents, furent avec Constantinus. C'est pourquoi celui-ci, devenu plus puissant, destitua ses frères et régna seul².

En ce temps-là, il y eut un violent tremblement de terre qui ruina beaucoup d'endroits.

En l'an 980, il y eut un hiver rigoureux : beaucoup de froid, de glace, de neige ; les oliviers et les vignes furent desséchés dans toute la Syrie et la Mésopotamie³.

En l'an 983, il y eut une éclipse de soleil, au mois de kanoun 1^{er} (déc.), un dimanche.

En l'an 988, une comète terrible apparut, le matin, depuis le 28 de 'ab (août) jusqu'au 26 de tešrîn 1^{er} (oct.) : soixante jours.

En l'an 989, à la troisième veille de la nuit, apparut un arc complet⁴. C'est un fait contraire à la nature qu'on voit l'arc pendant la nuit, alors que le soleil est sous la terre. Tous ceux qui le virent pensèrent qu'en cette année arriverait la fin (du monde).

Severus, surnommé Bar Mašqa, ayant été ordonné pour nous, Orthodoxes, patriarche d'Antioche, après Theodorus, il y eut entre lui et les évêques une querelle, pour la raison que voici :

Ce Severus avait été évêque de la ville d'Amid. Devenu patriarche, par suite des circonstances, il se conduisait très durement dans les affaires ecclésiastiques, car c'était un homme sévère, et il avait l'appui⁵ du roi des Ṭaiyayê. Il eut une difficulté⁶ de la part des évêques Sergius Zakounaya, Ḥanania du couvent de Qartamîn, et d'autres, qui voulaient eux-mêmes ordonner les évêques pour le Djézireh, quand le besoin en serait, et non pas (les faire ordonner) par le patriarche, selon la coutume en vigueur. Severus ne consentait pas à ce qu'il en fût ainsi : car, comme nous l'avons dit, il était très dur et inflexible. Ces évêques étaient célèbres dans l'Église, et âgés ;

1. THEOPH. ad. ann. 661; *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § III. — 2. Cf. *op. cit.*, LXI, § III, XXX.

3. THEOPH., ann. 662. — 4. THEOPH., ann. 664.

5. Lire : ܡܫܩܐ (BH). — 6. Littér. : « il lui poussa une épine ».

En cette même année, les rats se multiplièrent¹ en Syrie et en Phénicie; ils détruisirent les semences, et il y eut une grande famine. L'année suivante, il y eut des sauterelles².

En l'an 990, le jour de la fête de la Résurrection, à la troisième heure, il y eut un violent tremblement de terre. Baṭna de Saroug s'éroula, et aussi le ciborium de l'église d'Édesse et ses deux côtés. Mo'avia ordonna [437] de la rebâtir³. On dit qu'il était étendu et, pendant son sommeil, eut un songe lui annonçant la ruine de 'Alī et la confirmation de son empire: pour cela, il la fit rebâtir.

En cette même année, il y eut partout des tremblements de terre. Il y en eut constamment pendant sept ans.

A cette même époque, l'hérésie pernicieuse qui consiste à admettre dans le Christ deux essences, deux volontés, deux opérations, s'introduisit parmi les Chalcédoniens: et dès lors, ils obligeaient à la recevoir en tous lieux, par le glaive, de même que la première hérésie de Chalcédoine s'était établie tyranniquement par le glaive. — *Fin.*

et ils étaient persuadés que leur opinion était appuyée par la loi ancienne qui avait été en vigueur autrefois, d'après laquelle les métropolitains de la province ordonnaient eux-mêmes [437] les évêques pour les sièges de leur juridiction. Le patriarche répondait: que cet usage antique était aboli depuis le temps du concile de Chalcédoine⁴; [que, de même que le patriarche d'Alexandrie]⁵ ordonnait les évêques de toute la Libye, celui d'Antioche (devait ordonner) tous ceux des pays soumis à la juridiction de ce siège⁶; que depuis cette époque jusqu'aujourd'hui tous les patriarches des sièges d'Alexandrie et d'Antioche ont ordonné les évêques, et qu'il devait en être encore ainsi maintenant. Mais, les évêques voulant faire triompher leur manière de voir, il y eut lutte entre eux et le patriarche. Le patriarche était disposé à chasser les évêques de leurs sièges s'il l'avait pu. Il se réunit avec les évêques de son parti à Beit Tellat; Sergius et les autres évêques ses partisans, ayant appris que le patriarche et ceux qui l'accompagnaient étaient disposés à les anathématiser dès qu'ils arriveraient, eurent l'audace de l'anathématiser lui-même ainsi que ceux qui étaient avec lui. Alors, le patriarche, de son côté, avec les évêques qui l'accompagnaient, les anathématisa, et écrivit une lettre dans leurs pays pour qu'on ne communiquât pas avec eux. D'autre part, ceux-ci empêchaient ceux qui étaient d'accord avec eux de nommer le patriarche⁷. Cette perturbation dura jusqu'à la mort du patriarche. — *Fin.*

1. BH: ⲟⲩⲉⲛⲟⲩⲟⲩⲉⲛ. — 2. ТЕОРИ., ad ann. 668. — 3. ТЕОРИ., ad ann. 670.

4. L'allusion paraît se rapporter au 24^e canon de Chalcédoine. — 5. Le copiste a omis une ligne; lire avec BH (I, 283): ...ⲟⲩⲉⲛⲟⲩⲟⲩⲉⲛ, ⲛⲉⲛⲉⲛⲟⲩⲟⲩⲉⲛ, ⲛⲉⲛⲉⲛⲟⲩⲟⲩⲉⲛ; de même dans l'Ar. — 6. Comp. le 6^e canon de Nicée. — 7. Dans les diptyques.

moines, clercs et laïcs, cette sentence :

« Qu'on réunisse quelques hommes vaillants et capables, de tous les ordres, et qu'il y ait un concile œcuménique de tous les pays; que les hommes mentionnés y viennent. Si quelqu'un n'est pas l'objet d'une accusation et n'a pas transgressé les canons, mais s'est seulement laissé entraîner dans ce schisme et a suivi ses compagnons en souscrivant à cette déposition illégale, et (s'il) reconnaît comme mensongères toutes les paroles méchantes qu'ils ont dites contre moi, que vous savez aussi bien que moi n'être pas vraies ni fondées : alors toi, Mar Jean, tu l'absoudras, et il sera reçu. Et je demande que ces choses soient mises par écrit; non pas que je redoute cette déposition, que je n'ai jamais considérée comme une déposition, à Dieu ne plaise! mais à cause du scandale des fidèles et du mépris des hérétiques. Car, s'il n'en était pas ainsi, tout le monde serait scandalisé à cause de moi et d'eux.

« Pour les autres, qui seront accusés de fautes qui méritent la déposition, qu'ils viennent en présence de leurs accusateurs, et qu'ils s'expliquent contradictoirement : celui d'entre eux contre lequel les accusations auront été prouvées, perdra son rang, selon les canons apostoliques; celui qui sera régulièrement justifié devra être absous et accepté¹. Que l'examen soit public, de sorte que quiconque sortira vainqueur soit connu de tout le monde, et que celui qui mérite la honte soit confondu devant tout le monde. Et le monde sera

glorieux, illustres et magnifiques princes et sages gouverneurs, et à tout le peuple des fidèles qui habitent la région d'Antioche et la Cyrrestique ou qui y mènent la vie ascétique dans les couvents. Jean, vil, par la grâce de Dieu, métropolitain du couvent de Mar Mattai et du Beit Parsayé : Que la paix et la concorde s'accroissent pour vous !

« Nous omettons de parler maintenant des discordes, du trouble, des schismes que la jalousie du Calomniateur a fait naître parmi nous, et que pour la plupart, vous connaissez tous, premièrement pour épargner les oreilles de nos frères, ensuite parce qu'il ne convient pas au temps de la joie de parler de choses affligeantes. C'est pourquoi, nous voulons seulement que Votre Piété sache une chose :

« Alors que j'étais au loin, dans notre région du Beit Parsayé, et que je n'étais pas encore monté près de nos vénérables frères qui étaient réunis à Rés'ayna, et que je ne savais pas qu'ils étaient animés d'une si grande bonne volonté à l'égard de la paix, je tardais de venir pour deux motifs : premièrement, je ne connaissais pas leur bonne volonté tendant à ce but ; et secondement, j'avais honte, moi misérable, car il faut dire la vérité, de donner des avis ou des ordres à des vieillards honorables et capables, par la grâce de Dieu, d'avertir, de blâmer et de corriger selon la discipline apostolique non seulement eux-mêmes, mais nous-mêmes et ceux qui sont les plus élevés dans la science.

1. ܘܕܡܘܨܘܢܐ.

édifié de ce que vous êtes des hommes justes et zélés pour la religion, qui haïsez le mal et aimez le bien, et qui ne faites pas acception de personnes dans le jugement.

« Quant à ceux qui résisteront et ne feront pas ces choses, qui ne souscriront pas [440] à l'annulation de cette déposition, qui n'accepteront pas un examen au sujet des choses qu'on leur impute, éloignez-vous d'eux, ne communiquez pas avec eux, ne les absolvez pas, mais laissez-les mourir dans leurs anathèmes, et ils deviendront la proie du feu dévorant préparé au Calomniateur et à ses anges¹. J'ai confiance² en Dieu qu'ils ne traîneront pas longtemps après moi, mais qu'ils viendront près de moi, et là, devant le juge de l'univers, se fera la réclamation de ce que je leur ai donné, puisqu'il n'y aura pas eu de jugement entre moi et eux, parmi les hommes.

« Si l'affaire tourne ainsi, je confie aux mains de Dieu et aux vôtres ces malheureux qui sont en union avec Dieu et avec [Ma] Bassesse³, pour que, dans tout endroit où on aura choisi et présenté quelqu'un, vous fassiez celui-ci évêque, du consentement du vénérable Mar Gabriel et de 'Abbas Mar Elias.

« Nous avons écrit et fait connaître ces choses en abrégé à Votre Sainteté, rapidement et brièvement, au moment où déjà les affres de la mort me tiennent. C'est pourquoi, nous vous en prions, comme les serviteurs, les intendants du Christ, souvenez-vous constamment de

« Mais quand j'appris que le saint patriarche Mar Severus avait institué Ma Bassesse comme intermédiaire de la paix, je ne sais ni comment ni pourquoi, et comme, de plus, tous les vénérables Pères de l'Occident m'avaient convoqué en vue de la paix générale, par leurs lettres pressantes et leurs pieux envoyés, je suis venu vers eux, promptement et d'un pas rapide, à Rés'ayna.

« Lorsque j'eus conversé avec eux et que beaucoup de choses [440] eurent été traitées entre nous, en vue de la paix chère à Dieu, je les trouvai remplis de l'amour de Dieu, tout à fait irréprochables, et bien des fois plus désireux que moi de ce bienfait. Nous dîmes adieu à toutes les vieilles choses, et nous conclûmes la paix, que nous avons confirmée de nos signatures, nous et les Pères dont voici les noms :

« Sergius Zakounaya, archevêque; Jean de Djaulan; Joseph de Mabboug; Stephanus d'Arabie⁴; Julianus de Tella; Domit[ius] de Harran; Sergius d'Émèse; Abraham d'Arzôn; Jean de Habôra; Gabriel de Rés'ayna même; Hananias de Damas; Elias de Ba'albek; Nonnus des Tribus (arabes); Severus de Hârarah.

« Ceux-ci ont confirmé par écrit que non seulement la déposition du dit bienheureux serait annulée, mais qu'aussi son nom serait proclamé avec celui de tous les Pères, ses collègues, dans les diptyques, et qu'on lui ferait des commémoraisons dans l'Église en rappelant son nom avec celui des Pères ses collègues. Ils

1. Cf. *Маттн.*, xxv, 41. — 2. *احسن*. — 3. Ajouter: *سجدة*.

4. C'est-à-dire de Bostra; ms. : « des Arabes », par une faute de ponctuation.

moi dans votre prière, car le lieu où je m'en vais maintenant est redoutable et plein de terreur, même pour les justes ! Que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous et avec nous. Amen ! »

Après la mort du patriarche, quelques-uns des évêques de l'Occident, qui s'étaient séparés de lui, se mirent à prêcher la paix et la concorde, disant qu'ils reconnaissaient Severus comme leur patriarche. *Et ils écrivirent à Rés'ayna en ces termes :*

« Or, frères bien-aimés et fils spirituels ! puisque vous êtes dociles à l'Esprit législateur qui prescrit partout de courir vers la paix — il dit en effet ¹ : « Courez après la paix ; cherchez la paix, et cours après elle, » — quand vous entendrez la voix de Notre Bassesse, dans cet écrit, obéissez à Dieu et à notre conseil, et empressez-vous de venir tous ensemble vers la paix, grands et petits. Et si chacun, dans un zèle qui lui semblait louable, a combattu jusqu'à présent contre ses collègues, et a fait naufrage dans la tempête des disputes, par l'œuvre de Satan, le perturbateur et l'ennemi de la paix, maintenant que le printemps joyeux nous est revenu, et que la tempête a été changée en calme ², par une transformation de la main du Très-Haut, empressons-nous tous de nous mettre sous [441] la protection de sa paix pour échapper aux dangers de la perturbation.

« Si, jusqu'à présent, nous avons excité des troubles, des querelles ³, courons maintenant l'un vers l'autre, dans

ont aussi accepté avec bonne volonté les ordinations de prêtres et de diacres faites par lui ou par les vénérables Pères de son parti.

« Quand ces choses eurent été ainsi faites, accomplies et mises par écrit, selon la volonté de Dieu et la nôtre, nous fîmes ensuite la prière d'absolution pour toutes les transgressions commises par les deux partis, en fait d'anathèmes, de canons, de malédictions ou de toute autre chose qui a coutume de se faire dans des discordes de ce genre, soit de la part du bienheureux à l'égard des Pères, soit de la part de ceux-ci à son égard.

« J'ai d'abord fait la prière d'absolution : car eux-mêmes me l'ont demandé, en tant que je tenais la place du bienheureux. Ensuite ils ont fait eux-mêmes la prière d'absolution, chacun d'eux à sa place, sur tout ce qui s'était passé entre lui et eux. Il est évident que je leur ai pareillement demandé de faire cela ; et, pour le dire en abrégé, tout a eu lieu et s'est accompli, de notre part et de la leur, selon la volonté de Dieu.

« C'est pourquoi, afin que ces choses soient connues de vous et pour que vous vous empressiez vous-mêmes de venir à la paix et à la concorde, nous avons écrit cette lettre encyclique à Votre Piété ; que maintenant et désormais [441] personne n'élève de contestation ou de doute, ou ne trouble son prochain en disant : « Moi je suis du patriarche, ou je suis de l'évêque, ou je suis ainsi ou ainsi ⁴ » ; de peur que pour ces motifs ne s'élèvent des divisions et des dis-

1. Ps. xxxiii, 15. — 2. ܕܫܘܢܢܐ. — 3. ܩܘܪܒܐܢܐ.

4. Lire : ܩܘܢܐ. — 5. Cf. I Cor., 1, 12.

un même accord spirituel, et un même sentiment; surtout quand vous aurez appris par cette lettre et par son porteur, ce que Dieu a fait par notre intermédiaire. Partout où nous sommes passés, jusqu'à présent, les collines se sont aplanies et les lieux ardu sont devenus la plaine¹, et tout le monde s'est fié à nous et à Dieu quand nous nous sommes faits les prédicateurs de la paix; dans tout le pays d'Occident, chez les peuples des Tanoukayé, des Tou'ayé et des 'Aqoulayé, dans la Mésopotamie, à Édesse, Dieu a fait la paix par notre arrivée, et il a réuni dans l'unanimité spirituelle les membres qui étaient séparés; et ce fut une joie pour Dieu, pour ses anges et pour toute l'Église, et une affliction pour les ennemis qui se réjouissaient de notre brisement. Nous avons joui de ce bienfait de la paix, qui était attendu de tout le monde, dès le temps de la vie du bienheureux patriarche Mar Severus qui est parti vers Notre-Seigneur; par quelque artifice de l'opération de Satan, il était irrité contre nous et nous contre lui; et quoique le Seigneur l'ait emmené avant que cela se fit, selon sa manière de diriger ses desseins insondables et les nôtres par les siens, après sa sainte mort, nous avons fait ce que nous étions disposés à faire, et nous avons pensé que nous vous réjouirions aussi par cette nouvelle en vous annonçant la paix et la concorde, en vous pressant d'y accourir, et en vous faisant connaître quelle conduite nous avons tenue.

cordes, et qu'on ne foule aux pieds la parole de Dieu, qui est plus forte et plus aiguë qu'un glaive à deux tranchants, car elle sépare l'âme et le corps, et précipite dans la géhenne du feu éternel²; et que nous ne revenions à l'état ancien et à des choses encore pires. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! « Qu'est-ce que Paul ou qu'est-ce qu'Apolon? » dit l'Apôtre, écrivant à ceux qui se querellaient pour les mêmes motifs³. Nous ne sommes qu'un dans le Christ, et nous demandons que, de même que nous ne sommes qu'un dans la foi orthodoxe, nous ne soyons aussi qu'un dans l'espérance et la charité qui reposent sur elle. Et comment en sera-t-il ainsi? Si vous écoutez Dieu et Notre Bassesse, si vous obéissez à vos directeurs en tout ce qu'ils vous diront pour la gloire de Dieu et le salut de vos âmes; car ils veillent pour vous, comme des hommes qui doivent rendre compte de vous, et vous devez les écouter en toute chose afin qu'ils s'occupent de vous avec joie et non avec angoisses⁴.

« Nous avons en vous cette confiance que vous obéirez⁵ de tout votre cœur, que vous travaillerez au profit de vos âmes, que vous réjouirez⁶ Notre Bassesse, et que vous plairez à Dieu qui se complaît dans la paix.

« Nous avons mis ces choses par écrit affectueusement pour Votre Charité.

« Si quelqu'un ose enfreindre ce qui vient d'être dit, qu'il soit moine, clerc, ou laïc, et s'il ne se soumet pas à son chef, s'il transgresse la parole de Dieu,

1. Cf. Is., xl, 4; Luc., iii, 5.

2. Cf. Hebr., iv, 12. — 3. I Cor., iii, 4 (cf. i, 12). — 4. Hebr., xiii, 17. — 5. صبر. — 6. فرح.

« Nous avons pacifié les deux partis qui se posaient en adversaires, nous avons convaincu et rapproché ceux qui nous étaient attachés¹, et ceux qui prenaient la défense des vénérables évêques et du dit bienheureux, qui se maltrai-taient mutuellement comme des ennemis, et nous avons fait la paix entre eux. Nous avons écrit le nom du bienheureux (pa-triarque) dans les diptyques sacrés; nous avons fait pour lui des veilles et des oblations, et nous avons fait la prière d'absolution devant Dieu. Nous avons admis, chacun à son rang, ceux qui avaient été faits prêtres par le saint patriarche, ou par nos frères les évêques persans, ou par Abbas Mar Gabriel, votre évêque, et nous les avons considérés comme nos enfants.

« Dieu ayant donc opéré ces choses par notre intermédiaire pour la paix de l'Église, et Satan ayant été chassé du milieu (d'elle), Votre Charité, aimant le Christ, fera une bonne action si non seulement vous courez vers la paix que Dieu [442] a procurée à son Église, mais en pressant aussi le vénérable Abbas Mar Gabriel de courir lui-même vers la paix et de n'être pas une cause de schisme dans l'Église. Et si² jusqu'à présent il s'est conduit comme il lui a plu, s'est introduit dans une province qui n'est pas la sienne, a méprisé ses frères les évêques, transgressé les canons de l'Église³, fait une ordination illégitime-ment, qu'il ne le fasse plus maintenant et que cela ne l'empêche pas⁴ de courir

pour quelque motif que ce soit, quel qu'il soit, il deviendra étranger pour nous et pour toute la sainte Église de Dieu; par notre décision, de nous Jean, métropolitain, et celle de tout le saint synode des évêques de toute la Syrie.

Lettre du Synode à ceux de Perse, sur le même sujet, et sur l'ordination d'Athanasius. — « A nos vénérables et saints frères et collègues les évêques qui sont dans le pays des Perses; aux supérieurs des couvents et des monas-tères, et à tous ceux qui y mènent la vie très chaste du monachisme; aux glorieux et magnifiques chefs dignes d'éloges pour leur sagesse, au reste du clergé et à tout le peuple fidèle [442] qui habite dans ces régions, Sergius Za-kounaya, Jean, Joseph, Stephanus, Ju-lianus, Domit[ius], Abraham, Sergi[us], Jean, Gabriel, Elias, Hananias, Nonnus, Halphai, Abhai, vils, et, par la grâce de Dieu, évêques du Beit Roumayé : Que la grâce soit avec vous, et la paix de Dieu, notre Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

« Les épreuves, les angoisses, les vexa-tions qui ont fondu sur nous depuis quatre ans et plus, sont déjà connues de vous et de tout le monde; et il y en a quelques-uns parmi vous devant lesquels se sont passées les choses — que nous les appelions biens ou maux — que nous avons supportées⁵, non pas, croyons-nous, parce que nous avons été injustes, ni parce que nous avons foulé la loi aux pieds; mais nous avons été laissés dans

1. Transposer les mots : ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ. — 2. ܐܝܢܐ. — 3. ܐܝܢܐ. — 4. ܐܝܢܐ.

5. ܡܫܝܚܐ.

vers la paix, car Dieu veut l'amener promptement à la fin qui doit lui procurer le repos, et il serait lui-même incapable de l'empêcher, car, tous, nous sommes disposés à la paix; nous embrassons avec des bras paternels ceux qui étaient séparés, et nous le considérons lui-même comme un frère et un collègue. Ainsi donc, s'il désire la paix de l'Église de Dieu : qu'il se lève promptement et qu'il vienne. Nous attendons maintenant sa venue. C'est pourquoi, nous vous conjurons, vous et lui, devant le Dieu qui voit tout, de ne pas empêcher la paix du peuple de Dieu, qui est attendue par tous les fidèles, et qui est sur le point de s'accomplir par la vertu de celui qui fait et transforme tout en bien; mais, hâtez-vous de nous réjouir par l'arrivée de quelques-uns d'entre vous, amenant avec eux notre frère Abbas Mar Gabriel, ou écrivez-nous une réponse qui nous cause de la joie en attendant que nous nous réunissions près de Votre honorable Charité. »

Lettre des mêmes évêques au monastère d'Édesse. — « Nous vous annonçons en tête des paroles que nous vous adressons, frères chéris dans le Christ, la paix et l'union que nous a données lui-même le Christ notre pacificateur; nom et chose doux pour tout le monde, dont la jalousie de Satan nous avait privés. Il avait fait de nous Juda et Israël; et nous avons été livrés à la captivité de Babylone, qui jette dans la confusion la langue parlant de paix et

un tel abandon à cause de nos péchés ou simplement pour l'examen et l'épreuve qui distingue et fait paraître celui des fidèles qui est zélé, afin que ceux qui ont été éprouvés soient connus selon l'avertissement apostolique¹; car nous trouvons que cela est arrivé même aux saints; ce que le souverain Seigneur annonce en disant² : « Peut-être penses-tu que je t'apparus autrement que pour donner la récompense? » c'est-à-dire de tes labeurs et de tes peines. Pour nous, vils et misérables, nous ajoutons que ce n'est pas seulement pour cela, mais aussi à cause de nos péchés, et, comme les saints enfants à Babylone, nous crions : « Nous avons péché et nous avons fait le mal : il n'y a parmi nous personne qui fasse le jugement et la justice, ou qui ferme les barrières et se tienne sur la brèche³ pour détourner ta colère⁴. » Et en nous corrigeant, en nous réprimant, en nous excitant par de semblables paroles, nous en retirons une grande consolation et nous en recueillons des choses plus agréables et plus joyeuses. Et si nous sommes entrés dans le feu et dans l'eau, comme dit le chantre des choses sacrées⁵, nous sommes sortis dans la fraîcheur, avec l'aide du Seigneur.

« En parcourant les églises et les couvents, ô nos frères, nous pleurons de ce que le schisme s'était abattu sur eux⁶ par l'envieux⁷ calomniateur; non pas à cause de la transgression de la foi, à Dieu ne plaise ! mais pour des questions de personnes, comme vous le savez.

1. Cf. I *Cor.*, xi, 19. — 2. Allusion au discours de S. Paul, *Act.*, xxvi, 16 sqq. (?). — 3. *דַּבָּרֵי*. — 4. Cf. *DAN.*, ix, 5; *EZECH.*, xxii, 30. — 5. *Ps.* lxxv, 12. — 6. *دَابَّ*. — 7. *دَابَّ*.

déchire la langue qui la contredit (?); de sorte que sur ses fleuves troubles nous nous asseyons en pleurant notre éloignement de Jérusalem¹, notre cité pleine de paix, et, à ses saules privés de fruits, nous suspendions nos cithares qui chantent la paix, et qui d'ailleurs étaient devenues inertes. Et comment aurions-nous pu chanter la gloire du Seigneur dans une terre étrangère : celle de la dispute, de la haine, de l'inimitié! en présence des ennemis, nos maîtres, qui nous le demandaient, c'est-à-dire des démons, des païens, des juifs, des hérétiques? car il ne convient pas à ceux qui sont éloignés [443] de la paix de chanter des cantiques de paix.

« Nous vous crions courageusement : Voici le moment de nous en retourner de la captivité de Babylone vers Jérusalem, notre cité pleine de paix, et de ne plus former qu'un seul peuple du Seigneur et un seul royaume, lui offrant tous ensemble notre glorification dans son saint temple. Et quand le Seigneur aura ramené les captifs de notre Sion, de la Babylone ennemie, nous nous réjouirons, notre bouche sera remplie de rire et notre langue de glorification ; nos ennemis diront : Le Seigneur a beaucoup fait pour ceux-ci², car il leur a donné sa paix et sa concorde!

« Voici que nous vous faisons savoir que, par la grâce de Dieu, tous les pays à l'Occident de l'Euphrate : les villes, les couvents et les villages, les peuples aimant le Christ des Tanoukayè, des

« Dieu, qui connaît toute chose avant qu'elle n'existe et prévoit (tout) dans ses desseins incompréhensibles, a voulu prendre près de lui le vénérable et saint [443] patriarche Mar Severus, au sujet duquel deux partis étaient alors en lutte ; nous voulons dire ceux qui étaient d'accord avec lui, et les autres qui nous suivaient. Au moment de sortir de ce monde, il a écrit un testament canonique, comme il lui a plu, et il a commis Mar Jean, votre métropolitain, pour être notre médiateur et mettre fin parmi nous, comme il lui semblerait bon, aux deux partis ; ce qui, disons-nous, soit dans la cause, soit dans l'effet, a été accompli chez nous par Dieu.

« Or, nous n'avons point contredit à cela, mais nous nous sommes réunis ensemble, nous dont les noms sont consignés plus haut, et nous avons envoyé une mission³, c'est-à-dire des messagers, au vénérable (Jean) pour qu'il vint et fit la paix comme bon lui semblerait. Lorsqu'il eut appris que le bienheureux avait ainsi ordonné qu'il fût le médiateur, il se mit promptement en route, comme s'il avait été appelé par Dieu, et il vint près de nous à Rés'ayna, ville où nous étions assemblés et où nous attendions sa venue, ayant avec nous la plupart des archimandrites de notre région et des notables. Dès son arrivée, nous l'avons considéré comme un ange de Dieu et nous nous sommes réjouis dans un saint baiser.

« Il ne voulut pas même entendre parler

1. Cf. *Ps.* cxxxvi. — 2. Cf. *Ps.* cxxv, 2.

3. ἀπόκρισις.

Tou'ayè et des 'Aqoulayè, et le reste des Orthodoxes qui sont en Occident et dans le Djérizeh, partout où nous sommes allés annoncer la paix, sont venus vers la paix, se sont réunis ensemble, et ont chassé Satan. Nous avons calmé les deux partis. A ceux qui nous étaient attachés, nous avons persuadé de proclamer dans les diptyques sacrés le nom de saint Mar Severus et de faire mémoire de lui; car, par l'opération de Satan, il y avait eu des difficultés entre lui et nous et nous et lui. Nous avons embrassé comme des fils et des frères ceux qui étaient séparés de nous, et qui parlaient en sa faveur. Nous avons fait cela à Édesse la (ville) bénie, et nous avons admis chacun dans son rang; soit que les prêtres eussent été ordonnés par Sa Béatitude, soit qu'ils l'eussent été par nos frères les évêques persans ou par Mar Gabriel de Rés'ayna, nous les avons acceptés chacun à son rang. Nous regarderons le vénérable Mar Gabriel lui-même comme notre frère, s'il vient vers nous, quoiqu'il n'ait pas bien agi en parcourant un diocèse qui n'était pas le sien et en y faisant des ordinations. Mais nous, désirant la paix, nous ne nous écarterons pas du but que nous nous sommes proposé. S'il a ordonné des prêtres chez vous, jusqu'à ce jour, nous les tiendrons aussi pour nos enfants.

« Et vous aussi, fils bien-aimés du Seigneur, hâtez-vous vers la paix, attachez-vous au Christ, ami de la paix. Quand vous recevrez cette lettre de Notre Bassesse, venez près de nous, à la ville

de la cause qui avait engendré les discordes; car son dessein n'envisageait que la paix. Il laissa de côté les paroles et les actions qui avaient été dites et faites parmi nous, et il nous ordonna de nous rendre tous à l'église; et il prescrivit d'y faire une absolution générale de toutes les transgressions commises par les deux partis. Et nous avons récité la prière d'absolution: lui le premier, et nous après lui. Et la paix fut rétablie et régna par son intervention. Et cela est l'œuvre de Dieu, comme nous l'avons dit auparavant.

« Dès lors, chacun de nos pays, chacune de nos contrées ou de nos régions qui ne jouissait pas de la paix, chère à Dieu; chaque ville ou couvent où elle ne brillait pas, tout temple ou maison qui n'était pas sa demeure, tout prince, gouverneur ou peuple qui, en quelque endroit, ne la célébrait ou ne l'honorait pas, nous a été ramené et réconcilié¹ par votre vénérable métropolitain surnommé. Il a versé et répandu ce bienfait sur nos pays. C'est pourquoi, nous ne suffirions pas, quand bien même nous réunirions des myriades d'expressions [444] qu'on peut appliquer à la vertu, à dépeindre les qualités de cet homme. Mais, sans oublier le reste, nous l'appellerons² « la paix, la charité, le pacificateur ».

« Donc, ô pères et frères! tous et toujours, demeurez fermement attachés à lui; suivez-le. S'il y a des schismes et des discordes parmi vous, vous avez, par la grâce de Notre-Seigneur, un pas-

1. Littér. : « rendu familier ». — 2. مصالحة.

d'Édesse aimant le Christ, deux ou trois hommes de chaque couvent avec vos archimandrites, afin que nous nous réjouissons ensemble [444] de la paix de l'Église de Dieu.

« Et si, après que nous avons tant fait pour la paix, vous êtes cause de la discorde, du schisme, de la perturbation de l'Église de Dieu, vous en porterez la responsabilité devant le tribunal du Christ. A Dieu ne plaise que cela vous arrive ! nous vous attendons, au contraire, en priant Notre-Seigneur de confirmer sa paix en nous tous. Nous vous saluons dans le Seigneur. Que la grâce de Dieu soit avec tous. Amen. »

Jacques d'Édesse copia ces deux lettres à la demande des évêques, alors qu'il résidait à Édesse, avant d'être ordonné évêque de cette ville.

Après cela, les évêques partirent pour Rés'ayna ; là, il y eut un synode, sous la présidence de Jean, métropolitain de Tagrit ; et ils conclurent la paix.

teur rempli de paix ; qu'il soit pour vous comme le Christ ; attachez-vous à lui et écoutez-le en toute chose.

« Que le Dieu de paix et de concorde, qui a mis fin à l'inimitié par son incarnation, et qui nous a fait revivre par sa résurrection, alors que nous étions morts, donne la paix et la concorde à son peuple et à son Église, et parmi les empires de la terre, jusqu'à la fin du monde. Amen ! »

CHAPITRE [XV]. — *Sur l'époque de la mort de Mo'avia, roi des Arabes, dont l'empire fut de nouveau divisé ; sur celui des Romains. Sur l'ordination d'Athanasius d'Antioche.*

En l'an 992 des Grecs, 63 des Taiyayé, Mo'avia mourut à Damas. — Il gouverna la Syrie pendant 21 ans : quinze ans du temps de 'Othman, et six pendant l'opposition de 'Ali, et il régna universellement sur tout le royaume des Taiyayé pendant 20 ans ¹.

Après lui, son fils Yézid régna 3 ans et 6 mois.

En l'an 995 des Grecs, mourut Yézid. Mokhtar ² se révolta dans le pays de 'Aqoula, c'est-à-dire de Babylone. C'était un homme faux et trompeur, faisant acception de personnes, et qui disait de lui-même qu'il était prophète et avait des visions ³. Comme les enfants de Yézid étaient jeunes, il y eut des troubles parmi les Hagaréens. Ceux qui étaient à Yatreb se constituèrent (comme chef) un homme nommé 'Abdallah ⁴ ; ceux de Damas et de Palestine attendaient que

1. Cf. THEOPH., ad ann. 671. — 2. Mokhtar Ibn Abou 'Obeida. — 3. Cf. THEOPH., ad ann. 674. — 4. 'Abdallah Ibn Zobeir ; comp. THEOPH., ad ann. 675.

l'un des enfants de Yézid, fils de Mo'avia, [445] grandit pour régner; ceux de Syrie et de Phénicie suivirent Dahak¹. Chaque pays choisissait quelqu'un.

Au milieu de la perturbation surgit un homme nommé Marwan, fils de Ḥakam, qui vint de Yatreb à Damas; il rassembla les chefs et (leur) dit : « O Qoreichites! écoutez-moi, car je suis un vieillard, le plus âgé de tous, et je suis venu pour rétablir la paix entre les gens de Yatreb et ceux de Syrie. Il ne convient pas que les gens de notre peuple soient dans une telle opposition; ils doivent se soumettre à celui qui sera choisi par Dieu. Donc, si cela vous plaît, qu'on écrive les noms de trois hommes sur trois javelots et qu'on les place entre les mains d'un homme ignorant de la chose; après les avoir brouillés dans ses mains, il en lancera un au milieu, et nous établirons roi celui dont le nom sera sorti sur le trait. » Tous y consentirent. Aussitôt on écrivit les noms. Le sort fit sortir celui de Marwan, et ils le firent régner.

Marwan mourut après avoir régné neuf mois, et le royaume des Ṭaiyayê fut de nouveau partagé entre de nombreux chefs.

'Abd el-Malik, fils de Marwan, fut proclamé roi par eux. Dans la région de Babylone en surgit un autre, nommé 'Abdallah². Un certain Bar Ḥobab s'empara de Reš'ayna, y régna et s'y révolta. Un certain³ Boreida régna à Nisibe. 'Omar, fils de Sa'id, s'empara de Damas et s'y révolta; Zofar s'empara⁴ de Circesium et s'y révolta.

'Abd el-Malik, voyant tout ce qui se passait, qu'il était entouré de guerres de tous côtés, et surtout qu'il était continuellement tourmenté par les Mardaïtes⁵ du Liban, voulut faire la paix avec les Romains. Justinianus consentit à faire une trêve de dix ans. Il fut convenu [446] qu'il chasserait les Mardaïtes du Liban, qu'il empêcherait ses pillards d'envahir le pays des Ṭaiyayê; et qu'en échange 'Abd el-Malik donnerait aux Romains, par jour, mille dariques, un cheval et un esclave⁶. Il fut convenu entre eux que Cypre serait soumise aux Romains et aux Ṭaiyayê, et paierait le tribut aux deux partis; l'Arménie devait être aux Romains, avec Gourzan et Arzôn, et la partie septentrionale de la Médie, c'est-à-dire l'Adhorbigan. L'empereur fit sortir les Mardaïtes⁷ du Liban, et les fit entrer dans le Beit Roumayê. Ils étaient au nombre de 12.000⁸.

Alors 'Abd el-Malik, roi des Ṭaiyayê, étant en paix du côté des Romains, fit la guerre avec chacun de ceux qui étaient en révolte contre lui. Peu à peu, il les vainquit tous, s'empara d'eux et occupa les villes.

1. Dhahḥâq Ibn Qeis. — 2. Ibn Zobeir. — 3. Il vaudrait mieux lire : سار « s'empara » (de Nisibe et y régna). — 4. Lire : سار سار (?); toutefois BH a la même leçon que notre ms. — 5. Le syriaque reproduit ici la forme grecque : Μαρδαϊτῆς, *Maridayîṭê*, au lieu de Μαρδαϊ, *Maridayê*. Cf. p. 455, n. 4. — 6. ТИЕОРН., ad ann. 676 et 678. — 7. Le manuscrit porte ici par erreur : *Maroùdê*. — 8. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § II.

Bar Zobeir¹ prit la fuite; Hadjdjadj² le poursuivit et le rejoignit dans l'édifice où ils prient à la Mecque. Il dressa des machines, renversa le mur qui entourait cet édifice, et tua Bar Zobeir; puis il rebâtit l'édifice³.

Justinianus, empereur des Romains, qui avait un orgueil insolent, ne permit pas que Cypre fût aux Romains et aux Ṭaiyayê; il en fit enlever les habitants, en la [7^e]⁴ année de son règne. En apprenant cela, 'Abd el-Malik lui reprocha vivement d'avoir rompu la paix et de n'avoir pas patienté, jusqu'à la fin des (dix) années⁵. C'est pourquoi, Moḥammed⁶, émir de Djézireh, envahit le Beit Roumayê. Les Romains lui livrèrent bataille à côté de Césarée de Cappadoce. Les Esclavons⁷ prirent le parti des Ṭaiyayê et s'en allèrent avec eux en Syrie, au nombre d'environ 7 mille⁸. Ceux-ci les établirent à Antioche et à Cyrhus, leur donnèrent des femmes et leur partagèrent le tribut et les provisions.

En l'an 1006 des Grecs, les Romains vinrent dans la plaine d'Antioche : une armée de Ṭaiyayê se réunit contre eux; elle détruisit la plupart d'entre eux et le reste prit la fuite⁹.

A cette époque, Yézid, roi des Ṭaiyayê, rassembla de nombreux ouvriers, c'est-à-dire des maçons, et voulut amener un canal au Saḥsaḥnâ¹⁰. Quand il eut fait beaucoup travailler, sa fin arriva¹¹ : il mourut, et les eaux ne sortirent pas¹².

A cette époque, apparut une grande comète, pendant onze jours.

A cette époque, il y eut un hiver très rigoureux, beaucoup de neige et de glace. Le fleuve de l'Euphrate fut gelé pendant six jours, et même la terre. Les oliviers se desséchèrent en tous lieux, et les vignes en certains endroits : le

Les difficultés entre Bar Mašqa et les évêques se prolongèrent pendant quatre ans, depuis l'année 991 jusqu'à l'année 995, en laquelle il termina sa vie; et en cette même année se réunit le synode dont nous avons parlé plus haut, qui se tint à Rés'ayna.

Dans ce concile, la paix fut faite entre les évêques qui étaient divisés, et on établit, comme patriarche, Athanasius, l'Interprète des Écritures, disciple de Severus Sébôkt. Dans sa jeunesse, il avait étudié dans le couvent de Qennés'rîn et s'était familiarisé avec la langue grecque. Il écoula ensuite ses

1. 'Abdallah. — 2. El-Hadjdjadj Ibn Yousof. Le texte de Théophanes (ann. 681) porte : ὁ Χαγάγ; restituer Χαγάγ. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, I. LXI, § xxxi, et LXII, § vii. — 4. Ainsi d'après l'Ar. : (سنة ٧); le chiffre est omis dans notre ms. — 5. THEOPH., ad ann. 682; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § vii. — 6. Moḥammed Ibn Marwân, frère de 'Abd el-Malik. — 7. Σκλάβοι; engagés comme auxiliaires. — 8. Cf. THEOPH., ad ann. 683; *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § ix. — 9. Cf. THEOPH., ad ann. 686.

10. Ar. : ساسان. — 11. سنة ٧; (BH). — 12. Ce passage est cité textuellement par Bar Hebraeus (*Chr. syr.*; p. 110). Il ne semble guère possible de l'interpréter autrement, à moins de supposer une altération du texte.

vin même fut gelé dans les vases. Les hommes furent dans une grande angoisse; les bêtes sauvages, les animaux domestiques et les volatiles périrent, et même beaucoup d'hommes moururent de froid.

Ensuite une grande comète apparut de nouveau, le soir, pendant 41 jours; puis d'autres apparurent en face de celle-ci pendant sept jours. [445] Elles commencèrent au mois d'éloul de l'année 995.

Et au début de l'année 996¹, le 22 et le 23^a du mois d'éloul, les T̄aiyayê engagèrent entre eux une bataille très violente. La bataille se prolongea plusieurs jours; ils se détruisaient mutuellement, et plusieurs myriades d'hommes succombèrent des deux côtés. On dit que le nombre des morts qui furent comptés s'éleva à quatre cent mille. Ces choses se passèrent sur le fleuve Hazir², dans la région de Ninive. Ils éprouvèrent une grande ruine; leur puissance fut humiliée, et ils furent cause de leur propre ignominie: car leur orgueil et leur impiété étaient très grands. — *Fin.*

traite⁷. Comme cet homme était vanté par tout le monde, il fut élu et ordonné (évêque) pour le siège de cette ville d'Édesse, par les mains du patriarche Mar Athanasius, l'Interprète des Écritures. Il occupa son siège pendant quatre ans, et eut à supporter des difficultés de la part de ceux auxquels il avait interdit le ministère⁸, à cause de leurs dérèglements, et d'autres, qu'il chassa et expulsa

jours dans le couvent de Beit Malka; et en l'année 995, il reçut la principauté de l'Église et fut appelé à ce siège d'Antioche.

A cette époque, Jean fut ordonné pour succéder à Agathon, à Alexandrie.

A cette époque florissait Jacques le Rhéteur, surnommé d'Édesse, parce qu'il fut, par la suite, ordonné évêque pour Édesse, [445] par les mains du patriarche Athanase, l'Interprète des Écritures, surnommé Baladaya.

Sur Jacques d'Édesse. — Il était originaire de la région d'Antioche, du village appelé 'Ayndâbâ, dans le pays de Goumah¹. Dans sa jeunesse, il fut élevé près de Cyriacus², visiteur de ce lieu, homme pieux. Il lut tout l'Ancien et le Nouveau Testament et les Docteurs exactement³. Ensuite, il alla au monastère d'Aphtonia et y prit l'habit monastique. Il y étudia soigneusement les Psaumes en langue grecque, la lecture des livres et la langue (grecque); de là, il se rendit à Alexandrie. Il y resta un certain temps et y amassa des connaissances; puis il s'en revint en Syrie, et arriva à Édesse. Il y établit sa re-

1. Sic Bar Hebræus, d'accord avec le contexte. Ms. : 995; ar. 990. — 2. Ainsi d'après l'ar. (جور. جرح) qui a ici la bonne leçon. BH dit : le 3; notre ms. : « le 2 et 23 ». — 3. BH : جرح.

4. BH : جرح, var. : جرح. La vraie leçon est celle de notre texte. — 5. Ar. : جرح. — 6. Ar. : جرح. — 7. Lire : جرح, comme plus bas, texte, p. 446, l. 4. — 8. On pourrait, à la rigueur, traduire : « de ceux qui l'empêchaient d'exercer le ministère ».

de l'Église de Dieu ; comme son zèle et l'ardeur de ses sentiments ne lui permettaient pas de supporter cela, il renonça à la charge pastorale, confia le siège au patriarche Mar Julianus, et partit avec deux de ses disciples, Daniel et Constantinus. Avant de partir, il discuta avec le patriarche et les évêques au sujet de l'observation des canons ecclésiastiques : mais personne ne l'écouta ; tous lui conseillaient de s'accommoder au temps et aux événements ¹. C'est pourquoi, il apporta le livre des canons ecclésiastiques et le fit brûler devant la porte du monastère du patriarche, [446] en criant à haute voix : « Je brûle dans le feu, comme superflus et inutiles, les canons que vous foulez aux pieds et n'observez pas ». Ensuite, il établit sa retraite dans le monastère de Mar Jacques de Kaisoum. Là, il composa deux traités de reproches : un contre les pasteurs de l'Église ; l'autre contre ceux qui transgressent la loi et les canons ecclésiastiques ².

A Édesse, on ordonna un vieillard nommé Ḥabīb, homme poli et aimable ³.

Les moines du monastère d'Eusebona demandèrent à Jacques de passer chez eux, pour y enseigner et renouveler (l'étude de) la langue grecque, qui avait disparu. Durant 11 ans, il enseigna dans ce monastère les Psaumes en grec, la lecture des livres et la langue. Des frères qui jalousaient et détestaient les Grecs, lui suscitèrent des difficultés. Il abandonna (alors) ce lieu et passa au grand couvent de Tell 'Ada, avec sept de ses disciples. Constantinus, son disciple, fut ordonné pour les fidèles de Bithynie ; mais, comme pour diverses raisons il n'y alla point, on le transféra à la région d'Émèse ⁴. Jacques habita en cet endroit pendant 9 ans. Il y corrigea l'Ancien Testament ⁵.

L'évêque Ḥabīb étant mort, les Édesséniens furent pris de zèle, surtout le vieillard Athanasius, le chef ⁶ ; ils allèrent trouver le patriarche. Ils lui demandèrent d'obliger ⁷ Jacques à revenir chez eux. Il revint prendre possession de son siège et l'administra pendant quatre mois ; puis il partit en Occident ⁸ pour y reprendre ses livres et ses disciples, et revenir à son église. Il parvint au couvent, fit charger ses livres et les expédia devant lui. Mais sa dernière heure arriva ; il termina sa vie dans ce couvent (de Tell 'Ada) et son corps y fut déposé, en l'an 1015 ⁹, le 5 de ḥaziran (juin). De nombreux miracles s'opèrent à son tombeau ¹⁰. — *Ce récit sur le vénérable métropolitain Jacques d'Édesse est fini.*

1. Plus correctement dans Bar Hebræus *ܩܕܝܫܐ ܕܡܝܚܐܢܐ ܕܡܝܚܐܢܐ ܕܡܝܚܐܢܐ*. — 2. Ce traité est conservé en partie dans deux mss. du British Museum. Cf. WRIGHT, *Catal.*, p. 984, 996. — 3. Sur Ḥabīb, cf. PSEUDO-DENYS, IV^e partie, éd. ЧАВОТ, p. 15 (trad.). — 4. Cf. ci-dessous, p. 480. — 5. Des parties de cette recension nous sont parvenues dans différents mss. ; cf. R. DUVAL, *Littér. syr.*, p. 70. — 6. Peut-être le même personnage mentionné plus loin, p. 474. — 7. Lire : *ܩܕܝܫܐ*. — 8. C'est-à-dire dans la Syrie occidentale. — 9. Le manuscrit porte bien ici 1015, et l'Ar. pareillement : *ܩܕܝܫܐ* ; mais BH a *ܩܕܝܫܐ*, 1019, qui est aussi, plus loin, la leçon de Michel ; cf. ci-après, p. 476 et 483. — 10. Sur Jacques d'Édesse et ses œuvres, cf. WRIGHT, *Syriac Literature*, p. 141-153 ; R. DUVAL, *Hist. d'Édesse*, p. 244 et suiv. ; et *Littér. syriaque*, p. 376-378.

CHAPITRE [XVI]. — *Sur l'époque de Justin[ian]us, empereur des Romains, qui fut déposé. Sur Athanasi[us] Bar Goumayé, qui fut honoré à cette époque par 'Abd el-Malik, roi des Ṭaiyayé. Sur les affaires ecclésiastiques qui furent traitées à cette époque par les pontifes.*

L'empereur Constantinus mourut [447] et son fils Justinianus, qui était surnommé l'Arrogant, régna.

Au commencement de son règne, il fit la paix avec les Ṭaiyayé, et ensuite la rompit : et alors arrivèrent les choses que nous avons écrites dans le chapitre précédent. Puis, il se mit à infliger aux Romains des maux variés et nombreux. Il en fit tuer tellement que les nobles et les grands étaient sur le point de disparaître de l'empire ; c'est pourquoi ils se coalisèrent contre lui, s'emparèrent de sa personne, lui coupèrent le nez et l'emprisonnèrent¹.

Un homme nommé Leontius commença à régner en l'an 1007 des Grecs, 77 des Ṭaiyayé.

En cette année, Moḥammed², émir de Djézireh, fit crucifier par calomnie les chefs : Siméon, fils de Nonnus³, de Ḥalouga, et Mardansa et son fils, de Nisibe.

En l'an 1008, les Ṭaiyayé commencèrent à frapper des dinars, des zouzè et des oboles, sur lesquels il n'y avait point d'image, mais seulement des inscriptions⁴.

En l'an 1009, eut lieu le recensement des étrangers, par l'émir 'Aṭaya. Il en fit emmener beaucoup et les fit retourner dans leur pays.

En l'an 1010, Apsimaros vint de Cilicie, et dépouilla Leontius de l'empire ; il ne lui fit aucun mal, mais il régna à sa place⁵. La chose se passa ainsi :

Cet Apsimaros était un général, surnommé Tiberius. Quand les Esclavons se révoltèrent contre les Romains, comme Leontius ne se préoccupait pas d'eux, ils pillaient et dévastaient le pays des Romains ; alors Apsimaros marcha [448] contre eux, les vainquit et les soumit. C'est pourquoi il devint puissant, se révolta et détrôna Leontius, en disant : « Puisque Justinianus, à cause de sa mauvaise conduite vis-à-vis de l'empire des Romains, surtout pour avoir pillé Cypre et rompu la paix avec les Ṭaiyayé, et avoir ainsi causé la ruine d'un grand nombre de pays des Romains, et pour d'autres motifs semblables, fut privé de l'empire : de même Leontius, qui était un de ses grands que l'on fit régner, étant tombé à son tour dans la même folie, a été chassé à cause de cela ».

Tiberius, qui est Apsimaros, envoya une armée de Romains contre les

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, xiv-xvi. — 2. Frère de 'Abd el-Malik. — 3. BH : Νω, *Naula*. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § viii. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § xxiv.

Ṭaiyayê ; ils envahirent la région de Samosate et tuèrent cinq mille Ṭaiyayê ; ils firent des captifs, pillèrent tout le pays et s'en revinrent¹.

Le roi 'Abd el-Malik avait établi deux généraux sur tout le pays de Mésopotamie, de Mossoul, d'Arménie et d'Adhorbigan. Il établit Ḥadjdjadj sur toute la région de Perse et sur le pays des Ṭaiyayê eux-mêmes. L'un de ces généraux, nommé Moḥammed², vint à Êlesse. On l'accepta sans résistance et il s'y fixa.

L'année suivante 'Abd el-Malik envoya Ḥadjdjadj dans la région de l'Irak et dans toute la Perse. Celui-ci se mit à maltraiter les chefs des Ṭaiyayê et à piller sans pitié leurs maisons³.

Alors Moḥammed, fils de Marwan, se mit aussi [449] à faire de même dans sa province. Il réunit les chefs des Arméniens et les fit entrer dans une des églises d'Arménie, à laquelle il mit le feu, et il les fit tous brûler⁴. Il tua Anastas[ius], fils d'Andreas, gouverneur d'Édesse, et pillsa sa maison. Cependant les chefs chrétiens dirigeaient encore, dans les villes et les pays, toutes les affaires du gouvernement.

En l'an 1014 des Grecs, mourut l'émir Walid, fils de 'Omar. Il eut pour successeur Ḥarith, fils de Ka'b. Après celui-ci vint Qorra, fils de Širik⁵ — Maslama, fils de 'Abd el-Malik, devint émir de la région de Qennēšrîn.

En l'an 1005 des Grecs, 75 des Ṭaiyayê, [447] le soleil s'obscurcit au mois de tešrîn 1^{er} (oct.), un dimanche, à la troisième et la quatrième heure : et il y eut une obscurité profonde ; les étoiles apparurent⁶.

La même année, il y eut en tous lieux une disette de pluie ; les grains enchérèrent au point que le blé se vendait trois modii pour un dinar. Sept ans auparavant avait eu lieu cette grande et cruelle famine⁷, dans laquelle les céréales avaient enchéri dans toute la Syrie au point que le blé se vendait un modius pour trois dinars. Les hommes man-

En l'an 995 fut ordonné [447] le patriarche Athanasius, l'Interprète, surnommé Baladaya⁸ ; il occupa son siège pendant trois ans et mourut en l'an 998, le 11 d'éloul. C'est lui qui ordonna Mar Jacques évêque d'Édesse. Au moment de sa mort, le patriarche prescrivit à Sergius Zakounaya, métropolitain, qu'il avait déclaré lui-même chef des évêques, d'ordonner Georgi[us]⁹ comme évêque des Tribus arabes ; il l'ordonna au mois de tešrîn 11 (nov.).

Le même mois, Julianus fut ordonné patriarche d'Antioche. Ce Julianus, comme son père, faisait partie de l'ar-

1. THEOPH., ad ann. 692. — 2. M. fils de Marwan. — 3. Cf. EL-MACIN, *Hist. saracen.*, p. 86. — 4. A Nakhtchévan, selon les historiens arméniens ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § XXIX ; THEOPH., ad ann. 695. — 5. Plus tard préfet d'Égypte. Cf. EL-MACIN, *op. cit.*, p. 82, 86 ; ci-après, p. 478.

6. THEOPH., ad ann. 683. — 7. Cf. ci-dessus, p. 446.

8. C'est-à-dire originaire de Balad. — 9. Cf. WRIGHT, *Syriac liter.*, p. 156-158.

geaient du pain de lentilles, de pois, d'avoine et d'autres graines.

A cette époque, 'Abd el-Malik, roi des Taiyayé, prescrivit de faire abattre les croix, et de tuer tous les cochons¹.

Sur Athanasi[us] Bar Goumayé. — Cet Athanasius, surnommé Bar Goumayé, était de la ville d'Édesse. C'était un homme intelligent et noble. Il avait beaucoup étudié les livres de l'Église et les livres profanes. Il était célèbre en tous lieux. Sa renommée parvint jusqu'à 'Abd el-Malik, roi des Taiyayé, qui le fit appeler. Lorsqu'il vit que c'était un homme intelligent et versé dans le maniement des livres, il lui confia son frère, el-'Aziz, qui était encore jeune et qui fut établi émir d'Égypte. Quand Athanasius fut devenu le précepteur d'el-'Aziz, en dehors des présents et des richesses qui lui étaient donnés de la part du roi, ses fils prenaient un dinar de chacun des soldats lorsqu'ils leur versaient la paie². Pour le dire d'un mot, tous les pays [448] dépendant de l'empire des Arabes étaient placés sous la conduite d'Athanasi[us]. Comme il y avait trente mille hommes de troupes en Égypte, et qu'il revenait à Athanasius un dinar par chaque (soldat), sans compter le reste, pendant les 21 ans qu'il fut là, cet homme devint extrêmement riche.

Il possédait quatre mille esclaves, des villages, des maisons, des jardins, de l'or et de l'argent comme des pierres. Il était pieux et zélé pour la foi. Comme

mée de David l'Arménien, qui avait été détruite du temps de l'empereur Héraclius³. Son père avait habité autrefois dans le pays occidental et avait pris une femme syrienne. Julianus était né et avait grandi avec son père dans la milice. Celui-ci l'ayant amené au monastère de Qennésrê, il y étudia la langue attique⁴ et l'art d'écrire. On l'appelait « Roumaya⁵ », à cause de son père. Il aimait la vie chaste du monachisme et s'y adonna; il surpassait la plupart (des moines) dans tous les genres de vertus. Il l'emportait sur tout le monde par la beauté corporelle, de sorte qu'on disait qu'il était, par son aspect, digne de l'empire.

A Alexandrie, après Agathon, le patriarche fut Jean; et après Jean, Siméon; et après Siméon, Isaac.

A cette époque florissaient parmi les évêques des hommes éloquentes : Sergius Zakounaya; Georges, des Tribus arabes; Jacques Abbas d'Édesse.

[448] Le patriarche Julianus rencontra des difficultés : il y eut de son temps du trouble dans l'Église causé par Denha, métropolitain de Tagrit et d'autres (évêques) de sa province, je veux dire : Jean (originaire) de Circesium, (évêque) de Karma⁶, et Joseph des Taglibites, Ceux-ci voulaient ordonner les évêques sans la permission du patriarche, selon la coutume qui existait avant le synode de Chalcédoine⁷. Julianus n'y consentait pas et disait que la chose devait se passer comme sous son prédécesseur. Le

1. THEOPH., ad ann. 686. — 2. ἐψώνια.

3. Cf. ci-dessus, p. 444. — 4. Lire : *الهراطيق* (BH); ms. : *hérétique*; ar. : *الهرطقة*.

5. C'est-à-dire « le soldat ». — 6. Bar Hebræus donne exactement la même leçon. — 7. Cf. p. 457.

il possédait trois¹ boutiques à Édesse, il ordonna de bâtir avec leurs revenus la belle église de la Mère de Dieu. En Égypte, il y fit aussi bâtir en beaucoup d'endroits des églises et des monastères. Il bâtit à Fostaṭa, ville d'Égypte, deux grands et magnifiques temples.

Il bâtit aussi à Édesse un édifice, pour Baptistère, en l'honneur de l'image du Christ qui avait été envoyée au roi Abgar. Il y fit]² des canaux comme ceux qu'avait établis l'évêque Amazonios³ dans l'Église ancienne d'Édesse; et il l'orna d'or et d'argent, et d'un revêtement de marbre.

L'occasion de la construction de cet édifice fut la suivante :

Les Édesséniens étaient redevables d'une partie du tribut qu'ils payaient, et ils n'avaient point de quoi solder. Un homme astucieux, qui en eut connaissance, donna ce conseil à Moḥammed, le collecteur d'impôts : « Si tu enlèves l'image, ils vendront leurs enfants et leur vie pour ne pas la laisser (prendre) ». Quand Moḥammed fit cela, les Édesséniens furent consternés (déclarant) qu'ils donneraient tout ce qu'ils avaient et subiraient la mort [449] plutôt que de lui permettre d'enlever l'image. Étant

donc opprimés par la force, ils se présentèrent au prince Athanasi[us] et lui demandèrent de leur donner les cinq mille dinars du tribut, et de prendre l'image chez lui jusqu'à ce qu'ils les aient rendus. Athanasius prit avec joie l'image chez lui et donna l'or. Ensuite, il fit venir un peintre très habile et lui demanda d'en peindre une semblable. La chose fut ainsi accomplie, et il y eut une autre image, d'une ressemblance aussi

patriarche agit avec énergie; il chassa Denḥa de Tagrit de son siège, et mit à sa place Bacchus. Il chassa aussi Joseph des Ṭaiyayè et en établit un autre à sa place. Le bienheureux ayant triomphé par l'aide de Dieu et l'action du roi, et ayant chassé tous les insurgés, l'Église entière fut dans la tranquillité. Tous les évêques, régulièrement, prenaient leur essor de la main du patriarche. On examinait et choisissait pour cette dignité, et on admettait à l'ordre du souverain pontificat, ceux qui étaient instruits des doctrines divines et profanes, qui brillaient et resplendissaient par la vie spirituelle.

Après avoir dirigé l'Église de Dieu pendant 21 ans, le bienheureux Julianus mourut en l'an 1019 des Grecs.

La même année mourut aussi Abbas Mar Jacques d'Édesse. Le saint docteur mourut le 5 du mois de ḥaziran (juin)⁴. Les bienheureux (moines) du couvent de Tell 'Ada, voyant que la fin [449] de Mar Jacques était proche et qu'il n'y avait plus d'espoir, s'empressèrent de faire reprendre ses livres avant qu'ils ne passassent l'Euphrate et les firent ramener à leur monastère.

1. Ar. : ܩܬܠܐ ; BH dit « quatre cents ». — 2. Suppléer : ܦܚܫܐ (BH); Ar. : ܥܕ ܡܝܫܐ. — 3. Lire : ܐܡܙܘܢܝܘܣ ; Ar. : ܐܡܙܘܢܝܘܣ ; BH a ici : ܐܡܙܘܢܝܘܣ, et *Chr. eccl.*, I, 220 : ܐܡܙܘܢܝܘܣ ; cf. ci-dessus, p. 246. La grande église, embellie par Amazonius, était restée aux mains des catholiques (cf. p. 413); de là, la nécessité pour les Jacobites de construire un baptistère.

4. Cf. ci-dessus, p. 472, n. 9, et plus bas, p. 483.

En l'an 1021, l'émir de Djézireh fut destitué, et Maslama fut établi à sa place.

En l'an 1022, Maslama s'empara de Toranda, de Gargaroum, de Tounada¹ (?) et de beaucoup d'autres (forts) [452] en Cilicie² (?), sur la frontière des Romains. Un poste de Taiyayè fut établi à Tounada³ (?).

En cette même année 1022⁴, Philippicus se révolta, tua Justinianus, empereur des Romains, ainsi que son fils Tiberius, et régna lui-même sur les Romains⁵.

A cette époque, Walid, roi des Taiyayè, fit paraître un édit au sujet des captifs chrétiens : et ils furent massacrés au milieu des églises, dans toutes les villes de Syrie.

Philippicus commença à régner en l'an 1023. Il était instruit et versé dans les choses profanes ; il voulut abolir le Sixième synode et faire disparaître la doctrine de Maximus⁶.

En cette même année, Maslama, général des Taiyayè, fit une incursion et s'empara de la ville d'[A]masia⁷ et de beaucoup d'autres lieux. — Abbas, fils de Walid, fit aussi une incursion et s'empara d'Antioche de Pisidie ; il revint avec de nombreux captifs⁸.

Les Romains détrônèrent Philippicus et lui crevèrent les yeux, après qu'il eut régné deux ans et six mois⁹.

Anastas[ius] régna (alors), pendant deux ans et cinq mois.

En l'an 1026 des Grecs, mourut Walid, roi des Taiyayè, et son frère Soleiman régna pendant deux ans et six mois.

En cette même année, Maslama pénétra dans le pays de Galatie et s'empara des forteresses qui s'y trouvaient ; il revint avec de nombreux captifs¹⁰.

Anastasius envoya une armée dans la région occidentale. L'armée se révolta contre son général, le tua, et fit venir Theodosi[us] qu'ils proclamèrent empereur¹¹. Anastasius s'enfuit à Nicée¹². Theodosius régna et Anastasius fut déposé.

1. L'arménien (éd. de Jérusalem, 1871, p. 333) nomme ces trois villes : Taranda, Djrdjom, Pawtanda. Bar Hebraeus s'exprime ainsi (*Chr. syr.*, p. 114) : En 1022, Maslama s'empara de ܩܘܢܐܕܐ, et y plaça une garnison d'Arabes ; il s'empara aussi de nombreux autres forts », et il ajoute : ܩܘܢܐܕܐ ܩܘܢܐܕܐ ܩܘܢܐܕܐ, c'est-à-dire : « je pense que c'est Ablastain, en Bspvlis, qui est sur la frontière des Romains. ». La version arabe reproduit exactement notre ms. dans tout cet alinéa. En comparant ces textes, on est amené à lire le premier nom ܩܘܢܐܕܐ, (Τάραντον chez Théophanes, ann. 693) : — 2. Notre ms. porte la leçon Ksrlis, analogue à celle de BH (voir note précéd.) ; peut-être une mauvaise graphie pour *Cilicie*, ainsi qu'a lu l'Armén. — 3. Sic ms. et Arabe ; BH et Armén. : *Toranda*. — 4. C'est à cette date que paraissent se rapporter les longues notes de la page 450 du texte ; nous en donnons la traduction à la fin de ce chapitre, ci-après, p. 482. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § XLIV. — 6. *Ibid.*, § XLV ; THEOPH., ad ann. 704. — 7. Lire : ܩܘܢܐܕܐ (BH), τὴν Ἀμάσιαν (THEOPH., ad ann. 704). — 8. THEOPH., ad ann. 705. — 9. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § LXIX ; LXIII, § I. — 10. THEOPH., ad ann. 706. — 11. Allusion à la révolte de la flotte à Rhodes. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § VIII-IX. — 12. Lire : ܩܘܢܐܕܐ (BH). Cf. THEOPH., ad ann. 707.

En l'an 1016, il y eut une grande peste¹, au point que la troisième partie des hommes de l'univers disparut de la face de la terre.

L'année suivante, il y eut un tremblement de terre [450] violent. Le fort de Sârîn fut renversé, ainsi que beaucoup d'autres endroits.

Au mois de nisan (avril) de cette année, il y eut une gelée, et les oliviers et les vignes furent desséchés.

A cette même époque, il y eut une violente bataille sur le Tigre entre les Ṭaiyayê orientaux et les Ṭaiyayê occidentaux : les orientaux furent vaincus².

En l'an 1019, le 16 de tamouz (juill.) eut lieu un prodige. On vit des bolides, qui filaient, c'est-à-dire qui volaient par les airs : ce que d'aucuns appellent des étoiles tombantes. On les vit dans toute la voûte céleste ; ils volèrent, denses et rapides, pendant toute la nuit, de la direction du sud vers tout le nord : chose inouïe depuis l'origine du monde³. Or, les saints docteurs ont écrit à leur sujet, principalement Jacques d'Édesse [451] et Moÿse Bar Kêphâ⁴ : Que diront donc maintenant ces physiiciens qui prétendent que ce sont des vapeurs, c'est-à-dire de l'air condensé, qui

En l'an 1020 des Grecs, Élias, du monastère de Goubba Barraya, fut ordonné patriarche pour le siège d'Antioche, dans son couvent même. Ce Mar Élias était évêque de la ville d'Apamée. Après [450] avoir passé 18 ans⁵ dans l'épiscopat, il fut élu et appelé⁶ à monter sur le siège sublime du patriarcat d'Antioche de Syrie⁷.

Il transféra Constantinus, le disciple de Mar Jacques, d'Émèse⁸ à Édesse, après la mort de saint Mar Jacques. Il ordonna pour Émèse, à la place de Constantinus, Daniel, un autre disciple du saint docteur Mar Jacques.

A Alexandrie, après Isaac, le patriarche des Orthodoxes fut Alexandre.

David, évêque de Germanicia, homme vertueux et docteur célèbre, mourut.

A cette époque, le patriarche Mar Élias se présenta devant Walîd, roi des Ṭaiyayê ; celui-ci l'accueillit avec joie et le traita avec honneur. Cela eut lieu lorsque le roi Walîd était à Ḥaçarta.

[451] A cette époque, quelques Ṭaiyayê chrétiens subirent un parfait et véritable martyre.

Moḥammed, général des Ṭaiyayê, outre les nombreux maux et les meurtres innombrables qu'il causa en Mésopotamie, voulut faire apostasier ceux des Ṭaiyayê

1. THEOPH., ad ann. 692 ; PSEUDO-DENYS, ann. 1016 (éd. Chabot, p. 10). — 2. Sans doute dans la guerre de Ḥadjdjadj contre 'Abd er-Raḥman. — 3. Blanc de deux lignes dans cette colonne ; l'Ar. poursuit sans interruption. — 4. Un fait analogue est mentionné à l'an 937 dans le Pseudo-Denys (éd. Chabot, p. 5). — 5. L'auteur, en citant Moÿse Bar Kêphâ (ix^e siècle) et Jacques d'Édesse, mort au mois de juin précédent, n'a en vue que les phénomènes météorologiques en général. Jacques en parle dans le II^e traité de son *Hexaemeron* (cf. P. MARTIN, *Jour. as.*, 1888, 8^e sér., t. XI, p. 401), et Moÿse dans un ouvrage qui porte le même titre (Bibl. Nat., ms. syr. n^o 241).

6. ܡܘܨܝܐ ; de même BH. Ar. : 8 ans. — 7. ܕܡܘܨܝܐ (BH). — 8. Sur les ouvrages d'Élias comp. WRIGHT, *Syr. literature*, p. 161. — 9. Cf. ci-dessus, p. 472.

en s'élevant rencontre le feu d'en haut et s'enflamme? Qu'on leur demande maintenant : D'où monte donc tout cet air condensé? Où donc était-il caché? Et puisqu'ils n'ont pas un mot à répondre, qu'ils conviennent donc que le Seigneur fait tout ce qu'il veut.

L'issue des événements montra que ces traits annonçaient les Arabes qui envahirent à cette époque les régions du Nord, les dévastèrent, les incendièrent, et ruinèrent les pays et leurs habitants.

A cette époque, un édit de Walid, roi des Taïyayè, prescrivit que tous les magiciens¹ fussent mis à mort. On les liait² sur des bois, et on les jetait à l'eau. Ceux qui surnageaient étaient mis à mort, ceux qui enfonçaient étaient délivrés : la plupart furent tués.

En l'année 1022, Walid prescrivit aux scribes de ne plus écrire les comptes du démosion en grec, mais seulement en arabe³; car jusqu'à cette époque tous les registres⁴ des scribes du démosion étaient écrits en grec⁵.

Ce Walid détestait les chrétiens, et il démolit les églises. Tout d'abord, il renversa la grande église de Damas, et bâtit à sa place⁶ une mosquée. Il fit de même en beaucoup d'endroits.

En l'an 1024, il y eut un tremblement de terre très violent, le 28 du mois de sébat (févr.)⁷; beaucoup d'endroits furent renversés dans la région d'Antioche, d'Alep et de Qennésrin. Les églises et les temples surtout s'écroulèrent.

qui étaient chrétiens. Il fit venir le chef des Taglibites, qui s'appelait Mo'adh⁸, et il le pressait de se faire musulman et d'apostasier. Comme celui-ci ne céda aucunement à ses flatteries, il le fit jeter dans une fosse de boue. Au bout d'un certain temps, il l'en fit tirer et recommença à le flatter⁹. Mais comme celui-ci ne se laissa pas persuader, il le fit tuer et défendit de l'ensevelir. Le saint gisait depuis plusieurs jours sur le fumier, sans se corrompre et sans être dévoré par les animaux : alors Eustathius de Dara demanda son corps, l'emmena, et bâtit un monastère au-dessus de son tombeau.

Walid dit au confesseur Šam'alla, des Taglibites : « Alors que tu es chef des Taïyayè, tu leur fais honte à tous en adorant la croix ; fais ma volonté et apostasie. » — Le bienheureux répondit : « Tout ton empire n'est que poussière¹⁰ en comparaison de ce qui nous a été promis par le Christ. Et ce qui m'émeut davantage, c'est qu'étant le chef de tous les Taglibites, comme tu l'as dit, je crains d'être cause de la perte de plusieurs. » — Le roi, en entendant ces paroles, ordonna de le faire sortir en le traînant sur le visage et jura qu'il lui ferait dévorer sa propre chair ; mais [452] le héros ne fut pas ébranlé par ces menaces. Le tyran ordonna de lui couper un morceau de la cuisse ; ils le firent cuire sur le feu et le lui mirent dans la bouche. Après cela il demeura en vie. On voyait la cic-

1. Bar Hebræus ajoute « de la région de 'Aqoula ». — 2. Lire : المشرك . — 3. دعواهم ; BH : ادعواهم . — 4. δερθήραι . — 5. Cf. $\text{THEOPH. ad ann. 699.}$ — 6. *Ibid.*; comp. EL-MACIN, *Hist. Saracen.*, p. 71, 77. — 7. THEOPH. ann. 705.

8. مؤاد . — 9. المشرك . — 10. Lire : التراب ; Ar. : التراب .

[452] En cette année survint la peste bubonique, et aussi l'arrivée des saute-relles en nombre infini.

Dans le mois de 'iyar (mai) de la même année, il y eut un souffle violent d'un vent très puissant, de sorte que les arbres furent arrachés par sa violence et les édifices renversés.

En l'an 1025, il y eut une forte gelée, au mois de nisan (avril), qui dessécha les plantes, les vignes et les arbres : les feuilles tombèrent.

A cette époque Philippicus, empereur des Romains, chassa les Arméniens de son empire¹. Ils sortirent et se réfugièrent chez les Ṭaiyayè. Ceux-ci les firent habiter à Mélitène et dans ses environs, et dans l'Arménie IV^e. Les Arméniens se multiplièrent beaucoup et se fortifièrent dans ces contrées, et ils devinrent les auxiliaires du royaume des Ṭaiyayè et les adversaires de l'empire des Romains. Les Romains se montrèrent aussi mauvais gouverneurs parce qu'ils persistaient dans un esprit détestable, remplis de démence, à cause de leur haine pour tous les Orthodoxes.

REMARQUE⁴ : *Ceux qui liront ce livre avec l'ardeur de la diligence, l'amour du travail et l'amour de la science, sauront que cette Chronique a été recueillie et laborieusement écrite, très distinctement et très méthodiquement, d'après les livres des Chroniqueurs dignes de foi, et d'après un grand nombre de livres qui se trouvent dans notre langue, relativement aux choses dont il est question, et surtout d'après les ouvrages de 'Abbas Mar Jacques d'Édesse, dont toute la Chronique relative à ce sujet est insérée ici ; car, comme il a noté méthodiquement dans son livre la désignation des computs et la somme des années, depuis Adam, c'est-à-dire depuis le commencement de ce monde temporel, jusqu'à cette époque, nous avons inséré ici sa Chronique tout entière ainsi que des parties notables des autres, avec l'aide de Celui en qui tout est père.*

Or, ici prend fin la Chronique du vénérable, parce qu'à cette époque il termina sa course et passa à la vie durable ; et après lui nous n'avons trouvé personne qui se soit préoccupé de ces notations et calculs d'années, qui montrent très clairement le cycle

1. THEOPH., ad ann. 704.

2. Sur cette translation, cf. THEOPH., ad ann. 707 ; sur la résistance de Germain aux décrets iconoclastes de Léon III et son abdication, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, I.XIII, § VII, xxxv, XLIX. — 3. Lire : ܡܘܨܬܐ ; ar. : ܡܘܨܬܐ.

4. Cette remarque est consignée à la page 450 du texte.

des temps. De même qu'une colonne qui se dresse au milieu d'une maison soutient de toutes parts le toit de la maison dans laquelle elle se trouve, de même ces notations du comput des années, placées au milieu de la page de ce livre¹, montrent comme dans un tableau l'image de chaque époque et les événements notables² : quand, où et comment ils ont eu lieu. Telle est la cause qui a excité ma stupidité. C'est pourquoi, là où le saint finit, Mar Michel commence, invoquant à son aide la grâce la plus abondante, pour pouvoir achever le reste, comme il a pu compiler et écrire depuis le commencement jusqu'à présent³.

Que quiconque lira sache donc que là où le bienheureux Mar Jacques termine la notation des computs, c'est-à-dire en l'année 1021 des Grecs, commence le patriarche Michel, qui a écrit et noté le comput des années, à partir de cette année, c'est-à-dire à partir de l'année 1022, jusqu'à l'année 1506, en laquelle ces choses sont écrites : au total 484 ans⁴.

Que celui qui aime l'exactitude remarque encore ceci : Quoique le décès du vénérable Mar Jacques soit inscrit à l'année 1019⁵, les années sont marquées dans le tableau chronologique, avons-nous dit, jusqu'à l'an 1021. Il est à supposer ou que l'un de ses disciples a consigné, après sa mort, la mention de ces deux années et ajouté à l'œuvre du vénérable défunt, ou que l'inscription de sa mort à l'an 1019 s'écarte de l'exactitude. — Priez pour Michel.

CHAPITRE [XVIII]. — *Du second siège de Constantinople par les Arabes. Histoire de la première fondation de Byzance, qui est placée à cet endroit dans le livre de Denys. Ce chapitre traite aussi des affaires ecclésiastiques de cette époque.*

En l'an 1026, Walid, roi des Arabes, étant mort, et Soleiman ayant commencé à régner, Maslama envahit le pays des Turcs, fit parmi eux de nombreux captifs et revint.

En l'an 1027, Maslama pénétra dans le pays d'Asie. Il s'empara de Pergame⁶, de Sardes⁷, et d'autres villes, dont il emmena les habitants en captivité.

[453] La même année, Soleiman fit préparer Maslama à marcher contre Con-

1. Il en était ainsi dans la Chronique de Jacques d'Édesse, disposée à l'instar de celle d'Eusèbe. Voir les fragments édités par E. W. Brooks, *Z. D. M. G.*, LIII, 266 et suiv. ; mais la disposition adoptée par Michel pour son texte l'a obligé à mettre les canons chronologiques au bas des pages. — 2. Lire : ⲙⲓⲁⲓⲁⲓⲁⲓ. — 3. Nous donnons les canons de Jacques à la fin de ce volume ; ceux de Michel seront transcrits à la fin de la Chronique. — 4. Lire : ⲉⲗⲓ, comme porte l'Arabe (et non pas ⲉⲗⲓⲁ). — 5. Cf. ci-dessus, p. 472, l. 29, et p. 476, l. 22. — 6. Cf. *THEOPH.*, ad ann. 708. — 7. Bar Hebræus dit fautivement : *Rhodes*.

stantinople¹. Il réunit deux cent mille hommes de troupes, et cinq mille bateaux qu'il remplit de troupes et de vivres. Il rassembla douze mille ouvriers, six mille chameaux, six mille ânes pour porter la nourriture des chameaux et les provisions de route des ouvriers; sur les chameaux il fit charger les armes et les instruments de siège². Il leur fit préparer des vivres pour plusieurs années, et il mit à leur tête comme général, 'Omar, fils de Hobeira. Soleiman fit ce serment : « Je ne cesserai de combattre contre Constantinople avant d'avoir épuisé le pays des Ṭaiyayê, ou de l'avoir prise. » — Trente mille de ceux qu'on appelle *mottawā'a*³ avancèrent avec eux.

Ils étaient partagés en deux corps d'armée : l'un s'avancait par mer et l'autre par terre. Lorsqu'ils arrivèrent dans le territoire des Romains, ils commencèrent à incendier les églises, à répandre le sang. Ils massacrèrent six mille hommes dans un seul endroit.

Et au milieu de tout cela la guerre et la discorde régnaient parmi les Romains. Ils s'insurgèrent contre Theodosi[us] leur empereur. Léon, général des Romains, était avec Theodosi[us]. Mais quand l'armée des Ṭaiyayê arriva à la ville d'Amorium, Léon les y rencontra. Il fit avec eux un pacte, promettant de les aider à s'emparer de la ville (impériale), et Maslama promit à Léon que quand il aurait pris la ville, il le ferait empereur des Romains. Léon retourna à Constantinople, et les Ṭaiyayê passaient par les villes en faisant des traités de paix.

Le roi Soleiman vint lui-même assiéger Chalcédoine avec douze mille hommes, pour empêcher le blé [454] d'entrer à Constantinople. Theodosius ayant appris le pacte que Léon avait fait avec Maslama, fit amener la famille de Léon⁴ et commanda aux chefs de la garder soigneusement. Quand Léon l'apprit, il vint trouver Soleiman, prit six mille hommes de troupes et assiégea Amorium. Les habitants de la ville tremblèrent devant Léon. Léon s'approcha du mur et leur fit savoir qu'il agissait avec astuce vis-à-vis des Ṭaiyayê. C'est pourquoi, après avoir pris des engagements avec lui, par serments, ils lui livrèrent sa famille. Alors, il congédia les Ṭaiyayê, en donnant 12 dinars à chaque homme, et il se dirigea avec les Romains vers Constantinople. Les armées des Romains le rencontrèrent : il leur plut et ils le firent régner sur eux ; ils lui livrèrent le fils de

1. Il est difficile de concilier tous les détails donnés ici sur le siège de Cple avec les récits des historiens grecs ; comp. *Hist. du Bas-Emp.*, I. LXIII, § XVIII-XXIII ; et THEOPH., ad ann. 709. Il faut aussi noter que l'auteur paraît confondre (comme d'ailleurs Théophanes, Cedrenus et d'autres historiens grecs) le général Soleiman avec le khalife du même nom. — 2. ܡܘܬܘܘܐܘܐ (BH). — 3. BH : ܡܘܬܘܘܐܘܐ, ar : *مطوع*. Bar Hebræus ajoute, sous forme d'explication, que c'étaient des guerriers qui se mettaient en campagne volontairement et à leurs frais, inspirés par un motif religieux, « comme dans la voie de Dieu ». Cf. LANE, s. v. *طوع*. — 4. A Amorium, selon notre auteur ; mais la plus grande confusion règne dans tout ce récit.

Theodosi[us]. Quand il entra à Constantinople, Theodosi[us] partit, se fit tonsurer et devint clerc¹.

Léon commença à régner en l'an 1028 (des Grecs), 98 des Taiyayé.

Maslama, en apprenant que Léon régnait, se réjouit, car il pensait qu'il lui livrerait la ville. Léon l'entretenait dans cet espoir trompeur, tandis que lui-même fortifiait la ville et la remplissait de vivres.

Qand Maslama apprit que Léon l'avait trompé, il partit promptement avec son armée et ses barques et passa de l'autre côté. Tandis que Maslama marchait lui-même à l'arrière avec quatre mille hommes, les Bulgares² que Léon avait engagés arrivèrent sur lui, et tuèrent un grand nombre (de soldats); Maslama put à peine échapper et arriver au grand camp. Alors, toute l'armée des Taiyayé s'établit du côté occidental, en face la Porte dorée. Il fit faire un fossé [455] autour du camp, entre celui-ci et la ville, et (un autre) par derrière eux, contre les Bulgares. A droite et à gauche (le camp) touchait la mer, sur laquelle se trouvaient les navires portant une armée de dix mille Taiyayé et les matelots égyptiens qu'il avait placés sur la mer pour surveiller les navires des Romains; il envoya vingt mille hommes de troupes pour monter la garde entre le camp et les Bulgares, et il en plaça un pareil nombre en face des Syriens.

Les Taiyayé étaient attaqués et par les habitants de la ville, et par les Bulgares, et sur mer par les navires des Romains, et de l'autre côté de la mer par les éclaireurs³ des Romains; ils ne pouvaient sortir moins de deux mille quand ils étaient contraints de trouver du blé. Les Bulgares sortirent contre les Taiyayé et les massacrèrent : ceux-ci redoutèrent les Bulgares plus que les Romains. Les Taiyayé furent réduits, à l'extérieur, à une plus grande angoisse que les Romains à l'intérieur. L'hiver arriva et les Taiyayé redoutaient, s'ils se retiraient : premièrement leur roi, secondement la mer, et troisièmement les Bulgares. Le vertige de la mort s'empara d'eux. Maslama les trompait en leur disant que des secours étaient sur le point de leur arriver de la part du roi.

Les Romains étaient prisonniers, mais les Taiyayé l'étaient bien davantage! La faim les pressait tellement qu'ils dévoraient les cadavres des morts, les excréments⁴ et les déjections les uns des autres. Ils en vinrent à se battre entre eux pour manger. Le modius de froment valait dix dinars. Ils trouvaient des pierres tendres⁵, les dévoraient, et en ressentaient de la satisfaction; ils dévoraient les balayures de leurs navires.

Tandis que les Taiyayé étaient réduits à une telle extrémité, Soleiman, leur roi, mourut, après avoir régné deux ans et demi.

1. Sur le siège d'Amorium et l'avènement de Léon l'Isaurien, cf. *Hist. du Bas-Empire*, LXIII, § XII-XIV. — 2. كوكلاء (BH). — 3. σκουλλαι; lire : كوكلاء; Ar. : كوكلاء. — 4. τὸν ἑαυτῶν κόπρον (THEOPH.). — 5. كوكلاء.

'Omar lui succéda' et voulut délivrer le peuple du milieu des Romains. Il envoya chercher de ses nouvelles. Maslama écrivit des lettres mensongères, disant que le peuple allait bien et que la ville allait être prise. Quand 'Omar apprit [de]' l'envoyé que Maslama avait écrit le contraire de ce qui se passait dans le camp, il lui manda de prendre l'armée et de se retirer. Mais comme on était encore en hiver, ils ne purent aucunement sortir. Quand la rigueur de l'hiver fut passée, Maslama n'avait pas encore fait connaître aux Ṭaiyayé la mort de Soleiman; les Romains leur crièrent du mur : « Votre roi est mort. » Et la terreur s'abattit sur les Ṭaiyayé. Alors arriva un envoyé du roi, avec l'ordre, pour Maslama, de se retirer, et pour le peuple, de partir eux-mêmes si Maslama n'obéissait pas. Maslama ayant voulu dissimuler l'ordre, le trouble s'accrut parmi les Ṭaiyayé. Il y eut une grande joie des deux côtés.

'Omar, roi des Ṭaiyayé, acheta vingt mille chevaux et mulets; il envoya à chaque homme dix dinars pour les besoins de leur délivrance; car il avait grand'pitié d'eux. Quand les Ṭaiyayé commencèrent à se retirer, les Romains sortirent sur eux, en détruisirent un grand nombre, et mirent le feu à leurs navires; beaucoup d'autres périrent par la tempête; et la ville fut délivrée³.

*De la fondation de Byzance, qui est maintenant appelée Constantinople*⁴. —

Quand le pays des Romains était anciennement sous la domination de plusieurs, de même qu'un roi tenait l'Italie, un autre la Macédoine, un autre la Thrace⁵, et d'autres d'autres lieux, [453] le roi Byzos occupait la région d'Asie et de Thrace. Voulant trouver un endroit fortifié pour y fonder sa capitale, il appela un ouvrier habile et l'envoya circuler pour chercher un lieu propre⁶ à son dessein. Celui-ci parcourut beaucoup d'endroits; étant fatigué, un jour, le cœur rempli de souci, il se jeta à terre

Jusqu'à cette époque, on trouve chez nous, dans les livres de notre écriture⁷, les noms des archevêques qui ont occupé les quatre sièges connus : Rome, Alexandrie, Constantinople et Antioche, d'origine et [453] de langue romaine, c'est-à-dire grecque; bien qu'ils fussent chalcédoniens depuis l'époque du synode de Chalcédoine. A partir d'ici, on ne trouve plus nulle part dans notre⁸ langue les noms des directeurs, c'est-à-dire des pontifes chalcédoniens, qui siégèrent à Rome et à Constantinople; mais seulement de ceux qui, dans les deux sièges d'Alexandrie et d'Antioche, furent or-

1. 'Omar II, fils de 'Abd el-'Aziz, le frère de 'Abd el-Malik. — 2. ܐܘܡܪ (BH). — 3. Comp. le récit de ce siège dans le PSEUDO-DENYS, éd. Chabot, traduct., p. 13.

4. NOTE MARGINALE : *Sur la première fondation de Constantinople*. Cette note était peut-être le titre du chapitre dans la Chronique de Denys à laquelle ce récit est emprunté. — 5. Lire : ܐܘܪܘܫܝܡ, et de même deux lignes plus bas. — 6. ܒܘܝܢܐ.

7. C'est-à-dire, dans les ouvrages syriaques. — 8. Ms. : « dans ma langue ».

pour se reposer. Il prit sa règle et son cordeau, les enveloppa dans son manteau rouge, les plaça à côté de lui et s'endormit. Un aigle affamé, qui planait dans les airs, vit le manteau et, croyant que c'était de la chair, s'abattit pour s'en emparer. Dans l'impétuosité de son vol, ses pattes s'embarrassèrent et ses griffes se prirent dans le manteau. L'homme fut éveillé par le bruit des ailes de l'aigle, et l'aigle, dans sa frayeur de l'homme, enleva le manteau avec tout ce qui était dedans et s'éleva dans les airs. Il se posa en un endroit et, reconnaissant que ce qu'il avait enlevé n'était point de la chair, il dégagea ses griffes et prit son vol. L'homme, qui avait vu l'endroit où l'aigle s'était posé, y alla et retrouva le manteau avec tout ce qu'il contenait. Il se rendormit là. Il vit en songe quelqu'un qui lui dit : « Trace ici la ville ». Lorsqu'il fut éveillé, il s'étonna de la vision qu'il avait eue. Il parcourut et examina l'endroit, et vit qu'il était très propre à un établissement humain, et conforme au dessein du roi, par son ampleur et sa forte position [454] naturelle¹, car il était entouré par la mer de trois côtés et très abondant en sources d'eau douce. Il retourna près du roi et lui raconta toutes ces choses. Le roi fut dans l'admiration, et reconnut que cette vision venait de Dieu. Il alla lui-même voir le lieu et ordonna d'y tracer une ville dont la longueur serait de dix milles et la largeur de la mer à la mer.

On se mit à bâtir, mais avant que la construction ne fût terminée, Byzos

thodoxes, pris parmi notre peuple et parmi les Égyptiens.

Il est à croire que cela est arrivé pour deux raisons : premièrement, à cause de l'empire des Arabes qui occupa la Syrie et l'Égypte, contrées dans lesquelles se trouvent notre peuple et les Égyptiens, et ils n'ont eu ni l'occasion ni le besoin de s'informer de ces Chalcédoniens, ennemis et persécuteurs des Orthodoxes; secondement, parce que les Chalcédoniens, comme nous l'avons montré et le montrerons de nouveau, furent de plus en plus pervertis par les hérésies qui se développèrent chez eux.

Quand les saints Pères écrivains de notre Église virent qu'ils étaient pervertis non seulement par l'hérésie des deux natures, mais en outre par celle des deux volontés, essences, opérations, formes et propriétés, et qu'au lieu d'un Christ [454] ils en confessaient deux, ils se détournèrent d'eux complètement, et ne se servirent plus de leur langue ni de leur écriture comme autrefois. Il ne resta non plus dans leur pays aucun des savants orthodoxes.

Pour les raisons qu'on vient de dire, nous comprenons que les noms de leurs pontifes ne se trouvent pas dans nos livres, si ce n'est de place en place, et partiellement, lorsque cela était nécessaire pour quelque motif.

Pareillement, nous aussi, avec l'aide de Dieu, nous tirerons de leurs écrits les choses qui sont bien attestées, et, avec soin et grande diligence, ont été traduites de ceux de leurs livres qui se

1. Lire : *بحر صلبا* (?).

mourut, et son frère Anṭos régna. Celui-ci embellit beaucoup et orna la ville. De leurs deux noms, on composa le nom de Byzantia. Par la suite, toute la Romanie¹ ne forma plus qu'une seule principauté, du temps d'Alexandre le bâtisseur. Et quand plus tard (l'empereur) fidèle, Constantinus, régna, après avoir poursuivi et vaincu les tyrans ses

adversaires, il voulut, lui aussi, bâtir un lieu convenable pour sa capitale; car Rome, quelque grande et forte qu'elle fût, était trop éloignée de la préfecture² des Romains. Il trouva que Byzance était la plus convenable de toutes (les villes). Sur son ordre, elle fut agrandie de deux milles à l'Occident, de sorte qu'elle eut douze milles (de longueur); il la fit rebâtir et l'orna de toute sorte de splendeurs.

Elle est bâtie sur sept collines; d'une colline à une autre colline, est pratiqué un port pour les navires, et au-dessus de ce (port) se dressent deux tours solides; d'une tour à l'autre est fixée une chaîne de fer, qui empêche les navires d'entrer ou de sortir sans permission. Comme la mer l'entoure de trois côtés, du côté occidental se trouve le continent [455] et le grand mur bâti à distance de la ville, depuis la mer jusqu'à la mer, et qu'on appelle *maqront[īk]os*³, c'est-à-dire « Long mur ». Entre ce mur et la ville est enfermée une grande place. La largeur de la ville, de la mer à la mer, du côté du nord et de l'est, est de quatre milles. La profondeur de la mer est insondable.

La première fondation de Byzance eut lieu en l'an 12 de Manassé⁴; et après 970 ans, Constantinus la restaura et elle fut appelée de son nom (Constantinople).

CHAPITRE [XIX]. — *Sur 'Omar, roi des Ṭaiyayé, qui fit croître la haine contre les chrétiens par zèle, et sur sa mort inopinée. Sur Yézid qui régna (après lui). Sur Léon, empereur des Romains. Sur l'entrée de Mar [Élias] à Antioche; sur sa mort, et sur l'ordination du (patriarche) Athanasius.*

Dès que 'Omar commença à régner sur les Ṭaiyayé, il se mit à maltraiter les chrétiens; [456] et cela pour deux motifs: premièrement, parce qu'il voulait affermir les lois des Musulmans; secondement: à cause de Constantinople, dont les Ṭaiyayé n'avaient pu s'emparer et devant laquelle un grand nombre d'entre eux avaient péri. Il fut rempli de zèle⁵ et se montra très opposé aux

1. ܠܪܘܡܝܘܬܝܢ. — 2. ܕܡܘܬܝܢܝܘܬܝܢ. — 3. ܡܘܩܪܘܢ ܛܝܚܘܨ. La forme syriaque, ici corrompue, devrait être ܡܘܩܪܘܢ ܛܝܚܘܨ. — 4. Cf. tome I, p. 88 et 240.

5. Littér.: « le zèle s'empara de son cœur »; BH dit « de haine »: ܠܠܘܬܝܢ; je crois qu'il faut lire ܠܠܘܬܝܢ, comme dans le titre de ce chapitre.

trouvent chez nous. Car notre dessin est de condenser dans ce livre tout ce que notre faiblesse pourra réunir, avec l'aide de Dieu, de coordonner la vérité attestée par plusieurs (personnes) dignes de foi, de la rechercher et de l'écrire ici avec méthode.

chrétiens, de toute façon. On le proclamait zélateur de leurs lois, il avait la réputation d'être pieux et éloigné du mal ; et il ordonnait d'opprimer les chrétiens de toute manière pour les obliger à se faire musulmans. — Il statua que tout chrétien qui se ferait musulman ne paierait pas la capitation : et plusieurs apostasièrent. Il statua encore que les chrétiens ne seraient pas admis à témoigner¹ contre les musulmans ; que les chrétiens ne seraient pas constitués en dignité² ; qu'ils ne pourraient élever la voix dans la prière, ni frapper les sémantra³, ni revêtir le *qabiya*⁴, ni chevaucher sur une selle. Si un Ṭaiyaya avait tué un chrétien, il ne devait pas être mis à mort pour l'autre, mais seulement payer une compensation de 5 mille zouzê. Il interdit et abolit le prélèvement sur les habitations, les héritages et les portions des revenus de la terre, qu'on prélevait au profit des églises, des couvents et des pauvres. — Il interdit aux Ṭaiyayê de boire du vin ou du moût⁵.

'Omar mourut en l'an 1034, au mois de šebaṭ (févr.). Après lui régna Yézid, pendant quatre ans⁶.

Dans la région de Qennésrin les émirs furent : après Martat⁷, Forwat⁸ ; après Forwat, Nadhr ; [457] après Nadhr, Moḥammeṭ ; après Moḥammed, Leith.

Il y eut une révolte excitée contre Yézid par un homme des Ṭaiyayê de Ḥirta, qui s'appelaient pareillement Yézid, fils de Mouhallab⁹. Il entraîna à sa suite tous les Ṭaiyayê de Ḥirta, de 'Aqoula, de Baçra et de tous les pays du Beit Parsayê. Yézid, fils de 'Abd el-Malik, envoya contre lui une grande armée, d'occident, de Djézireh, de Mossoul. Ils lui livrèrent bataille à côté de Babylone ; Bar Mouhallab fut vaincu et tué. Ceux qui s'étaient attachés à lui se dispersèrent¹⁰.

Yézid, roi des Ṭaiyayê, ordonna d'arracher et de mettre en pièces les peintures et les statues de tout ce qui vit et se meut, des temples et des édifices, des parois, des poutres, des pierres ; celles qui furent trouvées dans les livres furent lacérées¹¹.

A cette époque, les Ṭaiyayê s'emparèrent d'une forteresse solide, dans le pays de Cilicie, appelée Šizâ¹².

Léon, empereur des Romains, excita une persécution¹³ contre ceux qui étaient

1. حَصَوِيَّةٌ. — 2. Ar. : مَدِينَة « juge, magistrat ». — 3. Longues planches suspendues sur lesquelles on frappe, et qui, en Orient, remplacent les cloches. — 4. Lire : مَدِينَة (? cf. قَبَاء), vêtement extérieur, à longues manches ; BH dit : مَدِينَة وَفَحْمًا « vêtement des soldats » ; Ar. : اَصْبَرُ « vert ». — 5. Cf. THEOPH., ad ann. 710. — 6. Yézid II, fils de 'Abd el-Malik. — 7. Cf. ci-dessus, p. 478. — 8. Lire : فَرَوَة (?). — 9. Lire : مَدِينَة, comme plus bas ; BH : مَدِينَة. — 10. Sur cette campagne, cf. *Histor. saracen.*, p. 93 ; THEOPH., ad ann. 712. — 11. THEOPH., ad ann. 715. — 12. Même leçon dans l'Ar. ; vers. Arm. (éd. de Jlm., p. 338) : Šizê ; Σιζιον, THEOPH., ad ann. 696 ; سوسية (et non سوسنة) TABARI, II, 1185 ; سوسية Balâdh., 170, 9. [J. M.]. — 13. Allusion à la persécution contre les Montanistes et les Juifs ; cf. THEOPH., ad. ann. 714.

étrangers à sa croyance et habitaient dans son empire. Beaucoup s'enfuyaient dans le pays des Arabes, qui sont les Ṭaiyayê. Quelques Juifs reçurent le baptême et se firent chrétiens. On les appela νεοπολίτας c'est-à-dire « nouveaux citoyens ».

En l'an 1037, mourut le roi Yézid, après avoir régné 4 ans et demi. Après lui, Hišam¹ régna sur les Ṭaiyayê, pendant 19 ans; ce fut le treizième roi des Arabes.

Dès le commencement de son règne il se mit à opprimer les hommes par des impôts excessifs et des tributs. — Il fit amener des canaux de l'Euphrate au-dessus de Callinice, pour irriguer les récoltes et les plantations, et leur revenu s'accrut au delà de tous les impôts qu'il tirait de son empire².

En cette année, les Ṭaiyayê assiégèrent Néocésarée du Pont; ils s'en emparèrent et la dévastèrent complètement³.

La même année⁴, les Ṭaiyayê avaient envahi de nouveau le pays des Turcs, avec Djarrâḥ, émir et général⁵. Ils s'emparèrent d'une grande ville, firent de nombreux captifs, pillèrent les pays⁶ et s'en revinrent.

En l'an 1029, il y eut un grand tremblement de terre⁷.

En l'an 1031, la sauterelle fut très nombreuse [456] au moment des récoltes; elle dévora les vignes, les figuiers, les oliviers, au point que leurs troncs se desséchèrent, après qu'elle eut totalement détruit tous leurs fruits. Il y eut disette de vin en tous lieux.

A cette époque⁸, un syrien, nommé Severus, du district de Mardê, se joua des Juifs et leur dit : « Je suis le Messie »; aux autres (il disait) : « Je suis l'envoyé du Messie ». Il recueillit de l'or et de l'argent en quantité. Le prince s'empara de lui, et il avoua ses fraudes.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, après Mar Julianus, le patriarche (fut) [456] Mar Élias, qui était alors évêque de la ville d'Apamée.

En la première année du roi Yézid, qui est l'an 1032⁹ des Grecs, Mar Élias entra à Antioche, accompagné de moines et de clercs, avec honneur et pompe¹⁰; il y consacra une église nouvelle qui avait été bâtie par ses soins. Cela arriva 203 ans après que le patriarche Mar Severus avait quitté cette ville¹¹, et aucun de nos patriarches, à nous Orthodoxes, n'y était entré depuis lors, excepté¹² Mar Élias qui y entra à cette époque, sous le règne des Ṭaiyayê.

1. Hišam, fils de 'Abd el-Malik. Notre manuscrit écrit constamment ܚܝܫܐܡ , au lieu de ܚܝܫܐܡ , هشام (BH) ou ܚܝܫܐܡ (Ps.-DEN.). — 2. Cf. THEOPH., ad ann. 716; PSEUDO-DENYS, éd. Chabot, p. 23. — 3. Cf. PSEUDO-DENYS, ann. 1040 (éd. Chabot, p. 24). — 4. Cf. THEOPH., ad ann. 720-721; *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § LVI; Ps.-DEN. p. 21-22. — 5. Djarrâḥ, fils de 'Abdallah, ܕܝܗܪܪܐܚ , Γάρραχος (THEOPH.). — 6. L'ar. ajoute : ܕܝܗܪܪܐܚ « perçurent le tribut ».

7. THEOPH., ad ann. 710. — 8. Id., ad ann. 715. — 9. Ms. : 1035. — 10. ܚܝܫܐܡ (BH). — 11. En 829 selon le texte, p. 752; mais en 832, ci-dessus, p. 170 (de là 1035 au lieu de 1032). — 12. Lire : ܚܝܫܐܡ (BH).

A cette époque, en l'an 1032, les sources tarirent et les fleuves baissèrent, à cause du défaut de pluie et de neige. En beaucoup d'endroits, les hommes furent dans une grande angoisse, au point qu'on allait puiser de l'eau jusqu'à sept milles et au delà. Plusieurs endroits furent complètement privés d'habitants; il y eut en cette année une disette de céréales et de toute espèce de légumes. Ceci arriva aux mois d'ab et d'élou (août-sept.). Au mois de nisan (avril) de l'année suivante, il y eut encore de nombreuses sauterelles qui détruisirent les récoltes, de sorte que les souffrances s'accrurent par suite du manque de toute espèce de nourriture pour les hommes et les animaux.

En l'an 1036, il y eut une épidémie de peste bubonique, qui sévit en beaucoup d'endroits, mais principalement en Mésopotamie¹.

A cette époque, l'empereur des Romains, Léon, ordonna lui aussi, à l'exemple du roi des Tairayê, d'arracher les images des parois, et il fit [457] abattre les images qui étaient dans les églises et les maisons : celles des saints aussi bien que celles des empereurs ou d'autres.

Pour ce motif, il y eut une révolution dans l'empire des Romains, et de nombreuses protestations des Romains s'élevèrent contre l'empereur². — *Fin.*

L'année suivante, qui est l'an 1033, le patriarche Mar Élias, consacra³ encore une autre⁴ église dans la région d'Antioche, au village de Sarmada de la vallée⁵, malgré la grande résistance et les vexations de ses habitants chalcédoniens, hérétiques pervers.

En l'an 1035, mourut le bienheureux patriarche saint Mar Élias, et il fut enseveli dans son monastère. Son pieux décès arriva le 3 de tešrin 1^{er} (oct.). Il avait exercé l'épiscopat pendant 14 ans⁶ et il administra encore le patriarcat pendant 14 ans. Toute sa vie fut de 82 ans. Que sa mémoire soit en bénédiction!

En l'an 1035 des Grecs⁷, le bienheureux Mar Athanasius fut élu patriarche pour le siège d'Antioche, au mois de nisan (avril). Celui-ci était archimandrite du même couvent de [457] Goubba Barraya. — Au mois de šebat (févr.) de la même année⁸, Mar Georges, évêque des Tribus arabes, mourut et quitta ce monde.

En l'an 1037, le patriarche Mar Athanasius fit l'union avec les Arméniens, par l'intermédiaire d'Iwannis⁹.

1. THEOPH., ad ann. 718. — 2. Id. ad ann. 717; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § xxxi-xxxvii, XLIX-LII.

3. ܡܘܨܘܢ (BH). — 4. BH : ܡܘܨܘܢ ܡܘܨܘܢ « une église nouvelle ». — 5. Ou « de la plaine ». — 6. *Sic. ms.* et version arabe; plus haut, le texte porte 18 ans, tant dans notre ms. que chez Bar Hebræus, et 8 ans dans l'arabe; cf. p. 480, n. 6. — 7. Ms. : 1036; mais BH a 1035, et Michel lui-même donne cette date dans un autre endroit (cf. texte, p. 752). — 8. 1035 ou 1036? — 9. Iwannis, ou Jean IV Audznets'i (718-729); cf. SUKIAS DE SOMAL, *Quadro della litter. armena*, p. 45 et suiv. Voir le chapitre suivant.

CHAPITRE [XX]. — *De l'union que firent le patriarche Athanasius et Iwannis, catholicos des Arméniens. De l'hérésie de Maximus qui se répandit; et de l'abolition de la formule ὁ σταυρωθείς, c'est-à-dire : Qui as été crucifié pour nous, qui eut lieu à cette époque.*

Quoique nous ayons déjà parlé¹ de l'hérésie de Maximus, et de la manière dont Constantinus l'introduisit dans les Églises des Romains, après qu'elle avait été écartée par son père Constans, nous devons maintenant faire connaître le schisme qui survint parmi eux en cette année 1038, à propos de cette hérésie et de l'expression : « qui as été crucifié ».

Dans les pays des Romains, cette opinion régnait depuis le temps de Constan[tinus], mais dans les régions de Syrie [458] elle n'était pas admise. Elle y fut semée maintenant par les prisonniers et les captifs que les troupes des T̄aiyayè amenaient et faisaient habiter en Syrie. Sans doute à cause de l'estime² de l'empire des Romains, ceux qui se laissèrent pervertir par cette opinion et l'acceptèrent furent surtout les citadins et leurs évêques, et les chefs.

L'un de ceux-ci était Sergius, fils de Mançour³, qui opprimait beaucoup les fidèles qui étaient à Damas et à Émèse, et non seulement leur fit effacer du *Trisagion*, l'expression ὁ σταυρωθείς, mais entraîna aussi plusieurs des nôtres à son hérésie.

Les habitants de la montagne de Sassoun disent qu'ils ont la foi de Gregorius le Parthe⁴, que tiennent les Arméniens. Bien que notre foi et la leur ne soient qu'une, soit à cause des coutumes différentes, soit à cause de la négligence⁵ qui gâte les choses, ni eux ni nous, ne nous sommes préoccupés, après le schisme de Chalcedoine, de savoir quelle était la divergence entre nous.

Les moines de Bar 'Igra dans le pays de Maipherqaṭ, qui étaient voisins de cette montagne, allaient trouver le catholicos d'Arménie toutes les fois que mourait l'évêque de cette montagne et disaient : « Nous suivons la foi de Gregorius; et il n'y a de la confession des Arméniens, dans le Djézireh, que notre couvent et la montagne de Sassoun ». Il ajoutait foi à leurs paroles, et leur ordonnait pour évêque celui qu'ils lui présentaient; il écrivait une lettre aux Sanasnayê⁶, et ceux-ci, dans leur simplicité, acceptaient cet évêque.

A cette époque, un prêtre de la région de Maipherqaṭ, [458] nommé Bar Ḥadbešaba, alla trouver Ḥaiyan⁷ Tanoukaya, écrivit avec lui une lettre, et l'envoya au catholicos Iwannis. Il l'informait que

1. Cf. ci-dessus, p. 433, 446, 451. — 2. ὑπόληψις. — 3. Cf. ci-dessus, p. 477, n. 5.

4. Cf. ci-dessus, t. I, p. 243. — 5. Lire : |ⲗⲁⲓⲙⲁⲓⲟⲩⲟⲩⲟ. — 6. ⲙⲁⲓⲛⲁⲧⲁⲓⲁ, ⲙⲁⲓⲛⲁⲧⲁⲓⲁ (p. 458, l. 10), ⲙⲁⲓⲛⲁⲧⲁⲓⲁ (p. 460, l. 1); l'ar. porte : ⲗⲁⲓⲙⲁⲓⲟⲩⲟⲩⲟ · ⲙⲁⲓⲛⲁⲧⲁⲓⲁ est la forme ancienne correcte; Σανασουνίται (GEORG. CYPR., éd. Gelzer, p. 48), *Sanasn-ayk*⁶ (THOMAS ARTSROUNI, II, 7) [J. MARQUART]. — 7. La lecture du nom est douteuse; l'Ar. porte distinctement ⲙⲁⲓⲛⲁⲧⲁⲓⲁ.

Cette hérésie pervertit aussi les sièges de Jérusalem, d'Antioche, d'Édesse et d'autres villes, que les Chalcédoniens occupaient depuis l'époque de l'empereur Héraclius.

Les moines de Beit Marôn et l'évêque de ce couvent, et quelques autres¹, n'acceptèrent point cette opinion; mais la plupart des citadins et leurs évêques l'acceptèrent.

Combien d'anathèmes (furent portés), combien de rixes eurent lieu jusqu'à présent: on ne peut l'énumérer ni le supputer.

Dans la discussion, les Chalcédoniens du parti de Beit Marôn² invectivaient les Maximinites: « Vous êtes des Nestoriens, les compagnons des païens et des juifs. Vous ne dites pas [459] que le Christ est Dieu, qu'il est né de la Vierge, qu'il a souffert et a été crucifié dans la chair, mais qu'il est un homme ordinaire, une personne particulière, abandonnée au loin par Dieu³, qui craignait et redoutait la mort et criait pour cela⁴: « Mon Père! s'il est possible, que ce calice passe loin de moi, toutefois que ta volonté soit faite et non la mienne », comme si autre et autre étaient les volontés du Père et du Fils; c'est-à-dire qu'il y aurait dans le Christ, deux volontés séparées et opposées, ou même

les moines du couvent de 'Igra étaient opposés à la vraie foi, car ils étaient Julianistes⁵. En apprenant ces choses, Iwannis fut ému et stupéfait de l'audace de ces gens. Il écrivit une lettre au patriarche Athanasius et lui demanda de lui faire connaître sa foi; l'exhortant à l'union des Syriens et des Arméniens. On écrivit beaucoup des deux côtés. Le prêtre ne⁶ cessait et ne finissait de porter des lettres du patriarche au catholicos, aux évêques et aux Sanasnayé.

Gabriel, un des moines de Beit 'Igra, troublait les Arméniens et leur disait: « Les Syriens confessent le corps du Christ corruptible, comme Severus et Jacques ». Et comme les Arméniens ne connaissent qu'un seul genre de corruption⁷, ils étaient scandalisés.

Après que le prêtre eut beaucoup travaillé, Dieu inspira au cœur du patriarche Athanasius et du catholicos Iwannis de réunir un synode. On convint de se rendre à Arzôn; mais les Arméniens en furent empêchés par leur général⁸. Alors, le patriarche choisit six évêques⁹ qu'il envoya près du catholicos. Lorsqu'ils arrivèrent, le catholicos se réjouit de les voir et rassembla ses évêques. Il fit aussi venir Gabriel, et ils commencèrent à discuter. On découvrit que Gabriel était un disciple de Julianus. On lui demanda

1. La ponctuation du ms. est ici fautive, mais le contexte ne laisse pas de doute sur la manière de la rétablir. — 2. Les moines de Beit Marôn avaient accepté le synode de Chalcédoine, par contrainte, sous Héraclius, cf. ci-dessus, p. 412; mais leur adhésion n'était qu'apparente. — 3. C.-à-d. que la divinité abandonna l'humanité du Christ au moment de la passion. — 4. MATTH., xxvi, 39.

5. Comp. ci-dessus, p. 224. — 6. Lire: 𐌺, Ar.: 𐌺. — 7. Cf. ci-dessus, p. 276. — 8. Le diophysite Sambat Bagratouni, *aspet* d'Arménie, patrice et curopalate. Cf. ÉTIENNE ORBÉLIAN, *Hist. de la Siounie*, trad. Brosset, p. 82; J. MARQUART, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge*, p. 443 et suiv. — 9. Plus bas (cf. p. 496), on ne donne que cinq noms.

Les gens d'Alep se divisèrent en deux fractions; l'une, avec leur évêque, était du parti de Beit Marôn, l'autre était pour les Maximinites. Ils en vinrent aux mains à propos de leur grande église, qui avait été bâtie par Acacius d'Alep¹. Chacun des partis la réclamait, et plusieurs fois ils se frappèrent mutuellement dans son enceinte. L'émir, voyant leur querelle, prescrivit que chaque parti prendrait la moitié de l'église. Le côté oriental échut à l'évêque de Beit Marôn, et le côté occidental aux partisans de Maximinus. Ils firent [461] au milieu une séparation en planches et ils fixèrent² un second autel en bois du côté de l'occident³. Deux assemblées confuses⁴ s'y tinrent en même temps. Pendant l'office et la messe, chaque parti, en vue de troubler l'autre, élevait la voix et faisait du bruit. Parfois, ils dispersèrent les offrandes les uns des autres, renversèrent les oblations, brisèrent les croix, et, sans⁵ pudeur, prirent l'évêque par la barbe et lui crachèrent au visage; leurs femmes osèrent même pénétrer dans le sanctuaire: elles s'emparèrent des prêtres et les firent sortir hors de l'église.

L'émir, voyant que le partage de l'église n'avait pas mis fin aux troubles, ordonna que la cloison du milieu fût enlevée, que tous fussent soumis à l'évêque, que celui qui ne se soumettrait

la ressemblance de son corps glorieux⁶.

— On apporta le livre des Actes, en écriture et en langue arméniennes, et on y trouva cette parole, sans addition ni retranchement. Le catholicos se réjouit beaucoup de cela, et demanda à ses évêques: « Que pensez-vous de cette locution: Il ne verra pas *de nouveau* la corruption? » Ils [ne]⁷ trouvèrent rien à répondre, et cédèrent devant le Livre. Dès lors on usa de prudence dans cette affaire, et les Syriens [459] aussi bien que les Arméniens se conduisirent avec modération à l'égard des opinions qui n'étaient pas parfaites quant à la doctrine, et, se départissant un peu de la rigueur manifeste qui peut-être en aurait fait retourner plusieurs en arrière, ils définirent sous l'anathème ce qui, sans nuire à la vérité, éloignait la doctrine perverse des hérétiques⁸.

Après avoir ainsi mené l'affaire, ils s'unirent mutuellement. Les évêques syriens accomplirent d'abord le sacrifice et les Arméniens y participèrent. Ensuite les Arméniens offrirent l'oblation et les Syriens y participèrent. Et quand ils furent unis par la foi, ils confirmèrent et définirent par écrit et par leur signature ce que le Saint-Esprit avait accompli parmi eux; ils firent une lettre⁹ synodale, qui est conservée en syriaque chez les Arméniens, et en arménien chez nous autres Syriens.

1. Cf. ci-dessus, p. 3. — 2. صحه. — 3. L'église fut séparée dans le sens de la largeur. — 4. Lire: حننا. — 5. Lire: ١٧٥.

6. *Philip.*, III, 21. — 7. Lire: ١٧٦. — 8. En résumé, on se mit d'accord pour repousser la doctrine du concile de Chalcédoine, sans insister sur les divergences entre celles des Syriens et des Arméniens. — 9. τόμος.

pas fût puni, et que sa tête et sa barbe fussent rasées. Plusieurs d'entre eux ne se laissèrent pas persuader : ils furent punis et on leur coupa la barbe. L'émir ordonna que chaque jour deux prêtres entreraient et célébreraient au même autel : un d'un parti et un autre de l'autre, et que chacun d'eux donnerait la communion à ceux de son parti. Ils consentirent à cet ordre honteux, et firent ce qui ne s'était jamais fait. Deux prêtres offrirent simultanément sur le même autel, dans deux patènes et deux calices. Et pour qu'ils ne se battent pas entre eux, l'émir envoya des musulmans, porteurs de poignards, qui se tenaient sur les degrés jusqu'à ce que les prêtres eussent terminé.

Plus tard, les Alépins, rougissant de honte et couverts d'ignominie, les chassèrent tous de l'église; ils s'unirent et se firent Maximinites. — *Fin.*

« Nous y arrivâmes par la permission de Dieu et de l'Esprit-Saint :

Le catholicos était très glorifié et très loué pour ses œuvres pieuses, sa doctrine et sa miséricorde; il était honoré et chéri de tout le monde, et on le regardait comme un ange, à cause de sa sainteté.

Exemplaire de la lettre synodale que firent les Arméniens et les Syriens lorsqu'ils s'unirent. — « En l'an 1037 des Grecs, 135 selon le comput des Arméniens¹, vous êtes arrivés chez nous de la région de Syrie, sur l'ordre de Mar Athanasius, patriarche d'Antioche, près de moi Iwannès, catholicos de la Grande Arménie, vous, évêques, dont les noms sont consignés ici² :

Constantinus d'Édesse, — Siméon de Harran, — Theodorus de Germanicia, — Athanasius de Maipherqaç, — Siméon de Dara;

« en vue de l'union entre nous et vous, c'est-à-dire entre les régions de Syrie et d'Arménie.

« Selon la règle, nous avons dû vous demander de nous donner la définition de

1. κατάστρωμα.

2. C'est ainsi que porte le ms.; la vers. ar. et BH donnent la même leçon. Mais l'an 135 des Arméniens correspond à l'an 686 de l'ère chrétienne. Il faut donc corriger 𐌸𐌹𐌺, 175 (au lieu de 𐌸𐌹𐌺, 135), correspondant à l'année 726 C = 1037 Sél. — 3. On a dit plus haut qu'il y avait six évêques. Un nom a probablement été omis par les copistes; il manque aussi dans la version arabe. — 4. Lire : 𐌵𐌹𐌺𐌹 (κλίμα) armén. : *gavar*; le ms. porte *Cilicie*, et les vers. ar. et arm. ont également lu ainsi. — 5. La ville de *Manavazkert* ou *Manazkert* était sur les confins de *Hark'* et d'*Apahounik'*; elle fut rattachée à ce dernier au moins au ix^e siècle. La leçon du ms. 𐌹𐌸𐌹𐌺𐌹 (aussi dans la vers. ar.) doit être une faute pour 𐌹𐌸𐌹𐌺𐌹. — 6. L'ar. porte comme notre ms. : 𐌹𐌸𐌹𐌺𐌹, qui est peut-être pour 𐌹𐌸𐌹𐌺𐌹 ou mieux : 𐌹𐌸𐌹𐌺𐌹; *Manavazkert*. Sur ce concile, cf. le récit d'Étienne Asolik, trad. Dulaurier, p. 131. (*Bibl. de l'Écol. des Langues Or.*, 1^{re} S., t. XVIII), et ÉTIENNE ORBÉLIAN, *Hist. de la Siounie*, ch. LXIX, trad. Brosset, p. 252. La note de Brosset, p. 75, est inexacte. (J. M.)

« Moi, Iwanès¹, catholicos de la Grande Arménie, et les évêques qui étaient avec moi² :

(1)³ Ḥalphai, évêque de 'ARKIWS⁴; — (2) Theodoros, de 'ARMN⁵; — (3) Sahak⁶, évêque Mamikonean⁷; — (4) [RSQW, évêque de]⁸ Basean⁹; — (5) Sargis, évêque de DITPIS¹⁰ (?); — (6) Theorios¹¹, de Beznounis¹²; — (7) Theodoros, d'Āšamounis¹³; — (8) Grīgorios¹⁴, d'Āšarounis¹⁵; — (9) NWZWN, de 'ASIBW¹⁶; — (10) Habel¹⁷, d'Amatounis¹⁸; — (11) David, d'Ērēštounis¹⁹; — (12) Iowsép²⁰, d'Artsrounis²⁰; — (13) Grigor, de Wanand²¹; — (14) Narkisos, de Khorkhorounis²²; — (15) Esayi²³, de Golt'n²⁴; — (16) Iwanès, de Gnounis²⁵; — (17) Gorgi, de Rotakay²⁶; — (18) Iowsép²⁷, de Bakratounis²⁷; — (19) Mik'ayēl, de Bagrevand²⁸; — (20) Eremia, d'Apahounis²⁹; — (21) Salomon, de MRINA³⁰; — (22) Gabriel, d'Arzôn³¹ (?); — (23) Khosrow, prêtre et docteur des Arméniens³²; — (24) David, de Souphrin³³ (?); — (25) Salomon, archiman-

1. La forme littéraire arménienne du nom de Jean est toujours *Jowhan, Jehan, Jowhannes*, qu'on prononce aujourd'hui *Hohan, Hehan, Hohannes*; mais l'existence d'une forme vulgaire *Iwanés* ou *Ewanés* est prouvée par la transcription Εβανέσης, dans la Διήγησις (cf. GELZER, *Die Anfänge der armenischen Kirche*, Vienne, 1895) et par la forme géorgienne *Iwané* (J. MARQUART). — 2. La liste des évêques arméniens qui est donnée ci-après a été si maladroitement transcrite par les copistes qu'un certain nombre de noms de sièges épiscopaux sont difficiles à identifier. J'ai eu recours à l'obligeance et à l'érudition de M. J. MARQUART, qui a bien voulu me communiquer les notes qui accompagnent cette liste. — 3. Ces numéros d'ordre n'existent pas dans le ms. — 4. Forme qui ne se prête à aucune identification plausible. — 5. On pourrait songer à restituer *Aramonk'*, village où fut transféré le catholicat (en Kotaik') lors de la scission, à la fin du vi^e siècle; mais cet endroit n'est cité nulle part comme évêché particulier. — 6. Isaac. — 7. Lire : ܐܝܫܫܐܢܐ. — 8. Ces mots sont omis dans le ms. Ainsi d'après la vers. ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ ܐܘܪܫܠܝܡܐ; ܐܝܫܫܐܢܐ; paraît être un hypocoristique en *oy*. — 9. Sans doute à lire : ܐܝܫܫܐܢܐ. — 10. Ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ; peut-être à restituer ܐܝܫܫܐܢܐܐܘܪܫܠܝܡܐ, *Mardpétounis*, patronymique de *Mardpet*. Le siège du diocèse du *Mardpetakan* était à Nakhčavan. — 11. Ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ. — 12. Ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ; Ms. : *Kārtqatts*; à lire, très probablement, ܐܝܫܫܐܢܐ *Beznounis*; *Bznounik'*, évêché souvent nommé dans les listes arméniennes. — 13. *Archarounik'*; la vraie forme serait : ܐܝܫܫܐܢܐܐܘܪܫܠܝܡܐ. — 14. Ce Grégoire, le philosophe, est expressément mentionné par Étienne Asolik (*op. cit.*, p. 103, trad. Dulaurier, p. 131). — 15. *Archarounik'*; ܐܝܫܫܐܢܐ; comme dans le nom précédent l'*alaf* est tombé. — 16. Les noms paraissent impossibles à identifier. — 17. Les numéros 10 et 11 sont omis dans la version arabe. — 18. *Amatounik'*, ܐܝܫܫܐܢܐ. — 19. *Rštounik'* ou *Erēštounik'*, ܐܝܫܫܐܢܐ. — 20. *Artsrounik'*, ܐܝܫܫܐܢܐ. — 21. Lire : ܐܝܫܫܐܢܐ. — 22. *Khorkhorounik'*; ܐܝܫܫܐܢܐ. — 23. Ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ. — 24. Ms. *Gwlwn*. Ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ, forme exacte. — 25. *Gnounik'*; ܐܝܫܫܐܢܐ. — 26. ܐܝܫܫܐܢܐ; *Rotak* (gén. : *Rotakay*, ou plus usuellement au plur. : *Rotakk'*, *Rotokk'*, *Rotikk'* (gén. : *Rotkac'*). — 27. Ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ. — 28. Lire : ܐܝܫܫܐܢܐ. — 29. Ms. : *Panws*, pour : ܐܝܫܫܐܢܐ []. — 30. : Ms. : *Marina*; ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ; on pourrait conjecturer la restitution : ܐܝܫܫܐܢܐ (ou ܐܝܫܫܐܢܐ *Harḥa*?) désignant l'év. de *Hark'* (génit. *Hark'ay*). — 31. Ms. *Karzwn*; ar. : ܐܝܫܫܐܢܐ, très probablement une corruption de ܐܝܫܫܐܢܐ. — 32. ܐܝܫܫܐܢܐ doit être pris dans le sens collectif; un docteur (*wardapet*) d'Arménie figure dans d'autres listes. — 33. Ms. *Swpfri*. Peut-être ܐܝܫܫܐܢܐ, pour ܐܝܫܫܐܢܐ (?).

drite⁴ de Mak'enis²; — (26) Raphaël, archimandrite³; — (27) Siméon⁴ (?), docteur; — (28) Iwanès⁵, chorévêque; — (29) Grigor, de Taraun; — (30) Sahak, chorévêque de MATNIS⁶; — (31) Sargis, évêque [460] des Sanasnayè⁷;

« avec les autres prêtres et moines assemblés dans le synode, dont il n'est pas nécessaire d'écrire les noms, et aussi (avec) notre frère le noble, glorieux, sage, Haiyan⁸ (?), fils de 'Abou Ḥakîm⁹.

« Le libelle de la foi que vous nous avez écrit ayant été examiné, fut trouvé exact, et il n'y avait dedans rien de contraire aux saints Apôtres ou aux Pères orthodoxes. Nous avons donc accepté et admis la foi contenue dans le libelle que vous nous avez donné. Or, vous nous avez demandé que nous vous donnions, nous aussi, notre confession par écrit. Et comme cela était juste, nous vous avons écrit celle qui est consignée ci-dessous :

« Nous croyons au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint : nature unique de la divinité, trois hypostases et trois personnes. Le principe et la cause du Fils et de l'Esprit-Saint est le Père : du Fils par génération, du Saint-Esprit par procession. Mais, parce qu'il n'y a qu'une seule nature de la divinité, il ne faut pas dire que la Trinité sainte n'est qu'une hypostase ou une personne. Et, parce qu'il y a trois hypostases parfaites de la divinité, il ne faut pas dire qu'il y a trois natures, qui seraient étrangères l'une à l'autre, mais une seule nature, une seule puissance, une seule volonté, une seule opération naturelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Nous croyons que le Verbe-Dieu, Fils unique du Père, est descendu et a séjourné dans le chaste sein de la sainte Vierge Marie; que d'elle, il s'est fait homme parfait, c'est-à-dire a pris définitivement de notre race un corps, une âme et une intelligence, sans changer en rien de ce qu'il était; de sorte qu'il pourrait dire¹⁰ : « Je suis et je n'ai pas changé », et il s'est uni indissolublement et invariablement. Et parce qu'il est le Verbe-Dieu, c'est-à-dire de son Père, il a pu être conçu dans le sein de la Vierge et naître sans briser le sceau de sa virginité; et à cause de cela, elle est, et elle doit être appelée « Mère de Dieu »; puisque celui qui est né d'elle est vraiment Dieu, qui s'est uni

1. Dans la vers. ar. : « évêque du couvent de ». Ce Salomon est mentionné comme abbé du couvent par Étienne Orbelian, *Hist. de la Siounie*, trad. Brosset, p. 81. — 2. *Mak'énik* ou *Mak'énoc'ac'*. — 3. Ar. : ܡܚܘܢܐ, « évêque du couvent ». — 4. Ms. : *Smn*; ar. : ܫܡܢܐ. — 5. Ms. *Nwnis*; corriger : ܡܚܘܢܐ (?). — 6. On trouve dans les listes un évêque de *Mehenounik'* (OUKHTANÈS, II, 30); on pourrait aussi songer à un chorévêque de l'*Amatounik'*. — 7. Ar. : ܫܢܫܢܐ. Comp. ci-dessus, p. 492, n. 6. — 8. L'arabe a compris le mot ܫܢܫܢܐ comme une épithète, dans le sens de « miséricordieux »; je crois que ce mot cache plutôt un nom propre qui paraît requis par la texture de la phrase. Il s'agit probablement du personnage mentionné plus haut, p. 492, l. 31 : ܫܢܫܢܐ ܫܢܫܢܐ. Voici le texte arabe : ܫܢܫܢܐ ܫܢܫܢܐ ܫܢܫܢܐ ܫܢܫܢܐ. — 9. Remarquer que les formes des noms conservées dans cette liste sont encore plus anciennes que celles de la Διήγησις, qui est de la fin du VII^e siècle (J. MARQUART). — 10. Cf. MALACH., III, 6.

hypostatiquement à la chair et s'est fait homme ; un seul et même est à la fois divinement et humainement un seul Fils, un seul Seigneur, une seule hypostase, un seul Christ, une seule nature du Verbe-Dieu incarnée.

« Nous confessons que le même Verbe-Dieu fait les prodiges, comme Dieu, et subit les vicissitudes humaines, comme homme ; car le même est Dieu parfait et homme parfait. Le Verbe-Dieu incarné a supporté toutes les choses humaines, comme nous, à l'exception du péché. Il fit des prodiges divinement : et il grandit comme nous en stature corporellement. Il est parfait dans sa divinité : et il est celui qui parfait toutes les créatures, en tant que Dieu ; et il a eu faim et soif humainement : lui qui rassasie tous ceux [qui ont faim]¹ et soif. Il se fatigua de la marche de la route, il dormit, comme homme, tandis que sa divinité ne se fatigue et ne sommeille pas : lui qui garde Israël d'un œil vigilant². Il a souffert et il mourut véritablement dans une chair passible, lui qui était par sa nature au-dessus des passions, en tant que Dieu. Il ressuscita le troisième jour, dans le corps né de la Vierge, pour l'impassibilité et l'immortalité. Il monta au ciel et il siège à la droite de son Père ; et il doit venir, dans [461] son corps, juger les vivants et les morts : lui dont le règne n'aura pas de fin.

« Telle est la foi que nous avons reçue des Apôtres et des Pères, conforme à l'enseignement des trois synodes : celui de Nicée, celui de Constantinople et celui d'Éphèse. »

Anathèmes qui furent établis dans ce Synode. — I. Si quelqu'un ne confesse pas que la Trinité sainte et consubstantielle est une seule nature et une seule divinité, trois hypostases et trois personnes adorables, égales et parfaites : Qu'il soit anathème !

II. Si quelqu'un ne confesse pas que le Verbe-Dieu qui s'est véritablement fait homme de la Vierge sainte, s'est uni un corps créé et déterminé, c'est-à-dire, pour parler distinctement, un corps, une âme, et un esprit ; mais dit que le Christ est apparu en fiction ou en apparence et non en réalité : Qu'il soit anathème !

III. Si quelqu'un dit que ce n'est pas de notre chair mortelle, pécheresse et corruptible, que le Verbe s'est uni (un corps) ; mais de la chair qu'avait Adam avant son péché et qui était, par la grâce, immortelle, impeccable, incorruptible : Qu'il soit anathème !

IV. Si quelqu'un ne dit pas que cette unique nature de la divinité et de l'humanité, c'est-à-dire du Christ qui est formé de la divinité et de l'humanité, est unie dans une union sublime et ineffable, sans mélange, [sans]³ partition de dualité, sans confusion : Qu'il soit anathème !

V. Si quelqu'un ne confesse pas que l'unique Christ est à la fois Dieu et homme ; mais le divise, et dit qu'autre est Dieu et autre l'homme : Qu'il soit anathème !

VI. Que quiconque dit que le corps du Christ fut corruptible, et non pas glorieux, ni parfait dès l'union ; mais dit que, depuis la conception jusqu'à la résurrection, il

1. Suppléer : *حبيب*. — 2. Cf. *Ps.* cxx, 4. — 3. Lire : *٥١٥*.

fut corruptible, non glorieux, non parfait, dans un autre sens que celui employé par les Prophètes, les Apôtres, les Pères et les Docteurs¹, et que, depuis la résurrection, il est incorruptible, glorieux et parfait : soit anathème !

VII. Que quiconque ne confesse pas que le corps réel du Christ est passible et mortel par nature, tandis qu'il est impassible et immortel en tant que Dieu ; mais dit qu'il est passible et mortel dans la nature divine², ou impassible et immortel dans la nature humaine : soit anathème !

VIII. Que quiconque ne confesse pas que le Christ a subi dans le corps humain toutes les passions humaines, à l'exception du péché, mais dit que la divinité a été sujette aux passions ; ou prétend que son corps n'a pas participé aux passions humaines, mais dit qu'un corps corruptible les a subies : soit anathème !

IX. Que quiconque ne confesse pas que le Christ a subi les passions incorruptiblement ; ou appelle les passions « corruption », autrement que dans le sens employé par les Prophètes, les Apôtres et les Pères orthodoxes : soit anathème !

X. Nous anathématisons toutes les hérésies et leurs auteurs, un tel et un tel³. Nous recevons les Saints Pères.

Pour la confirmation, le maintien, la conservation de l'union faite entre nous et vous⁴, nous avons écrit (cette définition) et nous vous (l') avons donnée, ô nos frères nommés plus haut, représentant toute la Syrie, nous évêques, chorévêques, prêtres, plus haut désignés, représentant toute l'Arménie, devant le Dieu vivant et vivificateur de l'univers, et (devant) ses saints anges. Qu'il soit lui-même le sceau et le cachet confirmatif de la foi, c'est-à-dire de l'union entre nous et vous jusqu'à la fin du monde.

Et nous aussi, pour la certitude⁵ des choses qui ont été faites, nous avons signé et scellé de notre sceau, en confirmation. — *Fin.*

NOTE MARGINALE : *Aussi Jean le Stylite, de Litarba⁶, termine ici le livre qu'il fit sur⁷ les temps ; livre que nous avons aussi résumé, dans le présent ouvrage, jusqu'ici.*

[462] CHAPITRE [XXI]. — *Sur l'époque de la mort de Léon, empereur des Romains, et de Hišam, roi des Ṭaiyayē. Mort d'Iwannis, catholicos des Arméniens, d'Athanasius, patriarche d'Antioche, et d'Alexandre d'Alexandrie. Sur un certain Běštr, aventurier*.*

En l'an 1038, il y eut en Égypte une révolte contre les Ṭaiyayē ; quelques

*NOTE MARGINALE : *On parle encore dans ce chapitre du commencement de l'invasion des Turcs ; et aussi des 'adbē, c'est-à-dire des sorts, pour l'élection du patriarche, qui commencèrent alors à être en usage dans notre Église des Orthodoxes.*

1. Il y a dans cette rédaction une équivoque intentionnelle, cf. ci-dessus, p. 495, n. 8. — 2. Lire : ܠܘܟܠܘܢ. — 3. Il y avait sans doute ici une liste des hérétiques. — 4. Lire : ܠܘܟܠܘܢ. — 5. Lire : ܠܘܟܠܘܢ. — 6. Ms. : de *Yatreb.* ; cf. p. 357, n. 1. — 7. ܠܘܟܠܘܢ.

(Égyptiens) résistèrent à l'autorité¹. Un grand nombre de gens du peuple des T̄aiyayê se coalisèrent contre eux et tuèrent la plupart des Égyptiens. Ceux qui échappèrent au massacre² s'emparèrent des navires et s'enfuirent par mer.

En l'an 1039, Maslama envahit de nouveau le pays des Turcs avec une nombreuse armée. Il y eut un combat de 40 jours. Quand les T̄aiyayê virent qu'ils ne pouvaient vaincre les Turcs, ils abandonnèrent leurs bagages et s'enfuirent.

A cette époque les Turcs commencèrent à émigrer. — En l'an 1042, les Turcs envahirent le territoire des T̄aiyayê; ils s'emparèrent de villes et de villages nombreux dans la province d'Adhorbigan. L'émir Maslama marcha contre eux avec une armée nombreuse. Des deux côtés, des milliers et des myriades (d'hommes) furent tués. Les Turcs furent empêchés de monter contre d'autres villes du territoire des T̄aiyayê. Ils occupèrent celles qu'ils avaient prises et s'y établirent. Les T̄aiyayê firent la paix avec les Turcs³.

Les T̄aiyayê montèrent eux-mêmes et envahirent les pays des Romains, avec Mo'avîa, fils du roi. Ils se dirigèrent vers la ville de Gangres, dont les habitants s'enfuirent devant l'armée des T̄aiyayê. Ceux-ci renversèrent ses murs et la dévastèrent entièrement. Puis, ils allèrent mettre le siège contre la ville de Nicée. Ils l'attaquèrent pendant 40 jours, et démolirent son mur. Les Romains [463] s'enfuirent sur des barques, et les T̄aiyayê s'emparèrent de la ville et la dévastèrent⁴.

Cette même année parut un décret⁵ de Hišam, roi des T̄aiyayê, et tous les prisonniers romains qui se trouvaient entre les mains des T̄aiyayê furent massacrés⁶. Il fit cela parce qu'il avait entendu dire que Léon avait tué les prisonniers T̄aiyayê; ce qui n'était pas vrai. — Quand Eustathius⁷ et ses compagnons rendirent témoignage à Harran, on agita la question (de savoir) s'ils devaient être reconnus comme martyrs ou non.

L'empereur Léon prit la fille de Khāgan, roi des Khazares, pour femme de son fils Constantinus. — Quand on l'amena, ils commencèrent par la faire baptiser⁸; ensuite Léon plaça la couronne sur la tête de son fils et le proclama empereur. Germanicus, leur patriarche, le couronna⁹.

La même année, Mo'avîa, fils de Hišam, pénétra de nouveau dans le Beit Roumayê. Il s'empara d'une place forte de Cappadoce appelée Karsianon¹⁰.

1. Ou : « au prince, au sultan. ». — 2. ἄδω. — 3. Sur les expéditions de Maslama contre les Turcs, cf. THEOPH., ad ann. 721, 723, et *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § LVI; Ps.-DENYS, ad ann. 1042, 1043. Le peuple appelé ici les Turcs est celui des Khazares. — 4. Le récit est différent dans Théophanes, ad ann. 718. — 5. ἀπόφασις. — 6. THEOPH., ad ann. 732. — 7. Un des captifs, fils du patrice Marinus, cf. THEOPH., ad ann. 730, 732. — 8. Elle fut appelée Irène. THEOPH., ad ann. 724. — 9. Constantin fut proclamé *Auguste* un an après sa naissance, en 719. A l'époque de son mariage, Germanus avait été dépouillé de l'épiscopat à cause de sa résistance aux décrets iconoclastes de Léon. — 10. Τὸ Χαρσιανὸν κάστρον (THEOPH., ad ann. 722).

En l'an 1053 des Grecs¹, Léon mourut après avoir régné 24 ans. Son fils Constantinus² lui succéda.

Bientôt après, Artabas³, beau-frère de l'empereur, se révolta contre lui. Il entra à Constantinople et occupa le palais. Constantinus resta en dehors de la ville, et s'enfuit de son voisinage⁴; il chercha refuge chez les Anatoliques⁵, qui lui promirent de l'aider. Il vint avec eux à Amorium, ville de Phrygie, et y passa l'hiver. Artabas réunit une armée et vint vers lui. Quand ils engagèrent la bataille, Artabas fut vaincu et prit la fuite, et ceux qui s'étaient attachés à lui retournèrent à l'empereur⁶.

En l'an 1056, mourut Hišam, roi des Ṭaiyayê, après avoir régné 19 ans.

Alors régna Walid, fils de Yézid⁷. Il maltraita les gens de la maison de Hišam, et pillà leurs biens. Il fit dominer sur son empire 'Abbas, fils du roi Walid. Celui-ci s'étant jeté sur l'or de l'empire, qui était comme la mer, fut pris du désir de s'emparer de l'empire; il s'attacha les grands des Ṭaiyayê en couvrant Walid d'odieuses calomnies. Le roi avait confiance en lui, comme en soi-même. Tandis que Walid était dans le désert, 'Abbas entreprit de régner; mais les Ṭaiyayê n'acceptèrent pas cela, parce que 'Abbas était le fils d'une concubine; ils méprisaient Walid parce qu'il buvait du vin et faisait le mal. C'est pourquoi ils firent régner Yézid, [464] son frère⁸, à Damas. Dès que celui-ci commença à régner, il envoya une armée combattre contre son frère dans le désert⁹. Ils atteignirent celui-ci, sans qu'il s'en aperçût; ils lui coupèrent la tête, la fixèrent au bout d'une lance, et la rapportèrent à Damas, où ils la suspendirent avec une outre de vin.

Ensuite, plusieurs se mirent à convoiter la royauté, parmi les descendants de leurs rois; ils se livrèrent de violents combats et de nombreuses attaques, chacun d'eux entraînant avec lui une armée de gens qui s'attachaient à lui. Dans la région occidentale était Yézid, qui fut le principe du mal; un autre était Sakasi¹⁰; un autre, Soleiman, fils de Hišam. A Djézireh se maintenait Bestâm¹¹, à la secte duquel appartenait Bihsaya¹² (?); à Mossoul (était) Sa'id, fils de

1. Ms. : 1023; lire : ١٠٥٣ (BH), au lieu de ١٠٢٣. — 2. Constantin V Copronyme. — 3. Notre ms. écrit partout *Artakas*, par confusion entre les lettres ʾ et ʿ. — 4. *Sic* ms. et BH. L'auteur a considéré ١٠٥٣ = ὀψικίον, comme un nom commun, et semble l'avoir pris dans le sens de *obsequium*, *comitatus*, qu'il a, en effet, dans la basse grécité; mais, en réalité, le texte qu'il avait sous les yeux parlait du thème d'Ὀψικίων (cf. THEOPH., ad ann. 753). — 5. τὸ θέμα τῶν Ἀνατολικῶν (*ibid.*). — 6. L'ordre des faits est bouleversé dans ce récit; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIV, § v-x. Voir aussi Ps.-DENYS, ann. 1045. — 7. Walid II, fils de Yézid II. — 8. Yézid III, en réalité, son cousin, fils de Walid, fils de 'Abd el-Malik. Voir le tableau généalogique, p. 539. — 9. « Erat autem tum temporis Walid Baharæ in Tebrahita prope Damascum » (*Hist. sarac.*, p. 101). — 10. Ar. : ١٠٥٣; Ps.-DENYS, ad ann. 1058 ١٠٥٣; lire : *Sakasaki*(?); cf. WEIL, *Gesch. d. Chal.*, I, 507. — 11. BH : ١٠٥٣. — 12. Vers. ar. : ١٠٥٣. Le passage paraît corrompu; aussi a-t-il été omis par Bar Hebræus,

Bahdil¹, chef d'une autre secte qu'on appelle les Mourgayê². Dans la région des Perses, 'Abdallah, fils du roi 'Omar, occupait Wasit³; Marwan (régnait) en Arménie, Bar Sarig⁴ dans le Khorasan, et Abou Hodsail⁵ en Afrique.

Pendant qu'une telle confusion régnait parmi les T̄aiyayê, leurs affaires marchaient aussi confusément. En tous pays, l'ordre des choses était perverti.

Quand Yézid eut régné cinq mois, il lui survint des tumeurs à la tête et il mourut.

Après lui régna son frère Ibrahim, homme d'un commerce agréable, bon par nature, et qui est loué pour ses nombreuses qualités. Il mourut après quelques jours. — *Ce chapitre sur les rois est aussi fini.*

[462] En l'an 1048, se trouva un homme de Pergame d'Asie, appelé Bêser⁶, qui était romain d'origine, mais qui s'était fait musulman.

Il se rendit à Ḥarran, près d'un romain⁷, et lui fit connaître la ruse qu'il était prêt à employer; il lui dit d'aller l'accuser et le dénoncer près de Soleiman, comme étant sans doute Tiberius, fils de Constantinus, empereur des Romains, qu'on croyait déjà mort. Soleiman, ayant appris cela, y ajouta foi et pensa qu'une grande chose était tombée entre ses mains; il jura à ce romain, nommé Theophantus, qu'il lui donnerait une bonne récompense s'il livrait ce faux Tiberius entre ses mains. Quand il eut été livré, le faux Tiberius commença par nier

[462] Une année après l'union entre les Arméniens et les Syriens, mourut Iwannis, catholicos des Arméniens, en l'an 1038.

La même année mourut Alexandre, patriarche d'Alexandrie. Qozma lui succéda⁸; celui-ci resta peu de temps et quitta ce monde.

En l'an 1039⁹ mourut Deuḥa, catholicos¹⁰ de Tagrit.

La même année mourut Mar Athanasius, patriarche d'Antioche.

Alors les évêques se donnèrent pour patriarche Iwannis, du monastère d'Eusebona¹¹, qui était évêque de Ḥarran¹². Athanasius de Maipherqaṭ fut présent avec les autres évêques à l'élection¹³ du patriarche.

1. Sic ms. et vers. ar.; cf. WEIL, *Gesch. der Chaliphen*, I, 687. BH : ٧٠٠٠ ١٠. — 2. Vers. ar. ٧٠٠٠ (ar. مرجية); secte qui enseigne que la foi seule et la confiance en Dieu suffisent pour sauver, sans la pratique des œuvres. — 3. ٧٠٠٠. — 4. Sic. ms. et vers. ar.; BH : ٧٠٠٠. — 5. Vers. ar. et BH : ٧٠٠٠ ١٠; ms. : *Douhail*.

6. THEOPH., ad ann. 729; cet auteur parle (ad ann. 715, 733) d'un imposteur nommé βησέρ, qui, d'après notre texte, serait le même personnage. — 7. Ou : « d'un soldat »; BH : ٧٠٠٠ ١٠.

8. Lire : ٧٠٠٠; cf. *Hist. sarac.*, p. 100; EUTYCH., *Annales (P. Gr., t. CXI, col. 1022)*. — 9. Sic BH et version arabe; ms. : 1031. — 10. Sic ms.; BH : *maphrian métrop.* — 11. Sic ms., et vers. ar.; BH : *de Zouqntn*. — 12. Ms. et vers. ar. : ḤWRN; Élie de Nisibe (apud BH, *Chr. eccl.*, I, 305, n. 2) dit expressément de ٧٠٠٠, Ḥarran. — 13. ٧٠٠٠.

qu'il fût (Tiberius), usant ainsi d'astuce pour accomplir plus facilement son affaire; à la fin, il dit à grand'peine : « Je le suis. » — Soleiman écrivit à son père Hisam, au sujet de ce Tiber[ius]. Hisam, en apprenant la chose, voulut faire grandir son fils aux yeux des Taiyayê, attendu que le fils de l'empereur des Romains se trouvait entre ses mains. Il prescrivit de revêtir (l'imposteur) de vêtements royaux [463] et de le faire descendre près de lui. Le faux Tiberius fit croire qu'il était chrétien. Lorsqu'il entra à Édesse, il eut l'audace de pénétrer dans le sanctuaire et de prendre la communion de ses mains sur la table de vie, selon la coutume de l'empereur des Romains. Il passa par d'autres villes, et, étant revenu en Mésopotamie, il envoya des ambassadeurs dans le Beit Roumayê, et troubla les Romains, au point que Léon lui-même fut pris de terreur. Ceux qui l'avaient fréquenté, disaient qu'il était païen, qu'il appelait les Juifs pour lui faire des incantations et le chef des Harraniens pour lui prédire, par le foie, comment se terminerait son affaire.

En l'an 1040, il y eut un grand tremblement de terre, à l'aurore du dimanche, au mois de tésrin II (nov.)¹. — Il y eut la peste bubonique².

En l'an 1050, il y eut un tremblement de terre à Constantinople; la plus grande partie de la ville s'écroula³.

La même année, au mois d'adar (mars), il y eut une pluie telle qu'on crut que les cataractes du ciel furent ouvertes toute

On commença (alors) à employer dans notre Église les 'abbè, c'est-à-dire les sorts. Quand les évêques furent réunis pour établir un patriarche, il y eut beaucoup de dissentiment entre eux. A la fin, ils convinrent de choisir trois (candidats) et de leur appliquer les 'abbè, c'est-à-dire les sorts. Comme Athanasius de Maipherqa, appelé Sandalaya, était un homme âgé dont on avait bonne opinion, tous les évêques lui confièrent la direction de cette affaire. Quand Athanasius eut écrit les noms de trois personnes qui avaient été choisies par tous les évêques, il les plaça sur [463] l'autel. Or, il n'écrivit pas trois noms, comme le supposaient les évêques, mais il écrivit le seul nom d'Iwannis, sur les trois bulletins. Les évêques qui se fiaient à lui, ne se préoccupèrent point de vérifier la chose; ils consentirent à ce que les bulletins fussent placés sur la table sainte, et à ce qu'un homme tout à fait ignorant de l'affaire vînt tirer l'un de ces bulletins : tous devaient accepter celui dont le nom sortirait. On fit ainsi, et le nom d'Iwannis étant sorti, tous les évêques l'acceptèrent. Mais Athanasius lui-même, qui connaissait la ruse, dit : « Moi, je ne consens pas : c'est peut-être un hasard. » Il replaça les bulletins sur l'autel et fit venir un autre homme qui tira le même bulletin. Et cela par trois fois. Alors chacun dit : « C'est le doigt de Dieu. » — Le patriarche Denys dit : « Ce ne fut pas par le fait de Sandalaya, mais par la providence divine, que

1. Ps.-DENYS, ad ann. 1053. — 2. THEOPH., ad ann. 725. — 3. THEOPH., ad ann. 732; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § LXII.

une nuit et un jour. Les eaux s'accumulèrent à Édesse; les murs subirent des brèches et les portes orientales furent ouvertes par la grande impétuosité de l'inondation¹. Encore un peu, et toute la ville périssait!

le même bulletin sortit trois fois; car Dieu ne permet pas que les fraudes réussissent, surtout dans des choses comme ces divins mystères; puisqu'un oiseau même ne tombe pas dans le piège sans sa permission². »

CHAPITRE [XXII]. — *Sur l'époque du règne de Constantin, fils de Léon, à laquelle l'empire des Arabes fut divisé; à laquelle un patriarche fut établi pour les Chalcédoniens de Syrie, par ordre du roi des Tayyayé, et à laquelle les évêques orthodoxes étaient en lutte avec le patriarche.*

Tandis que ceux qui convoitaient l'empire des Arabes étaient nombreux, Yézid mourut et aussi son frère Ibrahim. Marwan sortit du pays d'Arménie et rencontra Soleiman sur les rives de l'Euphrate³; celui-ci perdit douze mille hommes de ceux qu'on appelait *zabounayé*⁴. Soleiman s'enfuit à Reçapha, et Marwan vint à Damas, où il commença à régner. Il enleva les trésors royaux et celui qui est appelé⁵ *doubâra*⁶ (?), qui formait environ la charge de trois mille chameaux, et il vint à Harran⁷. Les Occidentaux commencèrent à se plaindre de lui, parce qu'il ne résidait pas chez eux.

Marwan se préoccupait d'amasser de l'or, et il fit peser son joug sur les gens [465] du pays. Ses troupes infligèrent beaucoup de maux aux hommes : coups, pillages, outrages aux femmes en présence de leurs maris.

Marwan attaqua Émèse, et, après l'avoir assiégée pendant quatre mois, il s'en empara par suite de la famine. Il en détruisit le mur et en fit broyer les pierres avec le marteau. Il détruisit aussi le mur de Ba'albek⁸. Puis il descendit vers Athôr, qui est appelée Ninive, et vers la région de la Parthie qui est appelée Ispahan.

Alors, 'Abdallah, fils de 'Ali⁹, avec une nombreuse armée de gens du Khorasan, campa sur la rive du fleuve [du Zab, en Assyrie. Marwan arriva et se

1. THEOPH., ad ann. 732; Ps.-DENYS, ad. ann 1054.

2. МАТТ., x, 29, ЛУК., XII, 6.

3. Près de Qennésrin. Cf. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, I, p. 688. THEOPH., ad ann. 737. — 4. Cf. زينة miles prætorianus (FREYTAG, s. v.); voir surtout LANE sous le plur. زانية. La vers. arabe porte ici : *الاصم*. — 5. Peut-être : « c'est ce qu'on appelle », ou encore, avec une légère correction : « qui pèse » (?). — 6. La vers. ar. porte : *الاصم*. — 7. Cf. Ps.-DENYS, éd. Chabot, trad., p. 41. — 8. Cf. THEOPH., ad ann. 737; EL-MACIN, *Hist. saracen.*, p. 107; WEIL, *op. cit.*, I, 688, n. 1. — 9. 'Abdallah ibn 'Ali, oncle d'Abou'l-'Abbas, avait amené les troupes de Koufah.

en étaient réduits à vouloir travailler pour le pain de leur bouche : et personne ne les demandait !

Il y eut de fréquents tremblements de terre, même dans le désert des Ṭaiyayê¹. Des montagnes se rapprochèrent les unes des autres ; des villages [465] furent engloutis. Dans la région du Yémen les singes se jetèrent sur les hommes, les chassèrent de leurs tentes, et en dévorèrent plusieurs.

La même année, au mois de ḥaziran (juin), un signe apparut dans le ciel², sous l'aspect de trois colonnes ; il ressemblait à une flamme de feu. Au mois d'éloul (sept.), on revit le même signe. L'année suivante³, apparut dans le ciel, comme une demi-lune, dans la région septentrionale, et peu à peu, dans un temps assez long, elle passa dans la région méridionale, puis retourna dans celle du nord et descendit sous terre.

La même année, depuis le commencement d'adar (mars), jusqu'au milieu de nisan (avril), une sorte de poussière remplissait toute l'atmosphère d'obscurité⁴. Tout le jour, la poussière voltigeait en beaucoup d'endroits, et, vers les neuf heures, elle formait une opacité qui cachait les rayons du soleil.

Et au commencement de kanoun II (janv.) apparurent des bolides qui filaient dans les airs, de tous côtés, comme des étoiles, fréquemment et violemment, à l'instar d'une bataille. On vit aussi au milieu du ciel, pendant la

nommé Dionysius, à l'instigation d'Athanasius, mais d'autres le convoitaient, comme des chiens voraces. Parce qu'il était rempli de déplaisir⁵, David [465] de Dara, et Sargouna de Mardê n'y consentaient pas. David disait : « Je demande que Dionysius soit à Ḥarran ». Les gens du pays travaillèrent avec Sandalaya, mais les évêques ne cédèrent pas. Quand le patriarche discuta avec eux, ils ne trouvèrent rien à dire, et il reconnut que leur opposition venait de la jalousie. Il écrivit à Dionysius (de venir) pour être ordonné.

Or, Cyriacus du Ségestan prit avec lui un méchant docteur, Bar Saṭṭa de Rés'ayna, et ils composèrent un livre de mensonge qu'ils intitulèrent *Apocalypse d'Hénoch*. Ils y insérèrent des paroles qui signifiaient que Marwan régnerait, et son fils après lui. Le livre ayant été présenté à Marwan par un de ses devins, il le lut et s'en réjouit, comme un enfant. Il ordonna que Cyriacus en fit un commentaire : et celui-ci l'interpréta conformément aux désirs du roi. Dans sa joie, il commanda à Cyriacus de lui exposer ses affaires. Alors Cyriacus écrivit : « Je suis évêque du Ségestan, et comme tes ennemis occupent cette région, si tu le permets, je désire être dans ton voisinage, dans le Ṭour 'Abdîn, qui est dépourvu d'évêque ». C'est pourquoi le roi envoya dire au patriarche : « N'ordonne pas d'évêque pour le Ṭour 'Abdîn, avant que je ne te

1. Dans le désert de Saba (THEOPH., ad. ann. 734). — 2. THEOPH., loc. cit. — 3. THEOPH., ad ann. 735. — 4. *Ibid.*

5. Lire : |Δαοοο?, δυσκολία.

nuit, comme une grande colonne de feu. Et, à partir du jour où ces bolides commencèrent à filer, on vit près de la voie lactée une étoile qui paraissait aussi grande que la lune; elle demeura quatre jours.

Tout le monde disait que ces signes indiquaient la guerre, l'effusion du sang, les fléaux et les châtements.

Et alors commencèrent les calamités. D'abord [466] la peste bubonique sévit partout¹, et dans le Djézireh plus qu'ailleurs : 4 [cent] mille² personnes y moururent. En Occident (il y eut des morts) innombrables. A Boçra, pendant tout un mois, vingt mille hommes mouraient chaque jour³.

Après cela la famine s'aggrava⁴. Des villages furent ravagés et demeurèrent déserts. Des possesseurs de récoltes [ramassaient] le fumier des animaux [et le dévoraient]; ils broyaient [le marc des raisins], le gland, les écorces, et en faisaient [du pain]⁵. Ils mangeaient la peau des chèvres et des brebis. Et bien que le fléau fût si violent, les hommes ne faisaient point pénitence : de sorte que la calamité se multiplia.

Alors, Marwan, roi des Tāiyayê, qui ne croyait pas même à l'existence de Dieu, fit lui-même pénitence, et écrivit

le commande ». Quand cette porte fut ouverte aux loups : parfois Cyriacus demandait le Tour 'Abdîn, parfois Abai d'Arzôn, parfois Gabriel, parfois tel ou tel autre.

Les évêques orientaux mettaient le feu⁶ [466] à la paille (?) et (favorisaient) le schisme de l'Église : parce qu'ils avaient peur d'être anathématisés par le patriarche, n'ayant pas été institués légitimement, attendu que la règle ecclésiastique défend d'ordonner un évêque en quelque lieu sans l'assentiment du métropolitain de la province, et pour cela le patriarche les blâmait d'avoir été établis sans que Paulus, leur métropolitain, en eût connaissance⁷.

Cyriacus, toujours désireux d'obtenir⁸ un autre siège, et les Matthéens⁹ suscitaient des difficultés au patriarche, comme s'il les avait lui-même ordonnés. Lorsqu'ils furent examinés dans le synode réuni à Mériba de Rés'ayna, les témoins des Matthéens furent condamnés, avec Bacchus de Ninive, qui avait ordonné les (évêques) sans l'assentiment du métropolitain, et avec Stephanus, qui avait été établi par la contrainte de l'autorité. Ils se mirent d'accord avec le patriarche Iwannis, Athanasius de Maipherqaṭ, David de

1. THEOPH., ad ann. 738 : cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIV, § XIII. — 2. Le ms. (et aussi l'arabe) porte 4 mille, chiffre manifestement inférieur à celui que l'auteur a voulu exprimer. — 3. C'est là ce que dit le texte, d'ailleurs peu correct en ce passage. — 4. Cf. THEOPH., ad ann. 735. — 5. Passage mutilé dans le ms. Traduction à peu près certaine d'après les restes du texte syr. et la vers. ar.

6. Lire : ... (??); l'ar. a lu ... (au lieu de ...) et traduit : ... — 7. Le texte de ce passage est altéré. L'arabe porte : ... — 8. Littér. : « de sauter sur ». — 9. Les moines du couvent de Mar Mattai.

une lettre à tout l'empire des Ṭaiyayê pour qu'on fit pénitence.

Au milieu de ces choses, il y eut à Damas un tremblement de terre.¹ qui dura des jours et qui la secoua comme la feuille des arbres. Il y avait à Beit Qoubayê² (?), une forteresse qui avait été bâtie par Ḥadjdjadj, fils de Yousef, et pour laquelle il avait fait de grandes dépenses. Elle fut renversée de fond en comble et plus de 80 personnes y furent suffoquées; dans la ville même, beaucoup périrent. Dans la Ghauṭah et à Dâreiya³ plusieurs myriades de gens périrent. Boçra, Nawa⁴, Der'at, Ba'albek furent totalement englouties. Les sources d'eau qui se trouvaient dans cette dernière (ville) furent changées en sang; après la pénitence de ses habitants et de fréquentes rogations, les eaux revinrent à leur état naturel.

Il y eut aussi dans la mer une tempête extraordinaire, telle que ses vagues s'élevaient jusqu'au ciel: ses flots bouillonnaient comme un chaudron bouillonne sous l'action d'une flamme de feu, avec des bruits terribles et épouvantables. Aussi, elle déborda et sortit de ses limites, détruisant beaucoup de villes et de villages sur ses bords.

Dans la région de Balqa⁵, c'est-à-dire de Mo'ab, il y avait une forteresse située sur le rivage de la mer, dans laquelle habitaient des Ṭaiyayê yéménites:

Dara, Timotheus d'Édesse, et les autres orientaux et occidentaux, qui étaient au nombre de trente.

Cyriacus du Ségestan abandonna l'affaire momentanément, par crainte de l'autorité; car le patriarche avait ouvertement anathématisé Cyriacus, ceux qui communiquaient avec lui, et les nombreux habitants du pays [qui] l'avaient accepté⁶. Après qu'il eut été battu çà et là, le tyran⁷ qui le protégeait mourut. Alors, il chercha un refuge près d'Athanasius de Maipherqaṭ dont il était auparavant l'ennemi.

Severus d'Amid, du monastère de Zouqnîn, ayant vieilli, [467] son corps et la lumière de ses yeux s'étaient affaiblis. Quelques évêques disaient qu'il devait se retirer dans le silence, dans son monastère; d'autres disaient: « Cela ne doit pas être ». Alors, Abai d'Arzôn, dont s'étaient séparés les gens de son diocèse, donna un présent au fils de Marwan⁸ et présenta en même temps un libelle au patriarche pour qu'il lui concédât le Ṭour 'Abdîn. Ceux de Qartamîn firent astucieusement des instances auprès d'Abai, pour qu'il prenne Amid. Le patriarche lui donna Amid, et le Ṭour 'Abdîn resta (sans être confié) ni à Gabriel de Qartamîn, ni à Cyriacus. Dionysius, en voyant ces choses, quitta et s'en alla sans être ordonné.

Quelque temps auparavant, le pa-

1. Cf. ТНЕОРН., ad ann. 741. — 2. La version arabe omet ces deux mots. — 3. Ar. : بیت قوبایة. Je crois que le premier nom doit être lu قوبایة = غوطة. — 4. Ar. : نوا, comme notre ms. Corriger نوا. — 5. Ar. : بلقا.

6. Lire : « وکان کثیراً من أهل البلاد یقبلونہ », ou, sans correction : « et un grand nombre de gens du pays l'acceptèrent ». — 7. Marwan. — 8. 'Abdallah.

quand les flots de la mer se heurtèrent contre elle, ils l'arrachèrent de ses fondements, et la projetèrent à trois milles.

Ce tremblement de terre détruisit la ville de Tibériade, à l'exception de la maison d'un homme nommé 'Isa. Il y renversa trente synagogues des Juifs, et de merveilleuses choses naturelles. Les thermes, édifice admirable, bâti par Salomon, fils de David, furent renversés et s'écroulèrent. Il s'y trouvait une source d'eau purgative; il y avait au-dessus de merveilleuses constructions, et, tout autour, des hôtelleries¹ à l'usage de ceux qui y venaient chercher la guérison; il s'y trouvait des cruches de terre rangées avec art, et sur chacune d'elles était écrit combien de fois elle actionnait le ventre de celui qui la buvait, et ainsi chacun choisissait une cruche selon la quantité qu'il désirait. Tous ces édifices ont disparu.

Près du mont Thabor, un village se déplaça de quatre milles, avec ses maisons et ses constructions, sans qu'une pierre ou un peu de pisé tombât de ses bâtisses; et pas un [467] homme n'y périt, ni aucun animal, pas même une poule.

La source d'eau qui était à côté de Jéricho s'éloigna de sa place de six milles.

A Mabboug, le tremblement survint au moment de l'oblation; les hommes et les bêtes furent tués, car les grandes églises furent renversées ainsi que les murs².

Le patriarche avait partagé en deux le siège d'Amid; il avait donné cinq districts à Isaïe d'Aspharîn. Severus gouvernait la ville et les autres districts. Pour ce motif, les gens d'Amid s'agitaient; ils disaient : « Nous n'admettons pas que notre région soit divisée; que ce soit Severus, ou Abai, ou un autre : nous n'en devons avoir qu'un ». On convint donc qu'il n'y aurait qu'un titulaire. Comme Isaïe était le disciple d'Athanasius, celui-ci se montra hostile au patriarche, et, à son instigation, d'autres évêques se séparèrent aussi avec lui du patriarche.

Tel fut le commencement des difficultés entre Sandalaya et le patriarche Iwannis. Au milieu de ces circonstances, le patriarche était très anxieux, ne sachant à qui céder : au roi, ou aux évêques, ou au peuple. Les afflictions et les tempêtes l'environnaient, non pas à propos de la foi, mais à cause de l'ambition du pouvoir. Athanasius qui était considéré comme le représentant de la religion dans l'Église, devint plus misérable que tous les autres, accumula les maux, s'ingénia à exciter le trouble et couvrit le patriarche d'outrages, d'injures et d'odieuses calomnies; et à ce moment, le patriarche s'opposait à Athanasius.

1. Le mot est corrompu. L'arabe paraît avoir lu |سكنات| et traduit سكنات « et les choses nécessaires ». Mais, d'après les lettres, il ne me semble pas douteux que le texte primitif était la transcription du grec πανδοχεία. — 2. Cf. Ps.-DENYS, ad ann. 1059 (trad., p. 42).

A Constantinople, les statues des empereurs tombèrent ainsi que la plupart des édifices. Il en fut de même à Nicée et dans les autres villes¹.

A cette époque, Const[antinus] chassa de l'église Germanus, leur patriarche, et fit ordonner Anasta[si]us².

A cette époque³, Marwan, roi des Taiyayé, ordonna aux Chalcédoniens de prendre pour patriarche Theophilactus Bar Qanbara⁴, de Harran, qui était l'orfèvre de Marwan. Il obtint de Marwan un édit et une armée pour persécuter les Maronites. Il vint au monastère de Maron et voulait les contraindre à accepter l'hérésie de Maximus et à ne pas dire : « Qui as été crucifié pour nous ». Les moines faiblirent devant les tourments, et firent la promesse d'y consentir le lendemain matin. Il avait avec lui un certain moine âgé qu'il aimait beaucoup. Ce moine, étant entré dans leur église, frappa de la main sur la table de vie en disant : « Autel impur, demain tu seras sanctifié ! » A l'instant même la colère de justice l'atteignit ; un démon s'empara de lui, et il s'affaissa. Après avoir été tourmenté toute la nuit, il mourut. Bar Qanbara fut très affligé et prit peur ; il voulut emporter le mort et s'en aller, mais les moines ne le lui permirent pas : car ils craignaient qu'il ne dise qu'eux-mêmes l'avaient tué. Alors il les laissa l'ensevelir et s'en alla sans avoir accompli son dessein.

Les Maronites restèrent comme ils sont encore aujourd'hui. Ils ordonnent un patriarche et des évêques de leur couvent. Ils sont séparés de Maximus, en ce qu'ils confessent une seule volonté dans le Christ et disent : « Qui as été crucifié pour nous » ; mais ils acceptent le synode de Chalcédoine.

Bar Qanbara vint à Mabboug, et entreprit la lutte avec les Maronites⁵ de cet endroit. Ils n'acceptèrent pas de dire deux volontés, et n'abolirent pas la formule : « Qui as été crucifié ». C'est pourquoi il les accusa près de Marwan, et leur fit infliger une amende de quatre mille dinars. Il se comporta parmi eux comme il s'était comporté à Alep. Enfin, le maronite Andreas arriva, et, avec la permission du roi, il bâtit une église pour les Maronites de Mabboug, et ils se séparèrent de Maximus, après que des choses honteuses, déplorables (?), et horribles avaient eu lieu parmi eux.

[468] CHAPITRE [XXIII] dans lequel se trouvent des lettres qui montrent ce qui arriva entre⁶ le patriarche Mar Iwannis, Athanasius Sandalaya et les autres évêques.

Athanasius Sandalaya, ayant rejeté toute crainte de Dieu, chercha un refuge

Exemplaire du Synodicon. — « A nos vénérables et saints frères, nos sympa-

1. THEOPH., ad ann. 732. — 2. Ce fut Léon III qui obligea Germanus à renoncer à l'épiscopat ; cf. THEOPH., ad ann. 721. — 3. THEOPH., ad ann. 736. — 4. C. à. d. : « fils du cordier ». — 5. Ms. et vers. arabe : « les Chalcédoniens », erreur évidente d'après le contexte. — 6. Lire : *سند*.

près de Marwan, roi des Ṭaiyayê, et accusa le patriarche (en disant :) « Il a recueilli à Tagrit et en Orient, 150 mille (pièces) d'argent; il reçoit des présents pour ordonner des évêques », avec d'autres choses outrageantes et injurieuses, d'impudicité ou de magie, qu'il serait honteux de raconter pour des bouffons, et à plus forte raison de pratiquer.

Le patriarche (de son côté) disait que Sandalaya avait pris une femme, sous l'habit d'une religieuse, et vivait impudiquement avec elle et avec d'autres. Le patriarche réunit aussi un synode à Ḥarran, et fit convoquer trois fois Athanasius, par David de Dara, et, comme il ne vint pas, on l'anathématisa. David, Sargouna de Mardê, et Gabriel l'anathématisèrent les premiers et anathématisèrent Cyriacus.

Les évêques qui faisaient schisme étaient ceux-ci : Athanasius Sandalaya de Maipherqaṭ, Bacchus de Ninive, Atha-[na]si[us] de Réš'ayna, Cyriacus, Isaïe et Jean. Tous les autres occidentaux et orientaux étaient avec le patriarche. Mais celui-ci supportait toute sorte de dangers, comme un homme courageux : il eut à subir l'emprisonnement, les coups, les déprédations. Il fut condamné à donner 14 mille dariques au roi tyran. Il ne se relâcha point dans la justice, et Sandalaya ne mit point non plus de frein à sa malice. Celui-ci partit avec Marwan en Orient, pour continuer d'accuser le patriarche. Le Seigneur l'en-

thiques collègues¹ : David de Dara, Jean de Callinice, Theomariqa de Ḥarran, Sargouna de Mardê, Timotheus d'Édesse, Stephanus de Circesium, Severus de Mélitène, Athanasius (d'Amid), Theodotus (d'Arzôn), Stephanus de Tella, Abraham du monastère de Qoubbê, et Jean (de Rés-Kêpha) qui est en Mésopotamie, qui se sont assemblés dans la ville de Tella, avec l'honorable vieillard Athanasius. Iwannis, faible, par les miséricordes de Dieu patriarche, je demande instamment votre paix² et vos saintes prières dans le Seigneur, règle d'amour, de paix et de toute concorde.

« Mon âme s'est grandement réjouie et a tressailli d'allégresse, ô hommes versés dans la connaissance de Dieu et des choses divines ! aux excellentes nouvelles de paix, de charité et de tranquillité, qui m'ont été apportées de votre part par le fils bien-aimé, véritable médiateur et messenger de paix, le vénérable évêque Constantin³, que, par votre choix et votre accord, d'après vos signatures apposées au bas du papier, vous avez accrédité pour être votre représentant auprès de nous : toutes choses qui tendent à la paix de l'Église, à l'anéantissement de la colère et de l'inimitié qui étaient survenues par l'action de Satan, parce que nous n'avons pas évité⁴ de nous détester, attendu que nous sommes hommes.

« Or, le dit évêque nous a raconté personnellement⁵ toutes les choses que vous aviez faites fraternellement, ami-

1. Littér. : « égaux dans l'esprit et le ministère ». — 2. مهذب. — 3. Év. de Samosate. — 4. Lire : امجد. — 5. Le sens paraît être : « personam vestram agens ».

empêcha; car il fut dépouillé en route et revint couvert de confusion. Sur lui s'accomplit ce que Michée dit à Achab'. « Si tu reviens en paix, le Seigneur ne m'a pas parlé! » [469] Le Seigneur tira aussi vengeance du roi : il fut vaincu, et s'enfuit couvert de honte².

Le patriarche Iwannis en apprenant ce qui était arrivé au roi et à Sandalaya, partit sans la permission du roi et s'en alla à son couvent. On lui avait défendu de sortir de Harran, avant que le roi Marwan n'eût envoyé deux évêques, avec Sandalaya, pour le juger et recevoir de lui l'or fixé. Le patriarche demeura en paix jusqu'à ce que les affaires fussent réglées. Le Seigneur commença à frapper ses adversaires, par exemple Gabriel, que Cyriacus avait ordonné, ouvertement pour le Ségestan, mais secrètement pour le Tour 'Abdîn : ils furent l'un pour l'autre la pierre d'achoppement.

Et si, à la vérité, Cyriacus donna dans cette perturbation, cependant, elle fut allumée par les Matthéens³, qui excitaient continuellement du trouble à propos du métropolitain. Du temps de Severus Bar Mašqa, ils avaient excité une semblable perturbation par Sergius Zakounaya⁴, qui avait professé la vie religieuse [dans le monastère]⁵ d'Asphoulos⁶. Il était appuyé par les gens de Mossoul, qui étaient en désaccord au sujet

calement, charitablement, en vue de la paix de l'Église, de la suppression des tumultes et des troubles, de la cessation des querelles et des luttes; que vous aviez sauvegardé, quoique je fusse éloigné, l'honneur dû à mon rang et à mon siège; que vous aviez pris soin de l'honneur de ma vieillesse, comme de bons enfants remplis de bons desseins qui s'attendent à recevoir eux-mêmes de l'honneur de leurs héritiers; qu'Atanasius a renoncé au patronage de l'autorité (civile) et partage votre sentiment dans le désir de la paix; que vous avez jeté, et lui aussi, dans la profondeur de l'oubli, toutes les choses affligeantes, de manière que leur souvenir ne puisse exciter aucun ressentiment, et que désormais on ne revienne plus sur ces choses.

« C'est ce que j'ai aussi fait moi-même : j'ai placé devant mes yeux le Christ mon Seigneur, je me suis rappelé son amour pour notre genre humain, et, non moins que vous, plus que vous : j'ai tout pardonné, j'ai tout aboli et jeté au vent, et je me suis pleinement réjoui de ce que vous avez aimé et préféré la bienheureuse charité que vous avez rétablie parmi vous; j'en ai rendu grâce au Dieu de paix et d'amour dès que j'en ai appris, et je persévérerai dans ces mêmes sentiments jusqu'au dernier soupir⁷.

[469] « Non seulement à l'égard

1. I *Reg.*, xxii, 28. — 2. Cf. ci-dessus, p. 506. — 3. Moines et évêques du couvent de Mar Mattai. — 4. Lire : ܠܡܫܩܐ; ar : ܡܫܩܐ; cf. ci-dessus, p. 456. — 5. Lacune d'un ou deux mots dans le ms. — 6. De même dans l'arabe. L'orthographe de ce nom a donné lieu à de fréquentes confusions dans les mss.; cf. *Thes. syr.*, col. 2706; la meilleure leçon paraît être ܡܫܩܐ = *specula*; cf. p. 516, l. 26.

7. Sens très probable d'une construction un peu embarrassée.

du métropolitain, les uns voulant l'établir à Tagrit, les autres à Ninive, comme auparavant. Les évêques de Mar Mattai étaient ardents dans cette lutte, et il n'y eut point de patriarche sous lequel ils n'excitèrent la lutte, jusqu'à l'époque de Julianus Roumaya¹. Celui-ci, ayant été attaqué par eux, résista énergiquement, les chassa de leurs sièges, et en créa d'autres à leur place. Il fit amener de force Denha de Tagrit, malgré lui, et il l'enferma dans l'enceinte² (?) du monastère. Dans son emportement, il alla à l'endroit où Denha était enfermé, le saisit, le jeta à terre, lui mit le pied sur la tête et lui dit : « C'est toi ce Denha, ou plutôt ce Heška³, qui te révoltes [470] contre moi ! » Il le laissa en prison jusqu'à sa mort. Quand Élias devint patriarche, il délivra Denha et le renvoya à son siège.

Depuis l'époque du patriarche Julianus, la dispute avait cessé à propos du titre de métropolitain et personne n'avait osé se l'attribuer en dehors de l'évêque de Tagrit à qui il avait été concédé par Athanasius le Chamelier. A l'époque actuelle, Sandalaya excita du trouble, et surtout Isaïe. Ils parlèrent beaucoup et causèrent de l'agitation.

Tandis que le patriarche Iwannis restait en silence dans son monastère, ceux-ci ne cessaient de répéter contre lui « qu'il ne voulait pas de la paix ». Alors, un synode des évêques mésopotamiens s'assembla à Tarmana, village

de Mar Atounos⁴, d'Athanasius, de Cyriacus et d'Isaïe, mais à l'égard de tout homme, grand ou petit, je n'ai plus ni irritation, ni ressentiment; pour Notre-Seigneur et son Église, j'ai oublié toutes choses, comme si elles n'avaient pas eu lieu, et alors même qu'elles seraient encore plus graves; et si la vieillesse et la faiblesse ne m'avaient retenu, de moi-même, je serais allé trouver ceux qui ont péché contre moi, et de près, je les aurais embrassés et aurais proposé le pardon. Quoi donc? Je donne une paix sincère, à vous, et à quiconque par votre intermédiaire adhère ou adhérera à la paix. Celui qui se séparera et sera cause de scandale, recevra, quel qu'il soit, son châtiment. Ces choses sont donc ainsi (réglées).

« Quant à celles que vous avez signalées⁵ et que vous avez ajournées d'un commun accord, en les réservant à notre décision⁶, soit à propos des districts d'Amid, soit à propos des affaires de Cyriacus et de Gabriel, je veux qu'elles soient réservées à un synode général, afin de ne causer aucun scandale à vos frères les évêques occidentaux; non pas que nous ne voulions ce que vous voulez et décidez, mais à cause du scandale de vos frères. Mais si cela ne vous plaît pas, nous ne l'imposons pas de force, afin de ne pas mettre obstacle à la paix de l'Église de Dieu. Telle est en effet la règle de l'administration spirituelle :

1. Cf. ci-dessus, p. 475. — 2. Lire : ܕܢܗܐ (?) — 3. *Denha* signifie « lumière resplendissante », et *Heška* « obscurité ».

4. On serait tenté de prendre ce nom pour une épithète, « sanctus, venerabilis »; mais, au siècle suivant, le couvent de Mar Atounos est plusieurs fois mentionné. — 5. ܕܠܡܘܨܝܢ. — 6. ܡܘܨܝܢܝܘܬܝܢ.

du district de Cyrhus, en l'an 1063, et il fit la paix entre le patriarche Iwanis et Athanasius. Sandalaya lui-même se jeta aux pieds du patriarche en pleurant et en demandant pardon.

Lorsqu'ils eurent été réconciliés, Sandalaya retourna à son impiété; il chercha l'appui de 'Abdallah, frère du roi, et, grâce à l'argent qu'il lui donna, il l'excita contre le patriarche et obtint de lui tyranniquement un diplôme de métropolitain, sans l'assentiment du patriarche et des évêques du consentement desquels cela devait avoir lieu. En vertu de l'édit royal qu'il avait obtenu, il rassembla les évêques à Tella, et, sous l'empire des menaces, ils le proclamèrent en cet endroit archevêque et métropolitain.

Quand les fidèles apprirent la conduite tyrannique de Sandalaya, ils se séparèrent des évêques qui lui avaient donné leur adhésion, comme d'hérétiques. David de Dara fut repoussé par les gens de son diocèse aussi longtemps qu'il n'eut pas anathématisé, par sa signature, tout ce qui s'était passé [474] à Tella, et Sandalaya, et tous les partisans de celui-ci. Alors les fidèles le reçurent.

Quand les évêques virent que leurs diocèses se séparaient d'eux, ils se réunirent et firent écrire une lettre au patriarche par Constantinus de Samosate. Ils lui exposèrent ce qui avait eu lieu à Tella, et qu'on avait conservé au siège patriarcal toutes ses prérogatives. Quand le bienheureux apprit tout ce qui s'était passé et qu'on avait sauvé l'autorité patriarcale, voyant qu'il était affaibli par une grande vieillesse et qu'il ne

chacun en ce qui le concerne doit considérer ce qui convient aux autres.

« Je sais, en effet, que mes jours sont courts et peu nombreux. Pour vous, lisez dans toutes vos églises ce que je vous ai écrit affectueusement; de manière que chacun rende grâce à Dieu qui a changé notre deuil en joie, qui a enlevé la barrière qui était au milieu, et qui a causé la tristesse des adversaires qui se réjouissaient de notre déchirement. Que Dieu, qui a fait disparaître nos afflictions et les a changées en joies, nous conserve avec vigilance, ainsi que toute son Église; qu'il en fasse cesser les schismes, les disputes et les divisions, par la prière des saints Apôtres qui ont jeté ses fondements, des saints Pères qui ont couru les dangers pour elle, et l'ont ornée de leurs doctrines, et surtout de la Vierge Marie Mère de Dieu. Amen! »

La faiblesse et le manque d'énergie de cette lettre montrent qu'il était vraiment parvenu à une profonde vieillesse, et que, prisant la paix générale de l'Église, il en vint à une trop grande débonnairété et condescendance vis-à-vis d'évêques qui méritaient de recevoir un châtement, pour avoir agi iniquement à l'égard de Sa Béatitude et de la sainte Église, de son temps.

Quand les évêques qui étaient à Tella reçurent cette lettre, qui apportait la paix, ils définirent entre eux ce qui suit :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son Père et de son Esprit-Saint, en l'an 1063, nous nous sommes réunis, nous évêques de Mésopotamie, dont les noms sont connus par nos signatures, dans la ville de Tella, dans le

convenait pas [de laisser]¹ l'Église dans la perturbation, il se montra indulgent, accepta la supplique des évêques, leur pardonna, ainsi qu'à tout le monde, et écrivit un *synodicon* de paix qu'il envoya pour être promulgué en tous lieux.

rables Athanasius, Atounos et leurs compagnons, soit les autres affaires qui causaient des difficultés ; et nous avons fait la paix entre les partis. Adhérant aux lois et aux canons apostoliques, et notre bienheureux patriarche approuvant en cela notre dessein, étant tous d'accord, par la vertu de l'Esprit-Saint, nous avons défini que quiconque sera l'adversaire de la paix, ou cherchera à la faire cesser : soit patriarche, soit évêque, soit titulaire d'une fonction ecclésiastique, encourra la déposition. Nous avons écrit ces choses. Nous fûmes d'accord pour reconnaître le vénérable Athanasius comme métropolitain de Mésopotamie, et nous lui avons concédé de siéger comme métropolitain parmi nous ; nous avons consenti à proclamer son nom, pourvu qu'il proclame le nom du patriarche que certes nous proclamons. »

Signatures : « David, évêque de Dara ; étant réuni, grâce à Dieu, avec nos vénérables frères, dans la ville de Tella, j'ai aboli toutes les choses qui ont été faites illégalement dans l'Église de Dieu ; j'ai accepté ce qui est écrit ci-dessus, et j'ai signé. » — Et tous pareillement : Timotheus d'Édesse ; — Theomariqa de Ḥarran ; — Jean de Callinice ; — Stephanus de Circesium ; — Mara 'Abda² d'Arménie ; — N., représentant de Jean de Saroug ; — Constantinus de Samosate ; — Severus de Mélitène ; — Athanasi[us] d'Amid ; — Stephanus de Tella ; — Jean de Rés-Kêpha ; — Theodoritus³ d'Arzôn ; — Sargouna de Mardê ; — Abraham du couvent de Qoubbê ; — Theodotus du couvent de Speculos⁴ ; — « Athanasius, par la grâce de Dieu métropolitain de Mésopotamie, avec Dieu et l'intervention de nos frères, dans la ville de Tella, j'ai prononcé l'annulation de la sentence portée par moi contre nos vénérables frères pour diverses causes qui sont ou seront consignées dans cet écrit, adhérant à tout ce qui a été dit et consigné ci-dessus ; » — Cyriacus du Tour 'Abdîn et de Ḥesna de Kêpha ; — Isaïe d'Aspharin ; — Athanasius de Rés'ayna ; — « Jean du couvent de Mar Mattai : j'ai signé pour moi et pour les évêques Joseph, Jeah et Zacharie, de mon monastère. »

Il est évident que la conduite de ceux qui s'assemblèrent dans le synode de Tella fut déplorable ; car ils rebâtirent ce qu'ils avaient démoli à Ḥarran : ils admirèrent au rang des évêques Athanasius Sandalaya, qui avait été anathématisé là par eux, ainsi que les évêques Matthéens qui avaient été déposés à Mériba. Ils firent eux-mêmes,

1. Lire : ܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܝܚܐܠܐ (BH).

2. Mar 'Abda (?). — 3. *Sic ms.* ; plus bas, p. 517, l. 3 : *Theodotus*. — 4. Cf. p. 513, n. 6.

sans pudeur¹, ce qu'ils reprochaient au patriarche. Sur eux s'accomplit ce que dit l'Apôtre² : « Toi qui méprises le temple des idoles, tu pilles le temple saint ! » — Athanasius accusait Theodotus³ d'Arzôn, de toutes les abominations, et quand il l'eut entraîné à faire sa volonté, il le proclamait une colonne de l'Église ! D'après cela, il est évident qu'il ne résistait pas au patriarche pour la justice ; mais, suffoqué par l'ambition du pouvoir, [471] et appuyé par la force et la main de l'autorité civile, il simula une espèce d'humilité et confia l'affaire aux évêques.

Ceux-ci décrétèrent que les évêques qui avaient été déposés reprendraient leurs sièges, et que ceux qui avaient été créés à leur place demeureraient dans la retraite, dans leurs couvents, tout en conservant la dignité épiscopale, tant que vivraient ceux à la place desquels ils avaient été établis. Ils ordonnèrent à Gabriel de Qartamin d'aller dans le Ségestan : sinon, il devait être chassé. Ils ne s'occupèrent pas de Cyriacus pour le moment. — Ils définirent de tels canons, dans lesquels l'absinthe était mélangée avec le miel⁴. L'Église éprouva cependant un peu de soulagement.

Sandalaya, après cela, bâtit à Maipherqaç un temple magnifique qu'il orna.

CHAPITRE [XXIV]. — *Sur l'époque du meurtre de Marwan, à laquelle l'empire des Arabes revint à l'unité. Sur Constant[inus], empereur des Romains, et sur le synode qu'il réunit à Constantinople, qui fut appelé Septième, dans lequel ils abolirent la vénération des images et anathématisèrent Jean Bar Mançour, Georgi[us] de Damas, et Georgi[us] de Cypre. Et de plus, sur l'Église des Orthodoxes que la jalousie de Satan agitait à cette époque, par la résistance d'Athanasius Sandalaya.*

Quand Marwan revint, couvert de confusion, après avoir été vaincu en divers lieux, il craignit de se fixer à Harran. Il fit charger ses trésors sur trois mille chameaux, et s'en alla à Ascalon, sur le rivage de la mer. Alors, 'Abdallah, fils de 'Ali⁵, se mit à sa poursuite. Mais Marwan s'enfuit de cet endroit. 'Abdallah envoya une armée pour s'emparer de lui. Ils y allèrent et le trouvèrent qui campait sur les rives du Nil, en face de la ville de Syène, qui est sur les frontières des Nubiens. Marwan fut tué dans la bataille, en cet endroit, et 'Abdallah⁶ régna seul sur tout l'empire des Taiyayê.

Quant à l'empereur des Romains, Constantinu[s], sa femme, la fille de Khâgan, roi des Khazares, mourut en l'an 1063, et il resta sans femme selon la règle des empereurs chrétiens. Il s'était montré persévérant [472] pendant trois ans, lorsque quelques intrigants voulurent l'éloigner de l'empire. Ils le fré-

1. ١٧٠٠. — 2. Rom., II, 22. — 3. Sic ms. et arabe; cf. p. 516 n. 3. — 4. ١٠٦٧.

5. Cf. p. 505, n. 8. — 6. As-Saffah.

quentaient sous l'apparence de l'affection, et ils lui conseillaient de prendre une femme. Ayant reconnu leur astuce, il leur répondit, en disant : « J'approuve votre conseil, mais je n'ignore pas la loi des Romains, et, de plus, je pense qu'il ne convient pas aux empereurs d'être esclaves de la passion. Mais puisque vous croyez que cela doit se faire, faites régner mon fils à ma place, et je suivrai votre conseil. » — Quand les notables virent que l'empereur connaissait leur dessein, ils firent régner son fils Léon; de sorte qu'aussi longtemps que vécut l'empereur, il dirigea lui-même toutes les affaires de l'empire : car c'était un homme sage et redouté des ennemis. Alors il consentit à prendre une femme¹.

En cette même année², Constantin[us] vint assiéger Mélitène, et fit établir contre cette ville un retranchement³. Il fit une brèche dans une partie de son mur. A la fin, il traita avec les T̄aiyayê qui s'y trouvaient et les laissa partir. Il emmena et fit captive la population de Claudia⁴ et de tous les villages de l'Arménie IV^o.

En l'an 1065 (des Grecs), 135 des T̄aiyayê, 'Abdallah Abou 'l-'Abbas mourut après avoir régné quatre ans et dix mois. Quand 'Abdallah, fils de 'Ali, apprit la mort de 'Abdallah Abou 'l-'Abbas, il commença à régner sur les Perses et sur les T̄aiyayê. Et de nouveau il y eut du trouble parmi eux. Car 'Abou 'l-'Abbas, au moment de sa mort, avait légué l'empire à Abou Dja'far⁵. Il se trouva que celui-ci était parti [473] à La Mecque pour la prière⁶. C'est pourquoi Bar 'Ali⁷ se mit à circuler par les villes et à occuper l'empire. Quand Abou Dja'far arriva et parvint à 'Aqoula il s'empara de l'empire d'Orient. Grâce à son général, Abou Mouslim, il vainquit 'Abdallah⁸.

Ensuite, Abou Mouslim se révolta contre Abou Dja'far, et voulut lui-même régner. Tandis qu'il parcourait les villes et cherchait à lui ravir la royauté, Abou Dja'far envoya près de lui un certain 'Isâ, qui, par ses flatteries, l'entraîna et l'amena (près du khalife). Au moment même où il entra, Abou Dja'far fit un signe et Abou Mouslim fut mis à mort⁹.

Alors le royaume des T̄aiyayê fut consolidé et se trouva réuni sous la main d'Abou Dja'far.

Unjour que 'Abdallah, roides T̄aiyayê,
campait en un certain endroit du pays

Athanasius Sandalaya, après avoir
joué hypocritement le rôle de l'humilité

1. Allusion au mariage de Constantin avec Eudocie, sa troisième femme (cf. THEOPH., ad ann. 760). Le droit canonique de l'Église grecque tolère les secondes et les troisièmes noces, qu'il ne permet qu'en imposant une pénitence; il interdit les quatrièmes. — 2. Cf. THEOPH., ad ann. 743, et *Hist. du Bas-Emp.*, t. XII, p. 209, n. 4. — 3. χεράκιον. — 4. Λαδία. — 5. Abou Dja'far al-Mansour (le Victorieux), son frère. Théophanes l'appelle aussi 'Αδελός, 'Abdallah; cf. ad ann. 746. — 6. Son frère l'avait mis à la tête du pèlerinage de cette année. — 7. 'Abdallah fils de 'Ali. — 8. Près de Nisibe; cf. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, 25; EL-MACIN, *Hist. saracen.*, p. 120. — 9. Cf. WEIL, *op. cit.*, II, 29-31; EL-MACIN, *Hist. sar.*, p. 121.

d'Occident, il y eut subitement un grand tumulte dans son camp et une grande clameur s'éleva. Tout le peuple courait du côté des tombeaux ; le roi lui-même alla avec plusieurs personnes pour examiner ce qui était arrivé ; et à cause de ce qu'on disait, il voulut voir la chose de ses yeux.

Ils y allèrent donc et virent huit hommes, de ceux qui avaient été ensevelis en cet endroit, qui s'étaient dressés. Les uns étaient montés au-dessus de la terre jusqu'aux seins, d'autres jusqu'aux reins, d'autres jusqu'aux genoux. Il y en avait parmi eux dont les barbes étaient teintes de henné¹, comme les Taïyayé ont coutume [472] de se teindre. Plusieurs les reconnurent et quand ils s'approchèrent pour parler avec eux, ceux-ci n'avaient point la parole et ne donnèrent aucune réponse. Tout le monde fut dans l'étonnement et la stupeur. Le général prescrivit qu'on les laissât ce jour-là, comme ils étaient, et que personne ne s'approchât d'eux. Il espérait que peut-être² la parole leur serait donnée, et qu'on apprendrait d'eux quelle était cette nouveauté³. Tout le jour s'écoula et chacun était dans sa tente, à l'exception des gardiens qui avaient été établis pour veiller sur eux. Le lendemain, ils sortirent tous de nouveau, et ils les trouvèrent de même vivants et sans parole. Alors, sur l'ordre de l'émir,

à Tella, se retourna vers la violence. Il établit comme évêque, à Harran, sans l'assentiment du patriarche et des évêques, un homme nommé Isaac, qui passait pour connaître la chimie, et, pour ce motif avait libre accès près d'Abou Dja'far. A la fin, celui-ci fut une pierre d'achoppement pour Athanasius. Quelques-uns des évêques n'admettaient pas ce qui s'était passé, et blâmaient Athanasius de ce qu'après les querelles qui avaient eu lieu à Tella, il avait osé faire une ordination sans l'assentiment du patriarche et des évêques. Alors, il accabla de maux ces évêques, quand il les eut entre les mains.

Il accusa Timotheus [472] d'Édesse, (disant) qu'on avait trouvé des lettres écrites par lui contenant des injures⁴ contre Athanasius, contre l'émir et contre Mahomet. Quand il eut donné la lettre à Abou Dja'far, celui-ci fit mander Timotheus. Il vint, et, en présence de 'Aki⁵, fit courageusement son apologie ; il le pria de demander à ses accusateurs de faire connaître chez qui ils avaient trouvé ces lettres. Or, comme ils ne purent le faire connaître, 'Aki⁶ constata qu'ils étaient des faussaires, et il congédia le vénérable (évêque).

Il accusa pareillement David de Dara. Comme il commençait à parler mal de lui, 'Aki l'interrompit vivement en disant : « Ne dis rien contre David, car je

1. حنّاء، صلبا. — 2. Lire : حنّاء (BH). — 3. Peut-être faut-il corriger حنّاء « cette apparition » (?).

4. حنّاء. — 5. Gouverneur de la Mésopotamie ; cf. Ps.-DENYS, éd. Chabot, trad. p. 46. — 6. Ms. : 'Abî ; ar. : حاب.

ils furent ensevelis de nouveau, et le peuple retourna à ses tentes¹, dans l'étonnement.

En l'an 1065, il y eut d'épaisses ténèbres, sans clarté, un dimanche du mois de šebaṭ (fév.), de sorte qu'après la réception des divins mystères, quand (l'assemblée de) l'église fut congédiée, chacun pouvait à peine voir pour marcher, et on dut allumer les lampes. L'obscurité se prolongea pendant trois heures environ. Il en fut de même pendant trois jours, au mois de nisan (avr.); l'obscurité ne fut cependant pas aussi épaisse que celle (du mois) de šebaṭ.

La même année, la peste bubonique et la mortalité sévirent violemment en tous lieux, et surtout à 'Athôr, qui est Mossoul.

La même année, l'étoile surnommée le Glaive, apparut avant le lever du soleil, tendant de la région occidentale vers la région orientale.

La même année, l'empereur Constantin² réunit à Constantinople un synode des évêques chalcédoniens [473] de la province de Rome et de ceux de la Dalmatie, de l'Hellade, de la Cilicie et de la Sicile. Ils s'assemblèrent à propos de l'affaire des images, pour savoir si l'on devait les vénérer ou non. Ils portèrent un décret et une définition (disant) qu'on ne devait absolument pas vénérer les images. Ils appelèrent cette assemblée Septième synode³. Cependant quelques-

ne le croirai pas de lui ». Il le tenait, en effet, en très grande amitié.

Sandalaya pensait qu'après avoir dompté ces deux évêques, il pourrait sans crainte accomplir sa volonté dans l'Église. En effet, ils étaient furieux contre lui : David, parce qu'il désirait le siège de Harran et que Sandalaya en avait ordonné un autre pour cet endroit ; Timotheus, parce que sa ville était proclamée métropole de la Mésopotamie depuis le temps d'Addai⁴, et que l'autre lui avait ravi ce titre injustement.

Sandalaya, après avoir ravi le titre de métropolitain, songeait à s'emparer du patriarcat. Il se rendit à Nisibe, ayant à sa suite le trigame⁴ Gabriel qui, n'ayant pas obtenu ce qu'il désirait du patriarche, s'était séparé de lui pour s'attacher à Athanasius et à ses compagnons. Sandalaya ayant pu donner une petite partie de la région du Tour 'Abdîn à Gabriel, et le reste [473] à Cyriacus, obligea ceux-ci à signer qu'ils étaient d'accord avec lui.

Les évêques de Mésopotamie s'assemblèrent avec Sandalaya, à l'exception de David de Dara et de Sargouna de Mardê, qui s'étaient séparés de lui, parce qu'il accomplissait les fonctions ecclésiastiques sans la permission du patriarche. Quand Athanasius entra à Dara, il n'y fut pas bien accueilli, mais ils le blâmaient ; il partit de cet endroit couvert de mépris⁵. Mais, comme l'autorité (du prince) était

1. ܫܥܒܬܐ. — 2. Sur ce conciliabule réuni au mois de fév. 754, cf. MANSI, t. XII, col. 575. Il s'y trouva 338 évêques (THEOPH., ad. ann. 745).

3. L'évangéliste de la contrée, selon la tradition; cf. t. I, p. 149. — 4. C.-à-d. un évêque ayant changé trois fois de siège. — 5. ܫܘܒܐ.

uns d'entre eux ne consentirent point à le reconnaître, attendu qu'il n'avait point fait de profession de foi.

Les Chalcédoniens détestaient ce Const[antinus] et l'appelaient Iconophobe¹, parce qu'il réunit ce synode et lui fit décréter qu'on ne devait pas vénérer les images. Il anathématisa Iwannis [Bar Mançour] et Georg[ius], de Damas, ainsi que Georg[ius] de Cypre² parce qu'ils soutenaient la doctrine de Maximus. L'empereur Constantinus était d'un esprit cultivé et gardait sainement les mystères³ de la foi orthodoxe; c'est pourquoi les Chalcédoniens le détestaient.

favorable à Athanasius, il voulait expulser les évêques du parti du patriarche.

Comme il ne put rien faire contre David, ni contre Sargouna, il assouvit sa colère contre Constantinus de Samosate et contre Élias de Sîgar. A la place de Constantinus, il établit⁴ Plotinus, et à la place d'Élias, homme sage et instruit⁵, qui était de la province de Mossoul et non de la sienne, il ordonna 'Isô' Bakar⁶, homme répréhensible; et il transgressa (ainsi) les anathèmes que lui-même et ses collègues avaient portés à Tella.

CHAPITRE [XXV]. — *De l'époque du commencement du règne d'Abou Dja'far, roi des T'aiyayé. A cette époque mourut le patriarche Mar Iwannis; il y eut une perturbation causée par l'impie Isaac; le saint patriarche Georgius fut ordonné, et jeté en exil. A cette même époque fut bâtie la ville de Bagdad qui devint la capitale des Arabes.*

En l'an 1066, Abou Dja'far commença à régner sur les T'aiyayé.

Constantinus, empereur des Romains, s'avança contre Theodosiopo[lis] des Arméniens, que les Arméniens eux-mêmes appellent Garnoikagak⁷, les T'aiyayé l'appellent Erzeroum et les Grecs la nomment Qaloniqala⁸. Il s'en empara, em-

1. Plus littéralement; *imaginum osor*. — 2. Dans les Actes, il n'est pas question d'un Georges de Damas, mais de saint Jean Damascène, de Georges de Cypre et de Germain, qui avait abandonné le siège de Constantinople (cf. MANSI, t. XIII, p. 355; THEOPH., ann. 745). — 3. Lire: ܩܘܢܝܢܐ; ar.: ܩܘܢܝܢܐ.

4. ܩܘܢܝܢܐ. — 5. « Docteur ». Bar Hebr. (*Chr. eccl.*, I, 313) ajoute: « qui avait admirablement interprété la première partie du Théologien (Grég. de Nazianze) ». — 6. ܩܘܢܝܢܐ (BH).

7. Lire avec l'arabe: ܩܘܢܝܢܐ, transcription très exacte de l'arménien *Karnoj-K'alak'*, « la ville de Karin ». Cf. SAINT-MARTIN, *Mém. hist. et géogr.*, I, 69. — 8. Le Ps.-Denys écrit ܩܘܢܝܢܐ (éd. Chabot, p. 94, 97), qui peut être pour Karin-kalâ; Bar Hebræus a la même orthographe que notre ms., probablement à transposer: ܩܘܢܝܢܐ = *Karnoj-K'alak'*; ܩܘܢܝܢܐ, chez les auteurs arabes. Notre auteur n'a pas reconnu l'étymologie du nom et semble l'avoir rattaché au grec κάλλος.

mena tout le peuple en captivité et la laissa déserte. Il plaça une garnison dans la forteresse de Kâmâk, et revint à Constantinople¹.

Sur l'ordre d'Abou Dja'far, Mélitène fut rebâtie [474] comme auparavant; et il y plaça une armée². Abou Dja'far ordonna aussi de rebâtir Theodosiopolis des Arméniens, et il y établit une garnison.

En l'an 1071, les T̄aiyayê soumirent l'Afrique³.

Le pays appelé T̄abaristan⁴, a pour limites, au nord : la mer Caspienne ; à l'est : l'Hyrkanie⁵, qui est Gourgan ; au sud : la Médie et une partie de la Parthie ; à l'ouest : les Dailamites. C'est un pays hérissé de montagnes élevées, de bois et de forêts; ses sentiers escarpés et ses défilés⁶ sont très difficiles. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est de quarante parasanges, et sa largeur, du nord au sud, de vingt parasanges. Il abonde en excellentes plaines et en vallées, et en toutes sortes d'arbres. Il a cinq villes entourées d'un mur. — Les T̄aiyayê soumirent aussi ce pays⁷.

Mahdi⁸ partit de Rai, et alla camper dans la ville de Nişabour, à l'ouest de Merw.

En l'an 1073, Abou Dja'far bâtit sur le Tigre, au-dessus de Ctésiphon, une ville qu'il appela Bagdad, et il s'y fixa⁹.

En l'an 1074, un homme appelé Moḥammed¹⁰, se révolta contre Abou Dja'far. Il était de Yatreb, et descendait de Fatima, la fille de leur prophète, et de 'Ali, son cousin germain. Toute la tribu des T̄aiyayê était fortement entraînée à sa suite, jusqu'au moment où vint le général 'Isâ, qui le tua, à Yatreb, la ville de l'Envoyé¹¹.

La même année, les Khazares¹² firent une incursion et s'emparèrent de 50 mille hommes des Gourzayê.

A cette époque, la région de Kâboul¹³, dans le pays de l'Inde, fut soumise par les T̄aiyayê.

[475] Abou Dja'far aggrava les impôts de toute sorte, sur tous les peuples, en tous lieux. Il doubla, pour les chrétiens, toute espèce de tribut. Sur son ordre les Garmaqayê¹⁴ furent emmenés hors de leur pays.

En l'an 1080, quelques Mages, en Perse, se donnèrent un chef et se révoltèrent contre les T̄aiyayê. Une armée de T̄aiyayê fut envoyée contre eux, et les T̄aiyayê furent vaincus. Les Mages purent se constituer un royaume. Les

1. Cf. PS.-DEN., éd. Chabot, p. 75, 82. — 2. Cf. *op. cit.*, p. 67. — 3. Cf. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, 72. — 4. Ms. : *T̄arabistan*. — 5. Lire : هراکان. — 6. Lire : مخاضات (BH), leçon confirmée par l'arabe : مخاضات. — 7. Cf. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, 39. — 8. Fils du khalife. Cf. WEIL, *op. cit.*, II, 36. — 9. Cf. *op. cit.*, II, 76. — 10. Moḥammed Ibn 'Abdallah. Cf. WEIL, *op. cit.*, II, 42-46, 53; EL-MACIN, *Hist. sar.*, p. 123 (ann. 145 H.). — 11. الرسول. — 12. کازان. — 13. BH : کابل. — 14. Habitants du Beit Garmai.

Ṭaiyayê descendirent de nouveau avec une très forte armée. Alors les Mages furent vaincus ; environ quarante mille hommes succombèrent parmi eux, et leur chef fut tué. Leur projet fut anéanti, et ils redevinrent soumis aux Ṭaiyayê. — *Ce récit est fini ainsi que le précédent*¹.

A cette époque, l'empereur Cons[tantinus] s'étant emparé des gens de Claudia² et les ayant fait amener à Constant[inople], entendit dire qu'ils ne voulaient pas s'unir aux Romains. Il appela quelques-uns d'entre eux et leur demanda pour quel motif ils fuyaient et évitaient les Romains. Ceux-ci répondirent : « Nous ne communiquerons jamais avec ceux qui acceptent le synode de Chalcédoine et divisent le Christ en deux natures. » — Alors l'empereur leur ordonna [474] de lui présenter un exposé³ de leur foi et de leur symbole. Ils l'écrivirent et le lui présentèrent. On le lut en sa présence, et il sembla qu'il était exempt de reproche, très parfait, exact, en tout d'accord avec les Pères orthodoxes⁴. L'empereur l'approuva et le loua, de même que tous les grands de son empire. L'empereur lui-même était tout à fait disposé à faire l'union avec ces gens du pays de Mélitène, et, par l'intermédiaire de ces captifs, avec toute la Syrie ; mais quelques membres de leur Église l'en empêchaient par un préjugé et une coutume mauvaise, invétérée chez eux.

L'empereur victorieux adhérait de

En l'an 1066, au mois de tešrîn 1^{er} (oct.), mourut le saint patriarche Iwanis, et il fut déposé dans le village de Badaya⁵, sur le fleuve Euphrate. Il administra le patriarcat pendant 16 ans.

Abou Dja'far, roi des Ṭaiyayê, prescrivit alors aux évêques de créer patriarche Isaac de Ḥarran.

Il convient de faire connaître comment celui-ci avait eu accès auprès d'Abou Dja'far.

Autrefois, cet Isaac habitait dans le monastère de Pourkasê, qui est dans la montagne d'Édesse. Un moine [474] pèlerin vint le trouver. Ayant été bien traité par lui pendant quelques jours, il voulut le récompenser. Il demanda à Isaac de lui apporter un lingot de plomb ; après l'avoir fait fondre, il tira une pochette de sa besace, et y prit [un ξήριον] qu'il répandit sur le plomb : celui-ci se colora et devint de l'or. Quand Isaac vit cela, il fut transpercé du désir d'apprendre cet art, et il demanda au moine de le lui enseigner. Celui-ci lui dit que ce ξήριον lui avait été donné en présent par un autre. Isaac ne le crut pas, et partit à sa suite. Il précipita le moine dans l'ouverture d'une fosse et le tua

1. C'est-à-dire la col. de gauche qui, dans le ms., se termine à la même ligne.

2. Lire : ܡܘܨܘܨܐ ; cf. ci-dessus, p. 518 ; selon Théophanes (ad ann. 747), ces captifs professaient l'hérésie des Pauliciens. — 3. ἀναφορά. — 4. probati.

5. Ms. *Baraya* ; et de même dans l'ar. La lecture *Badaya* est donnée par BH, et aussi par notre ms. dans un autre passage (texte, p. 753, l. 3).

toute sa volonté à la définition qu'avaient écrite les Orthodoxes, partisans de notre confession orthodoxe.

En l'an 1073, il y eut une invasion de sauterelles qui dévorèrent les semences. Il y eut aussi une grêle qui détruisit la plupart des récoltes. Quelques personnes qui pesèrent un bloc de grêle disent qu'il était de huit litrè¹.

En l'an 1076, il y eut une secousse, c'est-à-dire un tremblement de terre très violent, dans la région du Khorasan. Dans ce tremblement, une montagne se déplaça d'environ trois milles; et comme c'était une montagne de glaise, elle s'effondra, et tout ce qui s'y trouvait fut dispersé.

Cette même année², au mois de 'iyar (mai), apparut [475] une comète devant le soleil, dans le Bélier, lorsque le soleil était dans le Taureau. Elle ressemblait à une colonne. Sa chevelure³ s'étendait vers le sud; elle marcha un peu en avant du soleil pendant vingt jours; elle fut dans l'axe du soleil, pendant trois jours; ensuite elle fut derrière le soleil pendant quarante jours. A cause de cette apparition, la terreur s'empara de tout le monde.

La sauterelle vint en grande quantité et causa des dommages.

Il y eut un violent tremblement de terre, et on découvrit⁴ dans une grande plaine l'idole qu'adoraient les Mages.

'Abdanî, disciple d'Isaac. En effet, Sandalaya avait promis à 'Abdanî de le faire

en lui lançant une pierre. Il pensait trouver dans sa besace un livre enseignant la manière de fabriquer (le ξήριον); or, il ne trouva ni livre, ni ξήριον, mais seulement la pochette (vide). Alors, il fut pris de remords. A propos de ce ξήριον, il devint l'ami de Sandalaya qui l'ordonna évêque de Harran, dans l'espoir qu'il lui apprendrait la chimie. Pour le même motif, il devint le familier d'Abou Dja'far, par l'intermédiaire de 'Akî⁵, préfet du Djézireh; et pour cela, après la mort de Mar Iwannis, le roi contraignit les évêques de faire Isaac patriarche.

Ils s'assemblèrent à Rés'ayna, et l'établirent illégitimement. Il obtint du roi un diplôme pour obliger tout le monde à le recevoir, circuler en tous lieux, recueillir les principes de la chimie, et revenir près du roi la lui enseigner. Après qu'il eut parcouru plusieurs endroits, le roi le fit appeler près de lui avant une année complète. On l'examina, et on reconnut qu'il ne savait rien. Le roi ordonna de l'étrangler, [475] et on jeta son cadavre dans le fleuve Euphrate. On le traita comme il avait traité le moine pèlerin.

Sur l'ordre du roi Abou Dja'far, les évêques établirent alors Sandalaya patriarche.

Sandalaya fut donc aussi établi par la contrainte et irrégulièrement. Il reçut également un diplôme du roi. Or, il se rendit à Harran, et voulut leur ordonner

1. Comp. le récit du Pseudo-Denys à l'an 1085; éd. Chabot, p. 161. — 2. PSEUDO-DENYS, ad. ann. 1080 (éd. Chabot, p. 94). — 3. Littér. : « emissio ». — 4. Ou bien : « fut mise à découvert ». — 5. Ms. : 'Abî; cf. p. 519, n. 5, 6.

évêque, et, sur cette promesse, 'Abdanî s'était fait le complice de la fraude de Sandalaya. Ils dirent au roi : « Isaac connaît la chimie, mais il ne veut pas te l'enseigner ». Pour cela, le roi se mit en colère et fit étrangler Isaac. Quand Sandalaya prit 'Abdanî et vint avec lui à Harran, selon sa promesse, les gens de Harran, ne voulurent accepter ni 'Abdanî, ni Sandalaya. Ils conçurent un dessein ignoble : ils entrèrent pendant la nuit et étranglèrent Sandalaya. On supposa que cela avait été fait à l'instigation de l'émir. Les gens de son monastère vinrent enlever son cadavre et le déposèrent dans un sarcophage, dans le monastère même. Il y est honoré par eux. Telle fut la fin de Sandalaya ¹.

Parlons maintenant de saint Georgi[us], qui était de Be'tan, village de la région d'Émèse. Il fut élevé dans le monastère de Qennésrê. Il étudia les Livres saints en grec et en syriaque, et il devint le syncelle de Mar Theodorus, évêque de Samosate. Celui-ci, en voyant sa piété, sa science et sa sainteté, prophétisa en disant : « J'ai l'intime conviction que Dieu te donnera le degré suprême dans son Église; mais que ton œil soit sur le couvent dans lequel tu as été élevé, car il s'est affaibli ».

Quand Sandalaya mourut, le synode se tint à Mabboug, au mois de kanoun (déc.) de l'an 1070 des Grecs ². David de Dara et Jean de Callinice mettaient obstacle à l'élection, parce que chacun d'eux revendiquait pour lui cette charge; et ils récusèrent, pour un motif ou un autre, toutes les personnes que les évêques proposaient.

Quand on parla de Georgi[us], ils le firent venir. Il était encore dans l'office du diaconat. Lorsqu'il parut, sa doctrine et son intelligence furent appréciées, tous les évêques se réjouirent en sa présence, excepté David de Dara et Jean de Callinice, qui étaient atteints de jalousie. Ils disaient : « Nous ne ferons pas monter du (vêtement) blanc ³ au trône (patriarcal) ⁴ ».

Quand les fidèles de Mabboug apprirent cela et connurent qu'ils voulaient le faire retourner, à cause de leurs passions, ils se réunirent courageusement, et firent entendre aux évêques des paroles comminatoires. Lorsque les évêques entendirent ce que les notables des fidèles disaient, dans le zèle divin, ils l'ordonnèrent sans l'assentiment de ces deux (personnages). Le synode fut dissous, et les évêques de Mésopotamie repassèrent l'Euphrate. Alors, poussés par l'opération de Satan, (les autres) établirent pour leur chef [476] Jean de Callinice, et le nommèrent patriarche. Dès lors, l'Église tomba dans la division. Les fidèles de Callinice chassèrent Jean; ils ne l'acceptèrent pas et ne consentirent point à le proclamer patriarche de toute sa vie.

Georgi[us] visitait la contrée occidentale, et Jean pervertissait la contrée orientale ⁵. Une partie du Djézireh obéissait à Georgi[us]. Cette confusion régna pendant quatre ans. — Jean de Callinice étant mort en l'an 1074, David de Dara lui succéda et fut une épine pour Georgi[us].

1. Cf. PSEUDO-DENYS, éd. Chabot, trad., p. 58-59. — 2. Voir les détails concernant ce synode dans le Pseudo-Denys, éd. Chabot, p. 50 et suiv. — 3. BH: ١٥٥ « ex albis ». J'ai quelque doute sur la rectitude de l'interprétation. — 4. βήμα. — 5. ١٥٥٥٥.

CHAPITRE [XXVI]. — *De l'époque à laquelle mourut Constant[inus], empereur des Romains, et aussi Abou Dja'far, roi des T̄aiyayē, c'est-à-dire des Arabes. Sur Georgi[us] qui fut emprisonné à Bagdad pendant neuf ans.*

En l'an 1080, les T̄aiyayē montèrent en fureur contre les habitants de la vallée de Germanicia, qui est Mar'aš, parce qu'ils avaient appris qu'ils étaient devenus les espions des Romains. Ils emmenèrent en captivité le peuple de ce lieu et le conduisirent habiter dans le pays de Ramla.

Ensuite, ils apprirent (la même chose des gens) du pays de Samosate; ils les emmenèrent aussi en captivité et les conduisirent au même endroit.

A cette époque, les Africains se révoltèrent et tuèrent les T̄aiyayē et les Perses. Abou Dja'far envoya Yézid¹. Quand celui-ci engagea le combat avec eux, trente mille Barbares succombèrent. Yézid pacifia ensuite toute l'Afrique.

En l'an 1083 des Grecs, Abou Dja'far bâtit une ville à côté de Callinice. On n'avait jamais vu de travail comme celui de ses portes². Il appela cette ville Raphiqah. Quand Haroun, petit-fils d'Abou Dja'far régna, il la fit entourer d'un (second) mur en dehors du premier.

En l'an 1083, Abou Dja'far partit de Babylone pour la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Il établit à Djézireh le juif Mousa, fils de Mouç'ab³, et à Qennésrin, Mousa fils de Soleiman : tous les deux cruels et iniques. Il réunit [477] tout l'argent et l'or dans son trésor, de sorte qu'on ne voyait plus un dinar ou un zouza, si ce n'est chez les marchands. Par la nécessité, les hommes en vinrent à fouiller les tombeaux des morts et à profaner leur poussière. Ils plaçaient leur poussière sur l'eau et y trouvaient de l'or, de l'argent ou d'autres matières précieuses qu'ils donnaient pour le tribut⁴.

Tandis que les hommes étaient dans de telles circonstances, la calamité s'aggrava : il y eut une odieuse maladie qui prenait par la tête et qui enlevait rapidement⁵; la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie furent remplies de cette infirmité. La famine torturait, non pas par suite de la disette de froment, mais parce qu'il ne restait pas un zouza chez quelqu'un, ni de travail pour les

1. EL-MACIN, *Hist. sarac.*, ad. ann. 144 (p. 122; cf. p. 126). — 2. Bar Hebræus ajoute (*Chr. syr.*, p. 124) : « Tandis que j'étais évêque d'Alep, on les y amena; les deux grandes qui étaient toutes de fer, furent ajustées à la Porte de Qennésrin; quant aux deux petites, ils n'eurent pas le temps de les placer, parce que les Mongols assiégèrent aussitôt Alep, renversèrent ses murs et démolirent ses portes. » — 3. Ms. et version ar. : *Mouç'am*; le Pseudo-Denys, qui donne de longs détails sur cet homme et ses méfaits, écrit constamment ܡܘܨܥܐܒ : « fils de *Mouç'ab* » (éd. Chabot, trad., p. 91, 92, 100, 110, 161, etc.). — 4. Les dernières pages de la chronique du Pseudo-Denys (éd. Chabot, trad., p. 150 et suiv.) sont presque exclusivement consacrées au récit des calamités causées par les exactions d'Abou Dja'far et de ses fonctionnaires. Sur la violation des tombeaux, cf. p. 147, 183. — 5. Sur cette maladie, cf. PSEUDO-DENYS, éd. Chabot, p. 178 et suiv.

pauvres : parce que les églises et les monastères avaient été spoliés, et les maisons pillées. Le prix d'un bœuf ou d'un âne était d'un zouza ; cinq mesures¹ de froment se vendaient un zouza ; dix litres² de vin, un zouza : les jeunes gens et les jeunes filles, 5 zouzè.

La calamité avait duré trois ans³, quand Abou Dja'far, roi des T̄aiyayè, source de ces maux, mourut. Sa mort arriva à La Mecque⁴, en l'an 1087, après qu'il eut régné 21 ans. Bar Mouç'ab⁵ fut pris avec les gens de sa maison, et aussi Mousa de Qennésrîn : et le monde fut soulagé de ces angoisses.

La même année, le 19 d'éloul (sept.), mourut Const[antinus], empereur des Romains, après avoir régné 34 ans et cinq mois. La mort de Constantin précéda de 25 jours celle d'Abou Dja'far⁶. — *Fin de ce chapitre sur les rois et les autres événements.*

En l'an 1080 des Grecs, on trouva une femme, dans le pays de Bokara, qui n'avait jamais pris de nourriture⁷, qui n'avait point sucé le lait, et qui n'avait jamais eu besoin de breuvage. Mahdî, fils du roi, ayant entendu parler d'elle, la fit venir à Bagdad. Il fit examiner la chose, et on trouva véridique ce fait extranaturel, dont ni les écrivains antérieurs, ni les médecins, n'ont jamais mentionné ailleurs le pareil.

Un certain chrétien, nommé Cyrus, ayant apostasié à cause de quelque passion, était ensuite venu à résipiscence. Il fut pris par 'Abbas et mis en jugement ; mais comme il ne consentit pas à faire sa volonté, 'Abbas lui fit couper la tête et fit brûler son cadavre dans le feu.

Lorsque Abou Dja'far multiplia les impôts, et que les gens furent oppri-

En l'an 1076, les évêques se réunirent à Saroug, et firent la paix entre le patriarche Georgius et David de Dara⁸.

Or, David n'abandonna pas sa malice, et ne relâcha rien de sa jalousie ; mais il s'en alla trouver Abou Dja'far, roi des T̄aiyayè. Il se fit introduire près de Malik, secrétaire du roi ; et il accusa Georgi[us] en disant : « Il a été élu patriarche sans ta permission, et nous accable d'impôts. Et quand nous lui demandons : Pourquoi n'es-tu pas muni du diplôme royal ? il répond en disant : Je n'admets pas que le nom de leur prophète entre dans mon sac⁹ ». Alors, le roi entra en fureur et envoya des soldats s'emparer de Georgius qui fut amené près de lui. Lorsqu'il fut en sa présence, le roi ordonna de le dépouiller de ses vêtements et de le tirer par les deux bras. Le bienheureux

1. *medawata*, modii. — 2. *kailé*, μετραί. — 3. 1084-86, selon le Pseudo-Denys. — 4. Ms. et ar. : *Mouç'am*; cf. ci-dessus, p. 526, n. 3. — 5. Plus exactement à quelque distance de La Mecque, pendant qu'il s'y rendait en pèlerinage. — 6. On admet généralement que Constantin mourut le 14 sept. et Abou Dja'far le 7 octobre 775.

7. *صحبة* (BH).

8. Sur le synode et ses suites, cf. PSEUDO-DENYS, éd. Chabot, p. 70, 83 et suiv., 147. — 9. *mantica*.

eux prirent la fuite et ne consentirent point à son élection; et parmi ceux qui avaient consenti par crainte, plusieurs abandonnèrent leurs diocèses et leurs ouailles.

Le roi donna un diplôme à David, et des (soldats) persans, qui circulaient avec lui et contraignaient les fidèles à le recevoir. Il était repoussé par tout le monde, et les évêques qu'il ordonnait étaient chassés : mais il n'avait pas honte, parce que « les gens honteux n'ont pas honte », comme il est écrit¹.

Dès lors, l'Église de Dieu fut remplie de confusion et de trouble : au lieu des prêtres, des diacres et des autres ordres ecclésiastiques, c'étaient les satellites persans qui entouraient la table des mystères; qui se tenaient couverts d'armures, les sabres tirés, et tenant dans leurs mains des massues² (?) de fer. Ils obligeaient le peuple à recevoir la communion de l'inique patriarche David et de ses évêques, partout où l'un d'entre eux offrait l'oblation. Les évêques qui demeuraient attachés à Mar Georgi[us] étaient eux-mêmes dans une grande angoisse, à cause de la persécution. Parfois, vêtus de blanc comme les laïcs, ils circulaient de village en village. Le bienheureux était détenu en prison à Bagdad; il y resta neuf ans, supportant de longs tourments. Tandis que le bienheureux était [478] en prison, il écrivit d'admirables traités, de nombreux écrits de controverse, des instructions suaves et exactes³. Au bout de neuf ans, quand Abou Dja'far, roi des Tāiyayê, mourut, les prisonniers furent libérés, et le saint patriarche sortit de prison. — *Ce récit est aussi fini.*

Dans ce Onzième Livre est renfermé, en 26 chapitres, un espace de 145 ans⁴ depuis l'an 922 des Grecs, jusqu'à l'an 1087, pendant lequel il y eut 13 empereurs dans l'empire des Romains, et 5 rois dans le royaume des Perses qui disparut, 20 rois des Arabes, 15 patriarches d'Antioche et 11 d'Égypte.

1. JER., VI, 15; VIII, 12. Le sens donné ici par le contexte n'est pas celui du verset biblique. — 2. Il faut peut-être corriger : **سلاسل** « des chaînes » (?); mais l'arabe porte **سلاسل**. — 3. Cf. WRIGHT, *Syriac. Liter.*, p. 165. — 4. On est tenté de corriger : **سنة** = 165 (au lieu de **سنة**). Mais la leçon 145, qui est confirmée par la version arabe, s'explique par le calcul (fautif) des années de la Création, le livre XI commençant à l'an 6115 (cf. ci-dessus p. 400) et le livre XII à l'an 6260 (cf. t. III, p. 1; et ci-après, p. 539, n. 3).